

ABD-EL-KRIM



AUX ÉDITIONS
**LE BON
PLAISIR**
TOULOUSE
39, R. PEYROLIERES
M C M X X V I I

PAR
Pierre DUMAS

Trois dessins contenus dans ce livre ont été exécutés pour la Revue *l'Illustration*, par M. Marcel Vicaire.

Le dessus de couverture représentant Abd-el-Krim est exécuté d'après la photographie du Rogui prise par M. Parent dans le Riff.

Parmi les photographies plusieurs ont été prises par M. Chambon, photographe, ville nouvelle Fès, celles du front ont été prises par moi-même au cours des opérations. — D.

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier Lafuma numérotés de I à 25,

10 exemplaires sur papier Japon numérotés de I à X.

PRÉFACE

Abd-el-Krim ! Mauvais souvenir, accident lointain ! Pourquoi réveiller des querelles qui s'éteignent, pourquoi ressusciter un nom qui va, à grands pas, vers l'oubli ?

Pourquoi ? Mais parce que la question coloniale est, plus que jamais, une question nationale. De nos colonies dépend notre libération économique, le salut de nos finances, notre pain quotidien en un mot.

Or, Abd-el-Krim est une page de l'histoire d'hier, une page sanglante qui doit inspirer aux Français quelques réflexions, une page qu'ils doivent méditer avant d'aller plus loin dans leur œuvre coloniale.

Abd-el-Krim ? L'homme importe peu. Ce fut un roghi comme on en vit tant d'autres sur la terre africaine... ce qui importe, ce n'est pas l'aventure du chef des Béni Ouriaghi. Son histoire est finie, sa personne est liquidée, mais ses inspireurs, ses conseillers, ceux qui l'ont armé, aidé, ravitaillé, ceux entre les mains de qui il n'a été qu'un instrument docile, tous ceux-là ne sont pas avec lui, prisonniers à Madagascar.

Un moment désorientés après l'échec de leur poulain, ils courent encore le monde, ayant toujours la soif du sang,

étant toujours à l'affût d'une occasion susceptible de déclencher une nouvelle guerre.

Comme des vautours, ils tournent dans le ciel international cherchant un nouveau charnier à ouvrir et de nouveaux Français à tuer.

Ce n'est donc pas pour le plaisir de raconter la vie mouvementée d'un berbère que sont publiées ces pages, mais seulement pour dire aux Français qu'Abd-el-Krim n'a été qu'un épisode de la lutte entre nos ennemis héréditaires et nous ; elles sont écrites pour expliquer ce qu'ils ont fait dans le Rif, et ce qu'ils veulent renouveler demain !...

Dans ce seul but est publiée cette tranche de l'histoire marocaine. Puisse-t-elle ouvrir les yeux aux Français afin qu'ils écrasent dans l'œuf les nouveaux roghis suscités demain contre notre influence et contre notre civilisation par les anciens amis d'Abd-el-Krim.

Pour qu'il n'y ait plus d'Abd-el-Krim ni au Maroc, ni en Algérie, ni en Tunisie, ni en Syrie, ni nulle part ailleurs dans nos colonies, pour que ne coule plus le sang des justes, il me plaît de dire une fois encore au public français que si Abd-el-Krim est captif et liquidé, nos vrais ennemis n'ont pas désarmé et qu'ils attendent au détour des chemins du monde l'occasion de renouveler leurs sanglants exploits.

PREMIÈRE PARTIE

L'Ascension d'Abd-el-Krim

CHAPITRE PREMIER

LES TRIBUS RIFFAINES

L'originalité des tribus soulevées par Abd-el-Krim est telle que, dans un livre fondamental qu'il publiait en 1895, Auguste Mouliéras, professeur de langues arabe et berbère à Oran, classait les tribus du nord marocain dans une catégorie complètement séparée des tribus du sud et des tribus Maghzen.

Leur Origine. — Mouliéras et la plupart des auteurs modernes, estiment que les berbères sont les premiers occupants de l'Afrique du nord et du Rif en particulier où l'on trouve leur race pure et sans mélange.

Mais le capitaine ODINOT, remarquable officier de renseignement, spécialisé dans les études marocaines, a démontré qu'en réalité les berbères sont des envahisseurs au même titre que les arabes.

Le Capitaine Odinot établit de façon irréfutable que, dix siècles avant l'ère chrétienne, le Maghreb était habité par la race Auragnacienne qui fournit les premiers autoch-

tones ayant une langue propre, aujourd'hui disparue à la suite des invasions berbères et arabes.

Les premiers habitants étaient semblables à ceux qui peuplent l'Europe occidentale, l'Espagne et le sud de la Gaule. Quatre preuves sont fournies pour démontrer cette identité de race.

1° *La langue* parlée par les premiers habitants du Riff est semblable au basque, idiome qui s'est conservé à travers les vicissitudes des invasions.

2° *La religion* est la même : on trouve en pays Riffain des menhirs comme en France et en Espagne.

3° *Le type physique* est identique, on rencontre, chez les Djeballas, des figures absolument semblables à celles des paysans de chez nous et cela avait déjà frappé le Père de Foucauld, lors de son premier passage dans le Riff en un temps où on ne soupçonnait guère une origine commune aux Gaulois et aux Djeballas.

4° Il y a enfin une question *de vêtement*. Le Capitaine Odinot fait très justement remarquer que la Djellaba qui est l'habit des Djeballas (tandis que le burnous est porté par les Arabes et les Berbères) est le même vêtement que celui des Serfs et des paysans français au Moyen-Age.

A leur arrivée dans les montagnes du Riff, les Berbères poussèrent les autochtones dans les pays Djeballas. Les tribus Djeballas ont conservé un facies très caractéristique et des mœurs très particulières. Ils constituent donc le noyau des premiers autochtones tandis que les Berbères s'installaient dans le reste du Riff.

Le Capitaine Odinot écrit spirituellement à ce propos :

« Le Maroc n'est ni aux Arabes ni aux Berbères, il est aux autochtones qui sont peut-être nos frères et il ne faut pas rire si vite quand un maître fait dire aux petits de l'école africaine : Nos ancêtres les Gaulois. »

Cette origine étant établie, il est incontestable que les deux races, autochtones, Djeballas et Berbères Riffains, sont restées, par la suite, pures de tout mélange. Les invasions Arabes et sémitiques, se sont arrêtées aux portes de leurs montagnes, aux « Bibanes » mot qui signifie : col, accès, porte.

Leur mentalité. — Ce sont donc des peuples primitifs dans toute la force du mot. Les tribus ont conservé la mentalité, les mœurs, le désir d'indépendance des hommes primitifs. Ils rappellent un peu les castors qui construisent leur demeure de la même façon aujourd'hui qu'il y a mille ans. Les tribus Riffaines et Djeballas vivent dans des douars immuables ou sous la tente comme il y a quinze siècles. Seule leur religion a évolué sous l'influence de l'Islam mais, même en étant musulmans, ce sont les peuples les plus émancipés de la loi de Mahomet. Ils n'ont pu s'astreindre aux lois coraniques et n'ont pris dans la religion des Arabes que quelques prescriptions cadrant avec leurs sentiments primitifs : rites, fétiches, amulettes, marabouts, etc..., pour délaisser les lois tyranniques des abstinences, des jeûnes, du ramadan, certaines prescriptions liturgiques, et spécialement l'obligation à la prière.

Ils se sont composé un Islam très élastique et peu complexe, une religion ayant avec celle de Mahomet des différences bien plus accentuées que celles qui existent entre

l'église catholique romaine et les églises protestantes par exemple.

On le voit, ces gens diffèrent donc du tout au tout d'avec les Arabes. Hélas ! on les confond trop souvent avec eux, mais quand on étudie à fond les deux peuples, on découvre entre eux autant de différence qu'entre un Européen et un Chinois, même physiquement.

Autochtones purs, Berbères sans mélange, nos ennemis d'hier se distinguent des Arabes, plus encore par leur mentalité que par leur physique. Les Riffains et Djeballas sont des guerriers... et les meilleurs du monde. On pourrait presque dire que ce sont des guerriers types.

Ils ont d'abord une qualité maîtresse : le mépris absolu du danger, puis une faculté merveilleuse et innée d'utilisation du terrain, une sûreté exceptionnelle de tir, une étonnante notion de la tactique, du mouvement tournant, du débordement par les flancs et enfin une sobriété qui supprime les ravitaillements et donne à leurs formations ou plutôt à leurs groupes une stupéfiante mobilité.

Leur passé. — Cet esprit d'indépendance poussé à l'excès, rendant insupportable à une tribu la simple présence des groupes voisins, a été de tout temps la faiblesse de ces peuplades.

Malgré leur entraînement à la guerre, leur désir de baroud, Djeballas et Riffains ne constituaient jamais une force parce qu'ils se combattaient sans cesse en des luttes de voisins. D'esprit essentiellement démocratique, ils ne supportent guère que le chef élu par leurs « Djemmas », assemblées populaires, où s'abordent les factions en des luttes, d'abord

oratoires, bientôt transformées en combats sanglants. Aussi les grandes tribus se sont-elles vite divisées en fractions et sous fractions ; de là ces noms variés à l'infini et dont chacun représente une parcelle plus ou moins grande de terrain et un nombre plus ou moins important de fusils.

Jamais les tribus du nord marocain ne menacèrent sérieusement le Sultan de Fès, précisément parce qu'elles ne surent jamais s'unir. En revanche si elles n'étendirent pas leur domination, elles ne furent pas elles-mêmes soumises à l'étranger, en raison de leur bravoure et aussi des montagnes inaccessibles qu'elles occupent. A l'Ouerghra s'arrêta l'invasion Arabe ; aux pieds des monts Riffains la domination romaine marqua le pas et, au cours des derniers siècles, ni les Espagnols, ni les Anglais, ni les Portugais qui tour à tour prirent pied sur la côte nord Africaine ne parvinrent à pénétrer au cœur du pays. Les Sultans eux-mêmes ne s'imposèrent jamais complètement dans ces montagnes ; ils n'y furent efficacement représentés que par des colonnes mobiles lancées à travers les vallées soit pour châtier un crime international, pour capturer un rogui, soit enfin pour prélever des impôts qui ne rentrèrent jamais sans contrainte.

Voilà donc ce qui constitua le bloc Riffain : *Tribus de races pures et primitives, guerriers hors ligne, incapables de supporter une autorité autre que celle de leurs élus.*

CHAPITRE II

ABD-EL-KRIM ET LES ESPAGNOLS

Dans une de ces peuplades primitives vivait une famille d'hommes particulièrement intelligents et déjà débrouillés : les Abd-el-Krim.

Le père de nos ennemis d'hier, était juge, cadî, des Beni Ouriagels. Il y a plus de trente ans, les frères Manesman, envoyés de l'Allemagne comme prospecteurs de mines, débarquant sur la côte riffaine, s'adressèrent au vieux cadî pour visiter les régions avoisinantes. Enchanté de l'aubaine, le père Abd-el-Krim entra en combinaison avec ces prospecteurs, gardant d'ailleurs dans son cœur, la ferme intention d'exploiter personnellement le maximum des richesses de son pays.

Dans ce but, il envoya l'Abd-el-Krim actuel à Fès pour y entreprendre l'étude du Coran et le second Si M'Hammed, à l'école des Mines de Madrid.

Les deux garçons firent leur chemin. M'Hammed revint

avec son diplôme d'ingénieur et Abd-el-Krim avec un fort bagage d'observations.

Le Rif étant dans la zone espagnole, le père Abd-el-Krim envoya les deux fils au service du pays protecteur. Si l'Espagne se maintient, se disait le vieux, mes enfants auront ici les plus hautes situations ; si elle est battue, ce sera par mes fils qui auront ainsi l'avantage de connaître leurs ennemis.

A propos de sa rupture avec les Espagnols, Abd-el-Krim a donné, après sa reddition, les très importantes précisions suivantes. Elles situent les responsabilités qui ont marqué le départ en dissidence du futur roghi.

A ce sujet, Abd-el-Krim s'exprima ainsi :

Jusqu'à l'année 1921, ma famille fut l'alliée de l'Espagne, alliée franche et loyale, puisque mon père, qui avait une grosse influence dans les tribus riffaines, la mit à la disposition des conquérants et nous conseilla, à mon frère et à moi, de nous rapprocher des Espagnols et de collaborer avec eux.

« Mon frère M'Hammet partit pour Madrid afin d'y faire ses études à l'Ecole des Mines, espérant leur être utile le jour où ils voudraient exploiter les richesses que possède le sous-sol de notre pays.

« Pour acquérir ses diplômes, M'Hammet réalisa un tour de force puisque, connaissant imparfaitement la langue, il fut admis en très peu de temps, avec une excellente place, à l'Ecole des Ingénieurs. Il se créa à Madrid des relations d'amitié, que les événements ne détruisirent jamais et il s'efforça, durant tout son séjour, de donner aux personnes

influentes qu'il approchait, une notion exacte de ce que devait être la politique de l'Espagne dans le Rif.

« Quant à moi, j'avais fait des études coraniques à l'Université Karaouine de Fès, dans les années de 1905 à 1909. Par la suite, je retournais rarement dans cette ville, car la question française ne m'intéressait qu'indirectement.

« A mon retour de Fès, comme j'étais auprès de mon père, je rencontrais des officiers espagnols qui, en raison du fait que je connaissais leur langue, m'invitèrent à offrir mes services aux états-majors de Méhilla ou de Tétouan.

« Les relations entre ma tribu et Méhilla étant très fréquentes, je me rendis dans cette ville où j'eus bientôt la confiance de divers chefs militaires, et en particulier des généraux Jordana, Bérenguer, et surtout du colonel Moralès qui dirigeait un service d'organisation et de conquête pacifique correspondant à celui des officiers de renseignements français ; je devins son secrétaire.

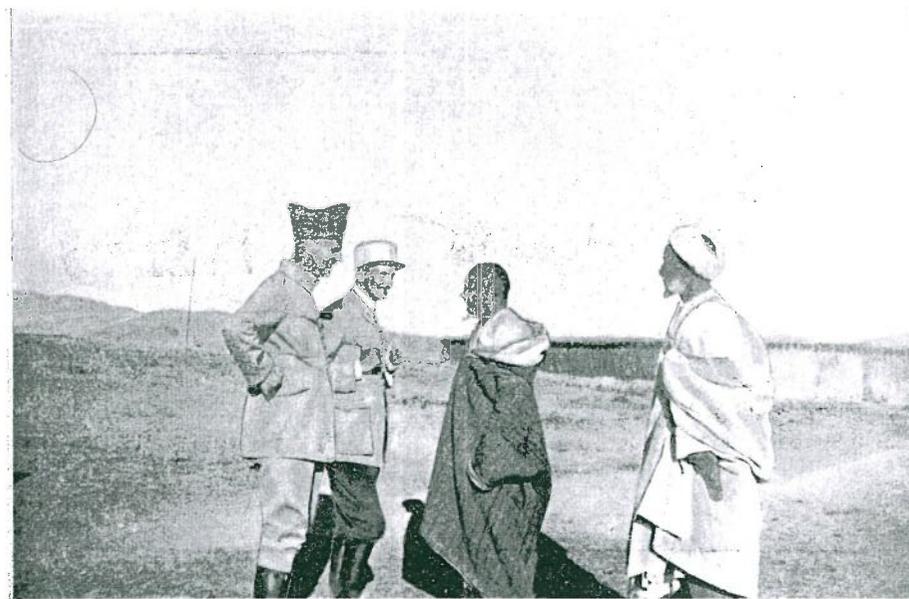
« Dans ces fonctions, je mis toute mon influence et mon activité au service de l'Espagne. D'abord simple interprète, je devins bientôt l'homme de confiance du colonel Moralès, qui utilisait ma connaissance de la région et qui suivait les méthodes de colonisation que je lui indiquais. On me confia à cette époque des missions importantes et j'amenais des chefs ayant grosse influence à se soumettre sans combat.

« C'est en 1919 que de nombreux caïds des Beni-Tuzine, des Beni-Oulicheks, des Tensaman, amenés par mon action, permirent au commandement espagnol d'établir des postes militaires très en avant de la zone occupée jusque là.

« Cependant, dans l'armée espagnole, des conflits de méthodes et de personnes surgissaient fréquemment. Nul n'ignore,



Le capitaine Marcille au baroud avec un chef riffain soumis de la veille



Nos officiers de renseignements interrogeant des Riffains nouvellement soumis

par exemple, que le général Silvestre, bien qu'il fût sous les ordres d'un commandant supérieur, contrecarrait les décisions de ses chefs. Des erreurs sans nombre se produisirent, car, en dehors de quelques hommes de valeur qui se rendaient compte de l'attitude à prendre et de la conduite à observer, les soldats et les chefs pénétraient dans nos tribus comme en pays conquis, ne respectant ni les biens, ni les femmes, ni les sentiments d'une population portée à se défendre contre eux.

« J'étais navré de cette manière d'agir, car j'avais lié ma fortune à celle des Espagnols. Ceux-ci m'avaient laissé entrevoir qu'ils récompenseraient mes efforts quand tout serait pacifié, et j'ai une lettre du commandant supérieur me promettant de m'instituer califat du sultan à Tétouan, pour toute la zone espagnole. Je souhaitais donc les voir réussir, puisqu'ils me laissaient entrevoir la plus haute dignité à laquelle je pouvais aspirer.

« En 1920, j'étais rentré dans ma tribu pour seconder plus efficacement leurs efforts.

Le Général Silvestre

« Malheureusement, un homme survint qui empêcha la continuation de cette politique de pénétration pacifique : le général Silvestre.

« Soldat magnifique, courageux, plein d'ardeur, impétueux, il n'avait rien du diplomate que les circonstances auraient demandé. Il tenait à la conquête par les armes, alors que la conquête diplomatique commençait à porter ses fruits.

« Jaloux du succès remporté par Bérenguer, qui était entré à Chechaouen en triomphateur, en 1920, il voulut conquérir à son tour un titre de gloire. Après plusieurs discussions scandaleuses, on lui confia le gouvernement de Mèlilla et la conduite des opérations dans ce secteur.

« Je continuais avec lui les bonnes relations que j'avais eues avec son prédécesseur. Je fus reçu plusieurs fois et lui amenai des notables et des chefs de tribu.

« Au cours d'une longue conversation, je lui avais exposé l'erreur qui consistait à lutter militairement quand on pouvait arriver par la diplomatie. Comme il allait déclencher contre une fraction de ma tribu une action militaire, je lui proposais de lui amener le chef de la dissidence et je lui fixais à environ 100.000 pesetas la somme qu'il faudrait donner dans ce but au caïd.

« A l'énoncé de cette somme, du reste inférieure à celles employées avant l'arrivée de Silvestre pour acheter d'autres chefs, le général bondit et me traita de voleur et de menteur. Il m'accusa de vouloir garder cette somme ou tout au moins de vouloir la partager avec l'intéressé. Au comble de l'exaspération, et sans que j'aie pu proférer un seul mot d'explication, il bondit sur moi et me frappa au visage.

« Silvestre était bâti en hercule. Ses coups inattendus me jetèrent à terre et mon sang coula. Hors de moi, je me relevai, j'arrêtai mon sang et, quittant la salle, j'essuyai ma main rougie contre un pilier en disant : « Maudit ! Tu sauras ce qu'il en coûte de faire couler le sang d'un Ouriagel. »

« J'avais à peine prononcé ces mots que des officiers étaient accourus qui, sur l'ordre du général, me conduisirent en prison.

« C'en était fini. Toute mon amitié pour l'Espagne, maintenue malgré tout, s'effondrait. D'un collaborateur, dans une minute fatale, Silvestre avait fait un révolté et un ennemi pour toujours.

La Prison

« Je fus alors le plus malheureux des hommes, séparé de ma famille qui ignorait mon sort, et ne devait en être informée indirectement que plus tard. Je passais dix mois dans la prison de Caballerisas, au milieu de toutes sortes d'hommes sans aveu.

« Ma haine croissait de jour en jour et j'eus la conviction que les Espagnols ne sauraient jamais coloniser nos régions et assurer leur prospérité. Je vécus alors avec cette seule idée : m'évader, afin de soulever mes frères contre des gens incapables. J'avais cru jusque-là qu'ils étaient désignés par la Providence pour tirer mon pays de l'état sauvage dans lequel il languissait. J'étais convaincu maintenant qu'ils n'étaient capables que de la réduire en servitude pour son malheur.

« Les démarches de ma famille pour me délivrer furent inutiles. Je ne dus mon salut qu'à un officier espagnol qui facilita mon évasion dans le cours de l'hiver 1920-21.

« La promesse faite par moi au général Silvestre ne tarda pas à se réaliser, sans que d'ailleurs j'intervinsse directement. En plein désastre dont il était responsable, il se suicidait, le 22 juillet 1921, sur le plateau d'Annual, après avoir subi la plus honteuse défaite qu'une armée coloniale ait jamais enregistrée.

CHAPITRE III

LA FORTUNE D'ABD-EL-KRIM

Après ce double stage à Fès et dans l'armée espagnole, Abd-el-Krim rentre dans sa tribu des Beni-Ouriagels du Riff et là, il a la chance de trouver les meilleurs éléments de son succès. Son père meurt. Il lui succède et devient l'âme de cette peuplade d'élite avec laquelle il va asservir, par les armes ou par la diplomatie, toutes les autres tribus voisines.

Les Beni-Ouriagels vont fournir les cadres, les chefs, les réguliers dans cette double guerre contre les Espagnols, puis contre la France.

Voilà donc Abd-el-Krim, berbère intelligent, ayant en mains un instrument unique : Une tribu fidèle et belliqueuse unit son sort à celui de son jeune chef.

Erreurs espagnoles

Cette chance est d'ailleurs aidée par les erreurs commises à foison par les Espagnols. Après de grands efforts, ceux-ci avaient battu Raisouli qui, avec quelques guerriers fidèles,

s'est retiré dans le Djebels où il saute de rocher en rocher, comme un cerf aux abois.

Se sentant perdu, Raisouli propose la paix à l'Espagne. Retenons ce fait essentiel : l'Espagne commet la faiblesse de traiter avec son ennemi d'hier dont les armées espagnoles ont détruit le prestige, avec le rogui ne possédant plus aucune influence, sur sa tribu d'origine.

L'Espagne donne un trône à celui qu'elle vient de vaincre, comptant s'appuyer sur lui.

Le jour où nos alliés signèrent leur pacte avec Raisouli, ils rallumèrent une guerre qu'ils venaient d'éteindre. Raisouli fut un maître terrible. Or, au Maroc, on ne peut se permettre d'être terrible que si on a du prestige et si on est fort.

Les Espagnols avaient détruit le prestige de Raisouli en le vainquant. Un chef vaincu n'est plus un chef, même s'il essaye de remonter le courant. De plus, ils ne purent soutenir par les armes leur nouvel allié.

Il n'était certes pas besoin de cette faute nouvelle pour détruire le prestige espagnol. Nos alliés n'avaient pas été heureux dans leurs premiers essais de colonisation.

Quand ils arrivèrent au Maroc, il y a plus de quarante ans, les tribus de la côte étaient en proie à une anarchie telle que les habitants souhaiteraient la venue d'un maître, même si ce devait être un étranger, pour ramener la paix féconde.

A ce peuple lassé de l'injustice et de l'oppression, les Espagnols apportent des injustices et une oppression plus fortes encore.

Mouliéras rapporte le récit de cette première occupation espagnole, récit fait par le caïd des Beni-Houymer.

« Nous avons aidé à l'installation des Espagnols à Tétouan, espérant que ces européens nous en sauraient gré. « Quelle erreur ! Le lendemain de l'entrée des troupes castillanes dans la ville, tous les musulmans, sans distinction d'origine, furent traités comme un vil bétail par ce peuple ignorant et grossier. D'ailleurs comment communiquer avec lui ? Aucun Espagnol ne sachant l'arabe ni le berbère, il fallait passer par le canal des truchements israélites, et Dieu sait si leurs traductions étaient fidèles !

« L'occupation heureusement dura peu mais elle nous valut une formidable contribution de guerre... Quel horrible souvenir nous a laissé l'invasion castillane ! Du même coup elle nous a fait prendre en horreur et les Espagnols et l'autorité marocaine. Où est le sauveur à présent ? Est-ce le Français ! Est-ce l'Anglais ?

Voilà ce que pensait des Espagnols un notable de Tétouan en l'an 1893. Le livre de Mouliéras qui est une mine d'anecdotes et de faits caractéristiques, nous offre cent exemples des erreurs castillanes dans les tribus nord marocaines.

L'Espagne porte encore aujourd'hui lourdement le poids de ces fautes et son autorité sera longue à s'établir, dans la zone qui lui est dévolue par les traités et qui se trouve être la plus difficile à comprendre et à assagir.

Abd-el-Krim réussit

Aidé par son expérience et aussi comme nous l'avons vu par les fautes de ses ennemis, le nouveau rogui trouve une situation des plus favorables. Il lui est facile de soulever

contre Raisouli sa propre tribu d'abord, puis les fractions voisines : Mtioua, Boukoya, Beni-Touzine, etc... Avec ces premiers guerriers, il bat Raisouli et, ce dernier mis hors de cause, pour bien montrer qu'il est vainqueur, Abd-el-Krim prend la tente, les esclaves et les femmes du vaincu. Il bat définitivement les Romaras dont Raisouli était le chef direct.

Au Maroc, battre une tribu ne signifie pas seulement qu'on écarte un adversaire, qu'on se débarrasse de lui, cela signifie qu'on augmente ses propres forces d'autant car la tribu soumise se retourne instantanément contre ses alliés de la veille et mène le baroud aux côtés de ses adversaires d'hier. Les forces riffaines s'augmentent donc de la très importante tribu des Romaras.

Le moment est alors venu pour Abd-el-Krim de battre les Espagnols établis dans les tribus Djeballas.

On sait les péripéties de cette lutte. Les amis indigènes de l'Espagne la trahissent tour à tour. C'est la retraite désastreuse de Chéchaouen à Tétouan, au cours de laquelle Abd-el-Krim a la chance de soumettre toute la région Djeballa et surtout de capturer un matériel d'artillerie, d'aviation, de munitions et d'armes suffisant à armer cent mille guerriers.

Voici terminé par la défaite de Raisouli, des Espagnols, et par la capture d'un matériel de guerre des plus modernes, la première phase de l'ascension d'Abd-el-Krim.

Nous sommes loin déjà des jours où, dans la Karouine le modeste étudiant rêvait et priait... Aujourd'hui il vogue vers la puissance absolue.

Le moment est décisif pour le jeune chef. Il peut, d'un minime effort, précipiter les Espagnols dans la mer. Pour-

quoi ne le fait-il pas avant de se retourner contre nous ? Il n'aurait eu ainsi qu'un ennemi à battre.

Une caricature allemande en 4 tableaux nous laisse entendre que, dès ce moment la main de l'étranger impose à Abd-el-Krim ses dures exigences.

Premier tableau : Sur une perche en équilibre, on voit d'un côté Abd-el-Krim, de l'autre un Espagnol.

Deuxième tableau : Abd-el-Krim a avancé vers le pivot et l'Espagnol touche la mer avec ses pieds .

Troisième tableau : Désastre d'Annual, Abd-el-Krim a encore avancé. L'Espagnol a de l'eau jusqu'au genou. Il suffit d'une mince poussée et l'Espagnol tombe à la mer.

Quatrième tableau : Un Anglais arrive, saisit la perche du côté d'Abd-el-Krim et remet ainsi l'Espagnol en équilibre.

Cela signifie que l'Angleterre, sentant les Espagnols sur le point d'abandonner le Maroc et pensant à bon droit que les Français les y remplaceraient, préféra ne pas nous voir en face de Gibraltar et conseilla à Abd-el-Krim de laisser de côté l'Espagne à bout de souffle pour se retourner contre nous.

Malgré les conseils anglais, Abd-el-Krim hésita ! Des documents et des témoignages démontrent qu'il ne voulait pas la guerre contre nous. C'est aujourd'hui certain. Il aurait volontiers créé une république indépendante, à côté de notre protectorat, presque d'accord avec nous. Dans ce but, il était venu à Fès, lors du voyage du président Millerand dont il sollicita une audience qui ne lui fut pas accordée. Qui commit la faute de ne pas entamer avec Abd-el-Krim

une conversation ? Est-ce une faute d'ailleurs ? L'histoire ne peut le dire.

Mais jusqu'au jour où il nous attaqua, le Rogui avait espéré — personnellement — n'avoir pas à nous combattre. Les Beni-Ouriagels, qu'il avait amenés au triomphe n'écoutent pas ses conseils de sagesse. Après deux grandes réunions des chefs, au cours desquelles Abd-el-Krim fit des efforts méritoires pour retarder une nouvelle guerre, l'attaque fut décidée. Bien qu'on ne l'ait pas écouté, oubliant son sentiment personnel, Abd-el-Krim se donna à sa tâche de toutes ses forces et son autorité en fut grandie.

C'est alors qu'avec sa « tribu cadre » des Beni-Ouriagel, il organisa sa diplomatie. Elle est simple en pays d'Islam et les envoyés riffains se contentent de dire : « Notre chef a vaincu jusqu'ici tout ce qui est étranger ou ami de l'étranger. Il a maintenant des munitions, des canons, des avions ; c'est l'heure de la guerre sainte contre les Français... allez-vous rester en dehors du mouvement ? Si vous ne nous prêtez pas la main, nous vous envahirons, nous pillerons vos villes et vos douars. Si, au contraire, vous venez avec nous, c'est vous qui pillerez les régions riches et fertiles de Fès, de Taza... et tout le Maroc. »

Cette propagande dite d'infiltration opéra dans tout le nord marocain. Elle déferla dans la Médina de Fès — repaire de bandits innombrables. On sait même que des propositions furent faites à de grands seigneurs de l'Atlas.

Bref, ayant attaché à sa cause, soit par la terreur soit par la diplomatie cent cinquante mille guerriers, Abd-el-Krim est prêt à fondre sur nous.

CHAPITRE IV

EFFECTIFS ET ARMEMENTS

Sur ses moyens militaires, Abd-el-Krim donna en février 1926, les renseignements suivants, qui semblent assez exacts :

« On a beaucoup exagéré, dit-il, les forces rifaines dont je dispose. On va jusqu'à dire que j'ai 200.000 guerriers sous mes ordres.

« Quelle erreur ! On considère trop les résultats obtenus, mais ignore-t-on qu'il me suffit de dix fusils et d'une mitrailleuse pour garder une vallée ?

« D'ailleurs, je serais bien embarrassé pour donner un chiffre, car j'ignore moi-même le total de mes soldats. Chaque tribu combat sur son front. Je me contente de lui envoyer des réguliers : des Beni-Ouriaghels, pour porter mes ordres et maintenir la discipline.

« Quand je veux opérer une action d'ensemble, je de-

mande à chaque fraction de me fournir un contingent qui, dans certains cas, reçoit un salaire quotidien.

« Je connais le nombre exact de mes réguliers, car ceux-là touchent une solde, puisqu'ils ne peuvent s'occuper aux travaux des champs. Le total dépasse à peine 3.000. Quant aux guerriers des tribus, je puis dire que le total atteint à peine 90.000 environ. Mais encore une fois, il ne faut pas les considérer comme étant toujours sur la brèche. Ils se relèvent par fractions. La nature du terrain permet de tenir de grands espaces avec quelques veilleurs donnant l'alarme quand c'est nécessaire.

« Je puis ainsi prolonger la guerre indéfiniment, car les champs sont cultivés et la récolte suffisante.

« On a également exagéré l'état de mon armement. On a dit que j'importais des quantités d'armes considérables... Je n'ai besoin d'aucune importation ; les désastres espagnols m'ont laissé plus de 300 canons, que je n'ai nullement l'intention d'utiliser... Je pourrais vendre des obus. Ce qui me manque le plus, ce sont des artilleurs. Je n'ai que quelques légionnaires espagnols et français, pour la plupart originaires d'Allemagne.

« Quant aux fusils, j'en ai une grande quantité, et n'ai dû acheter que des armes à tir rapide provenant des stocks pris par les Allemands aux Français, ou des fusils italiens et anglais.

« Mes hommes sont d'ailleurs ingénieux et fabriquent eux-mêmes leurs grenades.

« — Mais d'où vient votre armement ?

« — Ceci, vous l'apprendrez plus tard, quand la guerre sera finie.

« La plupart de mes achats ont été effectués avant que la France entrât en guerre contre moi. C'est par la zone française que j'ai reçu un important matériel téléphonique qui a servi à compléter les installations espagnoles et à créer des lignes nouvelles. Le téléphone, dans ces pays, est indispensable et me permet de parer à toute éventualité. Tout homme qui coupe une ligne est puni de mort.

Les Surprises de la T. S. F.

« Nos trois postes récepteurs de télégraphie sans fil ont été installés par un légionnaire espagnol.

« Vous ne sauriez croire combien nous intéressent les nouvelles du Rif, quand elles nous viennent des informateurs étrangers.

« La T. S. F. m'apprend les plus étonnantes nouvelles sur mon action et sur ma personne. Elle me révèle, par exemple, que mon frère va partir incessamment en Europe pour demander l'appui du pape et des soviets.

« Il y a quelque temps, j'ai appris par T. S. F. que j'avais fait attacher mon oncle à la bouche d'un canon, et que j'avais moi-même tiré la ficelle... Quand j'annonçai la nouvelle à la victime, je la félicitai de se porter si bien après une semblable épreuve. Pour les nouvelles du front, la T. S. F. n'est pas aussi rapide que mes informateurs. Ceux de Tanger et de Fès m'apprennent, avant elle, les mouvements de troupes et les projets d'attaque.

« La seule émotion qu'elle me causa fut en m'annonçant

l'entrée des tribus à Taza. Je venais d'apprendre par rekkas, l'évacuation de la population civile. Quand j'entendis aux écouteurs que la ville était tombée entre nos mains, je crus réellement à cette nouvelle.

« J'eus donc une grande désillusion et ne me fiais plus aux dépêches européennes, même quand elles annonçaient mes succès.

« La T. S. F. me donne le moyen d'enregistrer le moral français. Je vois son énervement, et quand les ondes ne parlent que très peu de l'affaire du Rif, je juge l'opinion calmée.

« Pour les nouvelles, nous préférons les postes anglais. Ils nous ont remplis d'espoir quand ils nous apprirent les insurrections en Syrie.

Les Avions !

« — On a dit que vous possédez des avions et vous l'avez dit vous-mêmes aux tribus ?

« — J'ai cinq avions. Deux furent pris pendant la retraite espagnole, un troisième est un appareil français tombé dans nos lignes intact, et les deux autres sont des appareils achetés par moi à une firme commerciale française, avant d'avoir ouvert les hostilités avec la France. Ces deux appareils sont des avions militaires réformés. Ils m'ont été livrés par un ancien officier français, D..., qui m'avait promis des pilotes. La guerre étant survenue, il n'a pu continuer ses livraisons, car j'étais en pourparler avec lui pour d'autres appareils.

« Ces avions sont utilisables, mais un seul a survolé les lignes françaises, car je n'ai pas de pilote. Je ne crois d'ailleurs pas au rôle prépondérant de l'aviation dans la présente guerre. Les avions français et espagnols ne m'ont causé de pertes qu'au début, quand les tribus ne savaient pas se préserver de leurs effets. Je reconnais cependant que l'aviation peut avoir un caractère démoralisant. J'ai subi personnellement plus de trente bombardements et je n'ai jamais été touché.

« Je ne peux que féliciter les Français de n'avoir jamais employé de bombes asphyxiantes. Je ne puis en dire autant des Espagnols, qui ont violé par là les lois de l'humanité ! »

DEUXIÈME PARTIE

La Guerre du Riff



Les hommes de la tribu de Bitt, avant leur départ pour la tente de Taza.

CHAPITRE PREMIER

LES ETRANGERS — LES COMMUNISTES

En décembre 1884, alors que les milieux officiels français pensaient à peine prolonger vers le Maroc nos colonies nord-africaines, le cardinal Lavignerie écrivait : « Au Maroc, ce qu'il y a de moins dangereux, c'est le Maroc. »

L'éminent prélat, dont les vues avaient été prophétiques pour tout ce qui concerne notre influence en Islam, ne se trompait pas dans la question particulière de l'empire mograbin.

On a souvent parlé du « guêpier marocain ». L'Espagne parle périodiquement de ne garder qu'un lambeau des territoires qui lui ont été confiés par les traités. En France, on entend également des paroles de découragement ; beaucoup de nos compatriotes, préconisaient, il y a quelque temps encore, l'abandon de certaines régions pour limiter notre occupation et notre influence à un Maroc territorialement diminué, à un « Maroc utile », suivant une expression qui a fait fortune.

Ceux qui connaissent à fond les données du problème et la mentalité des Arabes et des Berbères n'hésitent pas. A leurs yeux, ne pas garder l'intégrité du Maroc eût été une folie, car le Maroc utile aurait été lui-même constamment menacé par les foyers de dissidence et nous aurait coûté annuellement plus cher que les sacrifices qu'exige aujourd'hui une pacification complète.

La parole du grand cardinal annonça bien longtemps à l'avance le rôle des Roguis, fils de l'étranger, et d'Abd-el-Krim en particulier.

Précisant sa pensée, Lavigerie faisait un tour d'horizon diplomatique et résumait en ces mots la véritable situation du Maroc : « Il ne faut pas que nos moines et nos soldats trouvent dans leurs jambes la hampe du drapeau allemand. »

Depuis 1884, les événements ont couru ; mais la grande guerre, en bouleversant les situations diplomatiques, n'a pas cependant infirmé le jugement du cardinal. Le Maroc reste toujours le pays autour duquel se livrent les compétitions internationales. Le Maroc, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, n'est pas dangereux par lui-même, mais par les influences étrangères qui s'y exercent. Si nos soldats ne trouvent pas dans leurs jambes la hampe du drapeau allemand, ils trouvent les hampes d'autres drapeaux de nations européennes, mêlées pour leur œuvre antifranaise à la faucille soviétique et au croissant de l'Islam.

Par sa situation géographique aussi bien que par la mentalité de ses habitants, le Maroc a été, de toute éternité, le domaine de la diplomatie embrouillée, confuse, sans fixité, en incessante évolution. Dans le musée historique de Fès, on trouve, résumées en un saisissant tableau, les influences suc-

cessives des nations sur les destinées de ce pays. A côté des gros et lourds canons fournis par S. M. très chrétienne le roi Louis XIV, on voit des bombardes et des fusils portant les armes de la maison royale d'Espagne, d'autres marquées aux sceaux des arsenaux portugais, danois, autrichiens, allemands et italiens. C'est l'assemblage le plus étonnant d'armes européennes mises au service d'une puissance étrangère. Que de traités, de tractations louches, de « fabors », de pourboires, de compromis représente le vieil arsenal des sultans !...

Il n'y a pas, dans le monde, de terrain plus favorable aux diplomaties secrètes que cette poussière de tribus, en apparence réunies sous l'autorité du sultan, mais en réalité divisées en une infinité de clans, de confréries religieuses, de confédérations d'intérêts, et présentant plutôt l'aspect d'un damier que d'une carte ethnique.

Sans prendre officiellement parti, les nations peuvent créer, par leurs intrigues secrètes, les plus sérieuses difficultés aux peuples protecteurs.

A l'exception du vieux marabout Si Raho, notre ennemi déclaré depuis toujours, adversaire probe et loyal qui fut l'âme de la résistance dans la tache de Taza, il n'est pas un agitateur marocain qui n'ait été soutenu par l'étranger. Bou Hamara, sultan de Taza, Abd-el-Malek et Raisouli, ennemis puis agents de l'Espagne, pour ne parler que des plus récents, furent protégés, financés, ravitaillés par des nations européennes. Quant à Abd-el-Krim, il battit tous les records et il fut le plus accompli du Marocain au service de l'étranger.

Les communications et les tractations de la famille d'Abd-

el-Krim avec l'extérieur naquirent le jour où le père, caïd de sa tribu, se rendit compte que son pays, considéré jusque-là comme une montagne ingrate, était, en réalité, riche de mines et d'or. La situation des tribus Beni Ouriagels, en bordure de la mer, était d'ailleurs propice aux entretiens et aux échanges avec l'extérieur. De plus, les traités internationaux avaient laissé à Abd-el-Krim, en dehors de son pays, une capitale inviolable, marché international, place ouverte aux bandits de toutes les nations, port favorable à tous les trafics, asile des liquidateurs de stocks de guerre et d'aventuriers de toutes sortes : *Tanger* qui fut la capitale d'Abd-el-Krim et qui mérite un chapitre séparé tellement fut important son rôle dans l'agression riffaine.

L'Alliance de Moscou et de l'Islam

L'organisation communiste travailla en faveur d'Abd-el-Krim dans tout le Nord africain sans être gênée par une répression ou même par une surveillance quelconque. Pour ne citer qu'un exemple : Kaleb, petit-fils de l'émir Abd-el-Kader, est un de nos plus ardents ennemis. Son programme a été adopté par les comités soviétiques français comme étant le plus propre à hâter la révolution dans l'Afrique du Nord. Or, Kaled est dignitaire de la Légion d'honneur et reçoit une pension de la France.

A la suite des délibérations des chambres de commerce et des conseils municipaux d'Algérie, M. Violette s'est ému des distributions de tracts dans les casernes et parmi les troupes de la légion, de la contagion bolcheviste qui a ga-

gné des commis des postes, et des souscriptions ouvertes dans les tribus algériennes en faveur de la guerre du Rif.

Dans une étude récente, M. Robert Raynaud écrit :

« Dans ce travail de désagrégation sociale, dont notre Afrique française est l'enjeu, c'est toujours, hélas ! à des Français que revient l'initiative de l'action. En Algérie, sept rayons, comprenant quarante cellules, ont pour animateurs des postiers, des cheminots, des gaziers. Sur douze membres de la cellule d'Alger, on comptait sept commis des P. T. T. Il en est de même en Tunisie où un chef de gare fut récemment surpris en train de communiquer aux communistes des renseignements sur les troupes à destination du Maroc. Un journal communiste de Zurich, le *Kampfer*, se félicite du développement de l'« Idée » dans l'Afrique du Nord. Ce journal assure qu'en Tunisie le mouvement (secrètement appuyé par le Destour) fait de notables progrès parmi les cheminots et les employés de tram. »

Voilà pour l'Algérie et la Tunisie.

Au Maroc, c'est pire et les communistes y ont un système de propagande qui va jusqu'à la trahison. Sans parler de Tanger où nous enquêterons plus loin et où les agents de toutes les associations antifrançaises viennent ouvertement prendre le mot d'ordre, il faut signaler que les communistes et, par conséquent, Abd-el-Krim ont eu dans toutes les villes aussi bien que dans les tribus, leurs correspondants.

C'est surtout à Fès qu'on a vu de pieux étudiants, des Tolbas, traduire des articles de *l'Humanité*, découper des caricatures de ce journal et les afficher dans leurs médersas, lieux d'étude et de prière. Les dessins des journaux et les tracts communistes ne cachent pas cette alliance ; l'un d'eux

représente Lénine prêchant la révolte aux Arabes, un autre montre un Riffain à cheval suivant le signe nouveau apparu dans le ciel marocain : la faucille et le marteau. Cela donne pleinement raison à M. Leune, écrivant dans un article de *L'Illustration* : « La doctrine musulmane est contraire aux théories bolchevistes. Le Coran a consacré solidement des institutions sociales telles que la propriété individuelle que prétend détruire l'évangile rouge, mais les dirigeants bolchevistes, qui avaient besoin de l'Islam pour la réalisation de leur plan général d'action, ont simplement adapté leurs méthodes de travail aux conditions spéciales du terrain musulman. »

Il ne faut donc plus s'étonner de voir les agents communistes distribuer aux indigènes marocains des tracts les invitant à l'insurrection contre les Français mécréants pour sauvegarder la foi de Mahomet.

Toutes les classes de la société sont représentées dans des associations antifrançaises. Des fonctionnaires haut placés (dont l'un, employé à la Résidence, fut expulsé), jusqu'à un jockey de l'écurie de courses du sultan, des centaines d'hommes ont fait des vœux pour le succès d'Abd-el-Krim.

Les communistes pour soutenir la cause rifaine, publièrent de nombreux journaux en espagnol pour les habitants de Tanger et pour les soldats de passage dans les ports ; en arabe, pour les musulmans fanatiques, et un organe distinct pour les jeunes indigènes bolchevisants ; en espagnol encore (journal *El Casirna*), pour les soldats combattant à la frontière de la zone internationale ; en allemand, enfin, pour les légionnaires originaires d'outre-Rhin et qui entrent pour 80 % dans l'effectif de notre légion étrangère.

Le mot d'ordre de Moscou est d'ailleurs formel :

« La révolution ne doit pas aller de la métropole aux colonies, mais des colonies à la métropole. »

Aux gouvernements civilisés il appartient de réagir. Jusqu'ici, il faut l'avouer, les communistes ont joui d'une impunité absolue dans toute l'Afrique du Nord. Il faudra changer de tactique si on veut établir une paix définitive.

CHAPITRE II

TANGER CAPITALE DE L'INSURRECTION

Le présent chapitre et les suivants sur l'Angleterre, la Poste d'Abd-el-Krim et les menées musulmanes, ont été écrits pendant la guerre rifaine. Je les livre au lecteur sans modification, car les faits ultérieurs n'ont en rien infirmé les jugements qui y sont portés.

*
**

Tanger — Janvier 1926 - Il n'y a pas d'arsenal dans le Rif, ni de poudrerie, ni de fabrique de munitions. C'est un fait.

Mais un autre fait non moins caractéristique se présente à nous : Abd-el-Krim lutte toujours, il possède des stocks de munitions qui ne s'épuisent pas, il a un « *ministre de l'armement* » qui distribue des quantités considérables de cartouches aux guerriers. Chose plus surprenante encore : Dans les derniers combats livrés au début du mois de



Le Caïd Medboh, vaillant ami de la France, dont la fidélité sauva Taza.

janvier contre nos tribus du Nord de Taounat, on a appris par expérience que les Riffains utilisaient des armes automatiques d'un modèle tout récent qu'on n'avait pas encore vu entre leurs mains. Dans leurs contre-attaques, nos partisans et nos troupes régulières ont saisi une quantité assez considérable de ces armes dont la provenance est peut-être camouflée sous cette inscription : « Made in Germany ». Il nous est impossible de rechercher l'origine de ces fusils. Ont-ils été vraiment fabriqués en Allemagne, comme l'indiquerait la mention portée sur leur canon ?... ou, ce qui est plus plausible, ont-ils été fabriqués en Italie ou en Angleterre ? Ils ne portent en tout cas, aucune marque d'arsenal. Qui importe ces armes entre les mains des Riffains, ces armes qu'ils utilisent au mieux pour tuer nos soldats. C'est là le point essentiel !

La contrebande des armes

Comment ces armes sont-elles parvenues dans le Riff ? Telle est l'enquête à laquelle je me suis livré. En effet, le principal est de savoir par quels chemins ces armes parviennent à Abd-el-Krim. On ne peut boucler des arsenaux clandestins, mais on peut, soit chez nous, soit chez nos alliés espagnols, fermer à la contrebande les voies qu'elle utilise.

Je dois d'abord affirmer que six mois de séjour dans la zone française, six mois pendant lesquels j'ai visité à peu près tous les postes de notre front et pendant lesquels j'ai circulé entre eux par tous les moyens de locomotion, m'ont

donné la certitude que rien ne passait comme ravitaillement ou comme munitions entre les mailles serrées de nos positions militaires ou entre les réseaux de garde de nos partisans.

Il est actuellement impossible à un convoi de mulets, et à plus forte raison, à des camions, de circuler dans la zone française. Si des rekkas, coureurs arabes insaisissables, passent dans le Riff ou en viennent, il leur est matériellement impossible de transporter autre chose que des lettres ou des proclamations. Il faut donc chercher ailleurs. Les indigènes, quand on leur pose la question du ravitaillement d'Abd-el-Krim, n'hésitent pas longtemps... « Allez à Tanger, répondent-ils, et là vous verrez de vos propres yeux la véritable force d'Abd-el-Krim ».

Je me suis donc rendu dans cette zone internationale, si propice aux trafics clandestins, et j'avoue que je n'ai pas regretté mon voyage.

A Tanger, on parle du Rif comme d'une puissance reconnue, comme d'un Etat, d'une nation, Abd-el-Krim possède dans cette ville ses représentants attitrés. Chaque soir, tout le monde le sait, un courrier part vers le Riff, porteur des lettres, des nouvelles et des journaux destinés aux insurgés. Ici, on entend parler toutes les langues européennes. La raison d'être de cette ville est, actuellement, la contrebande. Je n'en veux pour témoignage qu'une correspondance publiée il y a quelque temps par un journal du Maroc. Notre confrère, résumant le travail de la police tangéroise pendant une quinzaine de jours, écrit : « Le Tabor n° 1 a fort à « faire ; heureusement, les responsabilités n'effraient pas « son chef. Soldat et diplomate, il a su se faire craindre

« sans être haï : c'est ce qu'on peut appeler « l'art indigène ». La tranquillité de la région est parfaite, mais les « troupes sont en éveil constant. Nuit et jour, la zone est « sillonnée de patrouilles ; les gardes, les postes et les détachements volants ont confisqué plus de 90 fusils ou revolvers de tous calibres, appartenant à des gens étrangers « à la zone. Démonstrations, visites aux douars, rafles « d'indésirables, rien n'a été négligé. »

On avait cru, à un certain moment, qu'Abd-el-Krim, pour créer des difficultés diplomatiques, allait opérer une progression et une attaque vers la zone internationale. C'eût été pour lui une erreur, il ne l'a pas commise. Malgré l'avantage qu'il eût trouvé à brouiller les cartes en faisant entrer dans le conflit toutes les nations signataires du statut de Tanger, il aurait, en occupant la ville, perdu tout contact avec ses ravitailleurs. Tanger entre ses mains n'eût plus été ce port commode où viennent aborder avec leurs yachts les amis internationaux, cet entrepôt où ils accumulent les approvisionnements les plus divers pour les envoyer quand l'occasion se présente dans le Riff, cette banque discrète où les chèques d'origine les plus diverses, peuvent, sans difficulté, être encaissés.

Les frères de la côte

Les ravitailleurs sont légion ! La grande revue officieuse *l'Afrique Française*, mène contre eux une lutte acharnée.

Elle les a baptisés d'un nom qui fait fortune au Maroc : « Les Frères de la Côte ».

Frères, ils ne le sont pas par le sang, ces hommes originaires de toutes les nations européennes, s'ignorant les uns les autres, il y a un an à peine, et aujourd'hui liés par les chaînes solides de l'intérêt. Il y a là des Italiens, des Espagnols, des Arabes, des Tchéco-Slovaques, quelques Allemands, quelques Russes, mais surtout des Algériens et des Maltais.

On dirait que ces derniers ont tous déserté leur île trop étroite pour leurs conceptions commerciales et leur désir de s'enrichir. Des Maltais ! j'en ai trouvé partout où il y avait à trafiquer, partout où l'on peut réaliser une fortune rapide. J'en ai vu accompagner comme soukiers les colonnes de nos tirailleurs dans les endroits les plus invraisemblables, montant leur tente sur les pitons les plus abrupts, dans le sifflement des balles, j'en ai vu sur les pistes de l'arrière portant n'importe où, n'importe quelle marchandise, achetée sur n'importe quel marché, transportée par n'importe quel moyen. Mais les Maltais, tout comme les Espagnols et les Algériens, ne sont, pour la contrebande riffaine, que des manœuvres, des complices de troisième ordre, d'autres mènent le bal !

Les « grands chefs »

Voici d'abord les trois célèbres capitaines de la Grande-Bretagne : Gordon Canning, Gardiner, Mandais. Ceux-là font le trafic sur une grande échelle. Ils sont tous en rela-

tions avec les arsenaux ou les détenteurs européens d'armes et de munitions. Il est prouvé que Canning, après Gardiner, a été le porte-parole de l'Allemand Hacklander, ravitailleur officiel d'Abd-el-Krim en Allemagne. Cet Hacklander est lui-même le successeur des frères Manessmann qui furent, on s'en souvient, prospecteurs de mines et les grands ennemis de la France au Maroc.

Ne s'arrêtant pas aux petits détails, les trois capitaines laissent à des Italiens le soin de régler l'approvisionnement vers le Riff. Ceux-ci prennent livraison dans les ports, et en particulier à Tanger, des armes arrivées d'Europe, et se chargent ensuite de les faire acheminer dans le Riff. Ce sont, si l'on veut, des intermédiaires.

Quant aux exécutants, ce sont, la plupart du temps, des indigènes ou des Espagnols.

Tout récemment, le général Primo de Rivera affirmait que rien ne passait par la zone espagnole. On apprenait d'autre part que le conseil permanent de la Société des Nations, pour traquer la contrebande des armes et des munitions, avait prié trois puissances européennes, l'Espagne, la France et l'Angleterre, d'envoyer dans les eaux riffaines chacune deux destroyers. Périodiquement, les amirautés signalent que les six bateaux, au cours de leurs croisières presque quotidiennes, n'ont rien à signaler et qu'aucune embarcation suspecte n'a été aperçue.

Donc, *officiellement*, la contrebande n'est plus possible, ni par terre ni par mer... voyons comment elle se réalise *pratiquement*. Car enfin, en face des affirmations françaises et espagnoles, il y a des faits troublants. Tout le monde sait à Tanger que des navires suspects abordent fréquem-

ment au port ; tout le monde sait que ces navires transportent des munitions et, d'autre part, les soldats français savent aussi, par expérience hélas, que les Riffains possèdent un armement sans cesse renouvelé. Depuis un an que dure la guerre riffaine, il a fallu certainement remplacer dans les réserves, les cartouches brûlées sur le front. Réapprovisionner 100.000 fusils, ne jamais les laisser manquer de munitions, cela exige des stocks considérables qui s'épuisent certainement dans une guerre de 12 mois.

Quand on passe quelques jours à Tanger, qu'on écoute les conversations, qu'on circule dans les rues et dans le port, on a vite fait de découvrir des secrets.

Un sans-filiste indiscret

Une histoire dont j'ai moi-même vérifié l'exactitude, montrera comment les ravitailleurs d'Abd-el-Krim savent manœuvrer pour opérer leur trafic par mer. Les six destroyers, dont nous avons parlé plus haut, reçoivent leurs ordres de stationnement et la zone de surveillance qui leur incombe, par télégraphie sans fil. Les messages leur parviennent à leur point d'attache qui est, la plupart du temps, Gibraltar. Bien entendu, les ordres arrivent dans un langage chiffré et conventionnel, incompréhensible même pour des contrebandiers rusés.

...Mais voici comment ceux-ci ont tourné la difficulté. Ils ont tout simplement cherché des intelligences dans le poste de T. S. F. de Gibraltar. Avec de l'argent, dit un vieux

proverbe, on arrive à tout. Cette fois la vieille maxime n'a pas menti. Les amis d'Abd-el-Krim ont trouvé dans la personne d'un employé du poste de T. S. F. un allié précieux. Moyennant finances, cet employé traduisait pour les contrebandiers les ordres reçus à son poste et les leur transmettait par la poste anglaise qui possède, comme on le sait, une succursale à Tanger. Ainsi, les ravitailleurs connaissent, huit jours à l'avance, et parfois même avant les commandants des navires de guerre, les zones surveillées. C'est ensuite un jeu pour eux de tromper ainsi la surveillance des gros navires, et de faire circuler dans les eaux africaines leurs petits bateaux de pêche ou leurs yachts de plaisance chargés de munitions.

Un beau jour cependant, les petits billets envoyés de Gibraltar à Tanger se trompèrent de destination et le système fut éventé. Par quel moyen les contrebandiers continuent-ils encore aujourd'hui leur trafic clandestin ? Nous ne le savons pas et il faudra probablement encore quelque temps à la police des alliés pour le découvrir. Ce nouveau système, dès qu'il sera éventé, sera d'ailleurs remplacé par un autre, car ces gens ont plus d'un tour dans leur sac.

Un spécialiste de la contrebande des armes par mer est célèbre à Tanger. On le nomme El Buzo, le scaphandrier. Il opère, non seulement par la zone internationale qui est son domaine préféré, mais il accompagne aussi des ravitaillements venus de Lisbonne, de la Côte espagnole et certains même d'Italie.

La contrebande se fait par de petits navires à moteurs qui peuvent facilement passer inaperçus. Ces bateaux vont et retournent de Tanger à la côte riffaine en une seule nuit.

D'ailleurs si dans leur trajet de retour ils sont surpris par le jour, ils se camouflent instantanément en navires de pêche. Quant à l'abordage sur la côte, il paraît que c'est l'enfance de l'art.

Par terre et par mer

Les convois par mer sont spécialement réservés au transport des armes. Ce n'est d'ailleurs pas quotidiennement que s'opère ce petit trafic. Les Riffains, en effet, sont économes de munitions, *et il a suffi de trois bateaux par mois pour fournir à Abd-el-Krim de quoi compléter ses stocks.*

Plus fréquents sont les convois utilisant les pistes terrestres, mais ceux-ci ne transportent guère que des vivres. J'ai personnellement assisté à un ravitaillement parti de Larache, en zone espagnole. Le convoi était composé de 5 escouades comprenant chacune une dizaine d'animaux. Le ravitaillement dont je fus témoin, eut lieu en décembre dernier et se fit sans encombre par la tribu des Beni-Gorfit. L'affaire était dirigée par un Italien qui, au retour, ramena à Larache des douilles de cartouches vides.

Le prix des armes

On pourrait croire que le commerce clandestin des armes et des munitions ne nourrit pas son homme. Il n'en est



Un caïd du front riffain



Les vainqueurs : Le Général Ibos, à sa gauche, baissant la tête, le Colonel Corap.

rien. Les ravitailleurs se constituent de véritables fortunes. Le prix des munitions varie selon les régions. On sait, par des déserteurs arrivés du Riff, qu'Abd-el-Krim paie les fusils Lebel et les carabines 2.000 francs pièce. Il a payé jusqu'à 4.000 francs des armes automatiques. Je donne là les chiffres en francs, mais la plupart du temps ces marchés sont conclus en douros ou en pesetas pour une valeur équivalente. Le paquet de cartouches pour fusil espagnol est payé seulement trois francs, car Abd-el-Krim a pris de très grandes quantités de ces cartouches dans les réserves de Chechaouen et dans les postes, lors des désastres de 1923 et 1924. Les cartouches de Lebel sont achetées à raison de 6 francs le paquet.

Certains Italiens et certains Anglais trouvent en Europe de grandes facilités pour l'achat, à des prix très bas (et quelquefois pour rien, nous a-t-on dit), des armes et des munitions.

Que de stocks de guerre ont été liquidés qui ont servi à tuer nos soldats !

On ne pourra certes jamais empêcher totalement la contrebande par terre ou par mer, de même qu'aux frontières, bien gardées des douaniers, il se produit toujours des infiltrations. Mais, à notre avis, on pourrait très sérieusement réduire le ravitaillement riffain. D'abord, des précautions indispensables doivent être prises par nos alliés qui peuvent imiter, dans leur zone, ce qui a été fait dans la zone française.

Il y aurait ensuite à surveiller Tanger, véritable centre du Riff hors du Riff, repaire de bandits. Si Tanger avait pu être, dès le début de la guerre riffaine, sous notre sur-

veillance, il y aurait longtemps qu'Abd-el-Krim, touché à mort dans sa propagande, dans son armement, dans son ravitaillement, aurait demandé grâce. (1)

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit la sagesse des particuliers, qui devrait être souvent la sagesse des nations.

(1) Bien que la guerre riffaine soit terminée depuis que ce chapitre a été écrit, la conclusion n'en reste pas moins opportune. Des informations récentes n'ont-elles pas annoncé que le trafic des armes continue encore, destiné à ravitailler les derniers insurgés contre les Espagnols... ou à en armer de nouveaux.

CHAPITRE III

MENEES ANGLAISES

Fès, décembre 1925. — En août 1925, pendant les fêtes de l'Achoura, en présence de tous les grands chefs indigènes, Abd-el-Krim, vêtu de l'uniforme de l'armée ottomane, portant les décorations turques et allemandes, présenta Gordon Canning en ces termes : « L'Angleterre nous aide de ses conseils et de sa fortune. Jamais nous n'accepterons la paix sans qu'elle nous la conseille, car elle a de gros intérêts chez nous. Dans la victoire, nous n'oublierons pas la part qui lui revient. »

Le chef riffain reconnu ainsi publiquement l'aide étrangère qu'il avait précédemment niée avec violence, en particulier dans l'interview qu'il accorda ce même mois d'août, à l'envoyé spécial du *Matin*.

L'aide anglaise s'exerce ouvertement par l'action du Riff Committee installé à Londres, 18 feathrestone Buildings, High Holborn, association déclarée officiellement le 4 juillet et poursuivant, d'après ses statuts, les buts suivants : agir

sur l'opinion par des réunions et des informations à la presse ; fournir aux belligérants du Riff des secours de toutes espèces.

Le Riff Committee a comme chef, d'après la propre déclaration des statuts, le capitaine Gordon Canning, qui venait alors de prendre une commission au 10^e hussards.

C'est donc, constate la grande revue *l'Afrique française*, un officier de l'armée régulière britannique qui se trouve à la tête des ravitailleurs riffains.

Gordon Canning !!! Est-il besoin de décrire cet aventurier qui a voulu à certain moment nous faire conclure une paix désastreuse avec Abd-el-Krim, dont il a été le principal fournisseur d'armes, l'agent de liaison le plus dévoué, le plénipotentiaire le plus convaincu ?

La Mission de Canning

Comment cet aventurier a-t-il pu prendre son rôle au sérieux ? C'est qu'on ignore encore en France que sur l'ordre du ministère Briand, M. Steeg avait confié une mission diplomatique dans le Riff à cet homme qui avait contribué à tuer nos soldats. C'est muni d'un laisser-passer émanant de la Résidence, laisser-passer que j'ai vu, que Gordon Canning a traversé nos lignes à l'aller et au retour dans le Riff. Une photographie de *l'Illustration* le montre à cheval, escorté d'un colonel français et de spahis, c'est-à-dire avec le concours de nos troupes, passant nos postes en avant d'Aïn Aïcha.

On est effaré quand on apprend que les représentants officiels de la France ont reçu cet homme qu'ils auraient dû jeter en prison, car personne n'ignore, et notre service de renseignements moins que tout autre, que Canning fit à plusieurs reprises passer dans le Riff des fusils « rabaïas » de provenance allemande, que, sur son initiative, des Allemands s'engagèrent par paquets de dix ou de vingt dans les centres de recrutement de la légion espagnole, qu'ils y touchèrent une prime, des équipements, des habits et que, une fois équipés aux frais de l'Espagne, ils passèrent tous ensemble dans le Riff.

Personne n'ignore que Canning a fourni aux Riffains de l'argent et aussi... de faux billets qui servirent à faire patienter les soldats réguliers... Or, c'est ce bandit que l'Angleterre n'a désavoué qu'après des mois et des mois de crimes de droit commun, c'est cet homme à tout faire d'Abd-el-Krim à qui notre résident général fournit des laissez-passer avec une étonnante facilité, alors qu'ils sont donnés au compte-gouttes aux représentants des journaux français. C'est pour recevoir ce président du Riff Committee qu'on a mobilisé nos postes de Moulay Djenane, un colonel et une escorte de spahis !! Pauvres Français ! quel manque de dignité ! Il a fallu un cri général pour que notre gouvernement laissât tomber cet assassin.

Avec Canning, d'autres « capitaines » anglais trafiquent dans la zone internationale de Tanger. Les plus célèbres sont Gardiner avec son yacht, le *Silver Crescent*, et Mondais. Ce sont des doublures de Canning, et nous n'insisterons pas sur leur rôle de pourvoyeurs de la mort.

Nos amis britanniques peuvent nous objecter qu'il leur

est impossible d'entraver les agissements du *Riff Committee* et de tous les Canning. Mais, à côté de ses agissements avoués, il est déplorable de constater la propagande faite contre nous par les représentants *officiels* de la Grande Bretagne.

Est-ce une méthode ?

Un envoyé spécial du *Matin* publiait les déclarations d'un chef druse, Fares el Attrache, sur les origines de l'insurrection en Syrie.

Il suffirait de changer le mot druse par le mot marocain pour être dans le vrai en ce qui concerne la propagande étrangère dans le domaine des sultans.

Le chef druse dit : « On s'est servi de mes compatriotes contre la France ».

« Qui est cet *on* ? » demande le journaliste.

Réponse : « Je connais vos relations d'amitié avec la Grande-Bretagne et je me garderai donc de répondre : l'Angleterre. Ce serait d'abord une réponse très superficielle. En réalité, ce n'est pas elle qui a directement soulevé les Druses contre vous, mais ses agents, c'est-à-dire des individus qui, même peut-être à son insu, ont misé contre vous... (*Matin* du 6 janvier 1926).

Oui, ce n'est pas l'Angleterre qui a organisé les révoltes druses et riffaines, mais ce sont ses sujets, bien souvent ses agents et des représentants officiels.

Demandez à n'importe quel arabe de Fès, depuis le pacha, qui est un sage de grande expérience, jusqu'au der-

nier des commerçants, demandez-leur ce qu'ils pensent de l'attitude anglaise vis-à-vis de nous, ils vous répondront tous : elle vous tire dans les jambes.

Le sentiment des indigènes pourrait-il être différent quand ils voient l'attitude de l'Angleterre à notre égard se traduire par des procédés nettement inamicaux ?

Grâce aux traités internationaux, l'Angleterre peut aussi avoir au Maroc des protégés. Les indigènes et les Israélites sont heureux, grâce à cette protection, de bénéficier de toutes sortes d'avantages. Un protégé trouve-t-il les impôts trop lourds, une contravention injustifiée, se croit-il lésé dans un procès ? Aussitôt le représentant de Sa Majesté britannique intervient en sa faveur, avec le sourire s'il s'adresse à une haute personnalité, avec morgue s'il est en présence d'un modeste employé. On devine l'importance que donne aux consuls anglais cette cour de protégés qui sont, ne l'oublions pas, justiciables de la loi et des tribunaux anglais en matière commerciale.

La liste des protégés de nos ex-alliés est édifiante. Nous y trouvons, pour Fès, un certain Hadjeoui, le plus farouche ennemi de notre influence, représentant officiel d'Abd-el-Krim dans la capitale du Nord, et de tous les éléments qui nous sont hostiles.

Evidemment, ces faits, qu'on ne peut nier, ne violent pas les conventions internationales, mais il eût été normal qu'au moment de l'agression riffaine l'Angleterre agit avec plus de discrétion, tandis qu'elle a, au contraire, fait étalage de cette situation. Son bureau postal de Fès est installé en plein cœur de la Médina, dans un des passages les plus fréquentés des indigènes de la ville et des tribus. Non contente

de cela, cette poste a une succursale dans la grande rue du Mellah, en plein quartier juif, sollicitant ainsi la clientèle des usagers qui savent qu'en période d'opérations militaires leurs lettres risquent d'être censurées si elles passent par notre poste. Dans la crise grave que nous venons de traverser, les représentants de l'Angleterre, n'ignorant pas le trafic de propagande qui se faisait par leur poste en faveur d'Abd-el-Krim, auraient dû en suspendre l'usage pour le public ou, tout au moins, en proposer le contrôle à notre administration.

Autre exemple : le gouvernement français vient d'installer le service régional des renseignements de Fès dans un immeuble neuf, spacieux, mais modeste. C'est le point de contact entre les indigènes du bled et nos officiers de renseignements. L'édifice dans lequel on les reçoit est pour eux la « maison de France ». A sa beauté, l'Arabe juge notre puissance.

Or, l'Angleterre fait construire son consulat sur un terrain immédiatement voisin. Ce sera un véritable palais auprès duquel la petite maison de France paraîtra bien misérable et bien pauvre. Il y avait une certaine pudeur à ne pas installer, immédiatement à côté du service destiné à recevoir des informateurs qui ne tiennent pas à être vus, le représentant d'une autre nation.

Que dira l'indigène en comparant les deux immeubles ? Déjà porté, à cause du change, à nous considérer en état d'infériorité vis-à-vis des Anglais, il nous déclarera, suivant l'expression marocaine, des « Meskins », des gens de peu, avares ou pauvres.

Missions évangéliques

A travers tout le Maroc circulent des missionnaires protestants anglais. Ils apparaissent périodiquement aux quatre coins du pays. Alors que la France ne subventionne que chichement, et parfois même pas du tout, les orphelinats des sœurs franciscaines qui élèvent des enfants abandonnés, les instruisant dans la foi musulmane, sans les baptiser, sans faire aucune œuvre de prosélytisme, le gouvernement anglais subventionne les apôtres du protestantisme qui distribuent des bibles et des conseils tant aux indigènes qu'aux légionnaires et aux soldats.

La mission évangélique Marsham, de Tanger, reçoit des sommes provenant des Indes et distribuées aux indigènes par l'intermédiaire de lettrés arabes hostiles à notre cause.

Le docteur Falayse, missionnaire du Hope Housse, qu'on a vu à Marrakech et à Fès, Keller, qui est polonais, et sa femme (qu'on nomme « La dame au turban blanc »), sont attachés à cette œuvre et circulent dans tout le Maroc. Les résultats de la propagande évangélique semblent nuls et ces « évangélistes » comme les nomment les légionnaires sont plutôt des informateurs anglais que des propagandistes religieux. Ils ne manquent pas, en tous les cas, de se rendre dans les consulats britanniques dès leur arrivée dans toutes les villes, pour y prendre subsides et instructions.

*
**

Il y a ainsi des petits riens, des relations de consuls, des conversations qu'on croit sans importance, des fréquenta-

tions et des démarches, qui aboutissent à créer des états d'esprit déplorables. L'action anglaise n'a pas plus échappé aux Allemands qu'elle n'échappe pas non plus aux indigènes. Combien notre situation serait raffermie vis-à-vis d'eux, s'ils nous voyaient marcher la main dans la main avec les Anglais. Ils ont, au contraire, l'impression que ceux-ci reçoivent dans leurs consulats et protègent tout ce qui est anti-français.

M. Chamberlain a décrété au Parlement de Londres la neutralité anglaise dans les affaires du Maroc. Il commit là une grave erreur. On ne peut pas être neutre aujourd'hui. Les Anglais s'en apercevraient si nous nous livrions aux Indes ou dans l'une quelconque de leurs colonies à une propagande licite, semblable à celle qu'ils font contre nous au Maroc, si nous avons une poste transportant les proclamations des insurgés, si nous y avons des protégés dont nous soutiendrions les intérêts contre les siens.

Il faut être ami ou ennemi. L'Angleterre, par ses Canings, et trop souvent par son attitude officielle ou celle de ses agents consulaires, donne l'impression qu'elle est notre adversaire. Il serait temps qu'elle changeât de tactique et cela, puisqu'il faut lui parler ainsi... dans son propre intérêt.

CHAPITRE IV

LA POSTE D'ABD-EL-KRIM

Fès, décembre 1925. — Voulez-vous correspondre avec Abd-el-Krim ? Rien n'est plus simple. Ecrivez ce que vous avez à lui dire, en n'importe quelle langue. Il a autour de lui une armée d'interprètes ! Cependant, employez, de préférence, l'arabe, l'espagnol ou l'anglais, qui sont les langues officielles de S. M. le sultan du Riff, comme il se fait appeler.

Cachetez votre pli et enfermez-le dans une autre enveloppe aux adresses suivantes :

Abdellah Akhremliche, « agent d'affaires à Tanger » ou à son frère Moulay Ali Akhremliche, qui se décore du titre d'exportateur (c'est plutôt importateur qu'il devrait dire) ; ou encore à un Français, qui tient une agence de renseignements commerciaux et de surveillance privée, toujours à Tanger où nous aurons l'occasion de le présenter. La liste peut s'allonger... Je tiens à la disposition des personnes que cela peut intéresser pas mal d'autres adresses...

Portez votre lettre à la boîte en mentionnant, si c'est urgent, « par avion ».

Oui, mais la surveillance des polices françaises et espagnoles ? me direz-vous.

Patience, nous y arrivons ! Abd-el-Krim a une « valise diplomatique » inviolable : la poste anglaise.

C'est un comble, n'est-ce pas ? mais c'est hélas ! la réalité, et voici l'explication : Tanger étant international, toutes les puissances du monde peuvent y avoir leur organisation postale. Il y a les postes anglaise, espagnole, française, chérifienne... Souvenez-vous aussi que le Maroc n'est pas colonie, mais protectorat. Les nations peuvent donc y avoir leur service postal propre, tout comme à Tanger.

Les nations civilisées n'ont pas créé d'organismes spéciaux dans notre protectorat. Elles nous font confiance pour la transmission de leur courrier.

Seule, l'Angleterre a sa poste. Dans les principales rues de Fès, vous voyez des boîtes aux lettres aux armes de Sa Majesté britannique. Mettez donc votre lettre dans une de ces boîtes, il y en a aussi dans les autres villes du Maroc. Si vous êtes en France, à Paris, par exemple, portez-là à l'ambassade d'Angleterre et, ailleurs, dans les consulats.

Un fonctionnaire anglais prendra votre lettre dans la boîte de Fès, il la portera à sa poste, un autre Anglais la timbrera, un facteur anglais la mettra dans un sac plombé et cacheté diplomatiquement — un sac intangible. Avec le courrier français, elle sera transportée de Fès à Casa, puis de Casa à Tanger. Là, un autre facteur anglais la remettra à la première adresse, sans qu'elle soit passée par les mains

indiscrètes des Français, autrement que sous le couvert de l'estampille et des scellés anglais.

Une fois chez le premier destinataire, elle sera apportée au café ayant l'enseigne « Au Roi de la Bière », rendez-vous des amis d'Abd-el-Krim, et, à la nuit tombante, elle partira dans le Riff, emportée par un rekkas consciencieux et rapide qui, le lendemain soir, arrivera au poste de commandement du chef riffain.

C'est quotidiennement que des indigènes de Fès apportent à nos officiers ou font circuler en ville des lettres venues de Chechaouen ou de Targuist en quatre ou cinq jours.

Par ce moyen, furent distribués dans toutes les villes du Maroc des appels, des invitations, des lettres personnelles et la fameuse proclamation de Guerre sainte, qui devait être affichée dans la mosquée *inviolable* de Moulay Idriss.

Par ce système enfantin, Abd-el-Krim se trouve en relations constantes avec ses adeptes. Il remonte le moral de ses amis, demande ou reçoit des nouvelles, de l'argent, des offres.

Y a-t-il un autre mot pour qualifier la poste anglaise au Maroc que de la nommer la « poste d'Abd-el-Krim » ?

Mais, me direz-vous, si vous ne pouvez empêcher la poste anglaise de fonctionner sous le couvert des traités, vous pouvez arrêter les rekkas, ces courriers volants, au moment où ils passent les lignes ?

Non ! Le rekkas est un Arabe, donc un être à peu près insaisissable. Autant on peut empêcher un convoi de cinquante mulets de passer entre les postes, en gardant les pistes et les gués, en organisant des patrouilles, autant il est impossible d'arrêter un rekkas. A la moindre alerte,

il se blottit dans le creux d'un rocher, il s'allonge dans un champ et une patrouille passe à 10 mètres de lui sans le voir. Il peut varier à l'infini son itinéraire, passer sur les crêtes inaccessibles et traverser les oueds à la nage à des endroits réputés impraticables.

Cinquante mulets font du bruit, les caisses ballottent, les fers heurtent des rochers... mais un coureur, pieds nus, glisse, se faufile, passe où il veut au moment le plus favorable.

Et puis !... que de trucs merveilleux emploient les rekkas ! Les autorités françaises arrêtaient, il y a quelques mois, un Arabe de la confrérie religieuse des Aïssaouas, cette secte qui se livre à toutes sortes d'excentricités. Son va-et-vient hebdomadaire avait inquiété nos officiers. On ne trouva sur lui rien de suspect... Un jour cependant, on eut l'idée d'inspecter une caisse contenant des serpents qu'il charmait... On y découvrit une bien intéressante correspondance !

Jusque là, on avait simplement ouvert la boîte à serpents sans insister. Il fallut prier l'indigène de faire sortir sa ménagerie pour dévoiler le truc. Que de lettres « envenimées » ces serpents apportèrent-ils du Riff ?

Les Riffains ne peuvent d'ailleurs pas davantage arrêter nos rekkas qui passent également à travers les lignes françaises et les organisations ennemies.

En plus de la difficulté qu'il y a à se saisir de ces coureurs, pour un de pris, cinquante se présentent. Ce sont des spécialistes de la course à pied. Leur bâton sur les épaules et leurs mains accrochées aux deux extrémités, ils adoptent un petit trot qui ne les fatigue pas. Très facilement, ils abattent 60 et 80 kilomètres en une nuit. Modèles de dévoue-

ment, ils se font tuer plutôt que de livrer leur pli et ils sont toujours volontaires pour les missions les plus dures.

En avril et mai, des rekkas envoyés par nos officiers sont parvenus à sortir de nos postes encerclés et à gagner l'arrière à travers les mailles des lignes riffaines... Il ne faut donc pas espérer les supprimer.

Les Journaux de Paris à Ajdir

Un journaliste espagnol s'étonna de trouver dans la maison d'Abd-el-Krim, à Ajdir, des journaux français très récents et un stock de coupures sur la question riffaine, transmis par l'*Argus de la presse*. Notre confrère se serait moins étonné s'il avait connu le secret de la poste anglaise.

Un certain F..., de Tanger, recevait par la poste anglaise, ces coupures de l'*Argus*.

L'*Humanité*, le *Journal officiel* lui étaient expédiés de France le soir à 5 heures. Par le service avion, il recevait ces documents le lendemain à 4 heures de l'après-midi à Tanger. Les journaux de Paris étaient ainsi et sont encore entre les mains d'Abd-el-Krim quatre jours après leur parution à Paris... Ils arrivaient à Ajdir avant d'être à Fès !!! N'est-ce pas un comble ?

Les autorités britanniques savent bien que leur poste a distribué, en avril, dans la Médina de Fès, 500 circulaires polycopiées émanant d'Abd-el-Krim. Nous sommes en guerre... la moindre politesse à notre égard eût été de contrôler ces distributions et de les arrêter, ou tout au moins de nous aviser.

On comprendra difficilement que la poste anglaise ait utilisé nos lignes aériennes et nos autres moyens de transport pour transmettre, dans des sacs scellés, les prospectus, les ordres, les chèques, les renseignements destinés à tuer nos soldats.

Pour l'honneur des nations civilisées, on voudrait que de telles choses ne fussent pas vraies !

Hélas ! j'ai sous les yeux une lettre signée Hassam Tarzi, écrite dans le Riff et datée du début de janvier. Elle fut remise à Fès le 7.

C'est un appel à la révolution...

Et ce n'est pas la poste britannique qui l'a portée à nos services ! vous pouvez en être certains... mais un Marocain ami de la France.



Une porte de la Médina de Fès

CHAPITRE V

LES MENEES MUSULMANES

Fès, décembre 1925. — C'est une erreur commune de croire que le premier sentiment cultivé par Abd-el-Krim chez les Marocains pour les attacher à sa cause, soit le sentiment religieux.

Certes, Abd-el-Krim a su et sait encore merveilleusement se servir des professions de foi de panislamisme dans la publicité qu'il a fait en Algérie, en Tunisie, en Syrie, en Egypte et en Turquie.

Le « Sultan du Riff », laissant de côté pour quelques instants les théories bolchevistes, a fait écrire par son frère Si M'Hammed de véritables encycliques où il se pose en défenseur de la foi :

« Sache, dit-il, que la guerre entreprise par nous est une guerre sainte, destinée à ranimer le culte que l'étranger veut détruire. Il nous suffit de citer le verset du Coran pour te dire notre but : *Ne crois pas que ceux qui meu-*

« rent pour la cause divine disparaissent totalement. Non, ils sont considérés comme vivant dans l'au delà.

« Si vous continuez de trahir en servant l'étranger, dites-moi, ô frère ! dans quel état vous allez rencontrer Allah le jour du jugement... Ce jour, personne ne pourra intercéder pour vous, ni les trésors ni les enfants. Seuls seront heureux ceux qui auront combattu en purifiant leur cœur. »

On le voit, c'est ici l'Abd-el-Krim première manière, celui qui proclame la guerre sainte.

Mais au Maroc même ses appels à la guerre sainte tendent surtout à lever les scrupules des fellahs qui sont médiocrement instruits des choses de leur religion.

En effet, Abd-el-Krim n'a pas le caractère religieux indispensable aux sultans du Maroc. Il n'est ni chérif ni marabout et malgré tous ses efforts, il n'est arrivé à donner le change sur ce point à personne. Les confréries religieuses seraient impuissantes à lui reconnaître officiellement les qualités d'un chef de guerre sainte.

Il s'en est tellement rendu compte qu'il a été obligé de domestiquer par la violence les marabouts Khemalcha du Riff. La plupart des grandes confréries religieuses du Nord du Maroc lui sont opposées et cela se comprendra quand on saura qu'il a confisqué au profit de la guerre la presque totalité des revenus des Habous et des fondations pieuses.

D'autre part, le Barbère est encore mal islamisé, il n'est pas pieux, il attache beaucoup moins d'importance que l'Arabe aux choses religieuses.

Ce qui, certainement, a attaché le plus de gens à la cause d'Abd-el-Krim, c'est le butin considérable que celui-ci a

rapporté de ses premières expéditions. Ce qui lui attire toujours des clients parmi les indigènes et même parmi les aventuriers européens, c'est la perspective du pillage profitable des grandes villes du Maroc. Il est naturel que les misérables habitants du Djebel voient une source de profits dans le sac de la ville richissime de Fès.

Néanmoins, quelques confréries religieuses comme les Tijanis et les Chadoulis, ont répondu à l'appel d'Abd-el-Krim par une propagande antifranaise, tandis que de nombreux bourgeois de Fès s'attachaient à sa cause : ces derniers sont de riches marchands qui ont cru prendre une assurance contre le pillage de leurs biens en se ralliant clandestinement aux rebelles.

En outre, Abd-el-Krim, qui est un ancien étudiant Fassi, a compris l'importance qu'il y avait pour lui à gagner les étudiants de Fès et les savants de l'Université, de telle sorte, qu'en résumé, il a constitué à Fès un véritable centre d'espionnage et de propagande.

Les Riffains de Fès

Le représentant quasi officiel de l'insurrection riffaine à Fès est un bourgeois, le nommé Hadjeoui, dont la demeure à double issue près de Bab Ghissa est le rendez-vous de tous les adversaires de notre influence.

Hadjeoui, qui est protégé anglais, ne cache pas son antipathie contre nous. Lorsque les Senadjas étaient à trente kilomètres de Fès, cet homme, monté sur sa mule, proclamait la défaite de nos armées et l'évacuation du Maroc.

Autour de lui gravitent tous les agents musulmans de l'Antifrance. On trouve, parmi eux, à peu près tous les protégés anglais, commerçants gras et bien pourvus de rentes. Un secrétaire de la légation espagnole de Tanger sert de liaison entre la zone internationale et le cœur du Maroc. Son domicile, quand il vient à Fès, est toujours chez Hadjeoui. C'est là aussi qu'opère la famille Iacoubi. Le père est un ex-protégé allemand et le fils est en relation constante avec le capitaine anglais Mandais par l'intermédiaire d'un certain Askar, négociant. La famille Iacoubi a fait, à travers le Maroc, de nombreuses collectes en faveur d'Abd-el-Krim.

Fichtali Mohamed ben Fkih qui servit pendant 10 ans dans la légion espagnole semble spécialement délégué à la propagande auprès des légionnaires allemands servant dans la légion française. Nous ne parlons pas du menu peuple chargé, moyennant finances, de colporter des nouvelles dans les mosquées et les marchés, de faire circuler des tracts, d'assurer les courriers. Ce personnel nombreux et sans scrupules sera toujours au service des entreprises louches et son action serait nulle si elle n'était financée par les riches bourgeois de l'espèce d'Hadjeoui.

Ces musulmans se rattachent à la vaste association panislamique de Berlin qui a un représentant à Tanger, Hussein Aoui Bey. Ils sont aussi en correspondance avec la « Ligue des peuples opprimés », dont le centre est en Turquie, et la « Ligue pour la délivrance des indigènes d'Afrique », dont le siège est à Moscou. Dans l'*Illustration* du 19 décembre 1925, M. Jean Leune a lumineusement démontré le

rayonnement de ces ligues dont l'action s'est concentrée contre nous au Maroc.

Les jeunes Fassis.

Mais à côté des musulmans, pour lesquels on fait vibrer la corde religieuse, nous trouvons un groupe bien particulier qui est, chose étonnante, fils de l'esprit voltairien. Pour gagner l'amitié des bourgeois de Fès, pour former une mentalité française à leurs fils, le maréchal Lyautey a créé le collège musulman. Son but était de donner l'illusion aux indigènes que nous leur offrons une instruction égale à celle que nous donnons aux enfants de chez nous. L'œuvre du maréchal Lyautey qui a été par ailleurs si fertile, a donné pour le collège musulman de Fès de bien navrants résultats.

Les Fassis n'ont pas été satisfaits de voir que, malgré les apparences, nous avons créé pour eux des collèges distincts, des diplômes différents, alors que nous admettons dans nos institutions officielles, et sur les mêmes bancs que nos enfants, les jeunes israélites.

Pour comble de malheur, certains maîtres, peu familiarisés avec la mentalité musulmane, ont mis dans l'esprit de ces enfants les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen et toutes les théories wilsoniennes.

Beaux résultats ! Les parents furent navrés de constater que des maîtres laïques déracinaient du cœur de leurs enfants, tant par leur exemple d'incroyance que par leurs théories, la religion séculaire qu'ils considèrent comme leur bien le plus précieux.

Les jeunes gens, aigris et mécontents de notre instruction qui ne leur ouvre l'accès d'aucune situation sociale, oisifs et orgueilleux, riches et paresseux, se croient appelés, eux les premiers émancipés, à libérer l'Islam, à le dominer et à le conduire dans la voie du progrès.

Ces jeunes élèves, sortis à 20 ans du collège musulman, ont créé une association dans le même esprit que les groupements Jeunes Turcs. Au début, ils se camouflèrent et se réunirent en un club sportif, fondé en décembre 1924 sous le nom de « Hilal ». Mais bientôt leur camouflage tomba et le club, s'étant un peu élargi, admit des jeunes intellectuels ou des fonctionnaires, Algériens pour la plupart et amis de la cause panislamique.

Au début des hostilités, une attitude énergique du chef des services de renseignements de Fès remit tout dans l'ordre et si les Jeunes Fassis continuèrent à faire des vœux contre nous, ils durent les formuler dans le silence de leur cœur.

Seuls les trois fils Tazi, issus d'une noble famille de hauts fonctionnaires marocains, voulurent pousser jusqu'au bout leurs théories. Ils passèrent chez Abd-el-Krim. Celui-ci les utilisa d'ailleurs largement, les exhibant dans les tribus riffaines ou écrivant en leur nom de nombreuses lettres à leurs amis de Fès pour vanter les douceurs du régime riffain.

La dernière lettre de l'aîné des Tazi dénote une grave absence de sentiments religieux. Le nom de Dieu n'y est plus qu'une formule de politesse indispensable dans toute lettre écrite à un Musulman. La différence est profonde avec les épîtres d'Abd-el-Krim qui, à chaque phrase, rappelle un verset du Coran.

On trouve sous la plume du petit Tazi ces mots bien caractéristiques de la formation reçue dans notre collège de Fès : « Faites couler le sang, écrit-il, aux cris de « Révolution, Révolution !... » O frères de Fès et du Maroc, mon amour pour la patrie m'a poussé à aller dans le Riff afin de trouver l'indépendance qui vous sera accordée sous l'égide de Sa Majesté le sultan notre maître Mohamed ben Abd-el-Krim el Katabi. »

Hassan Tazi évoque ensuite l'idée de patrie si étrangère à l'âme musulmane qui ne connaît que sa tribu et qui se révolte constamment contre l'autorité du sultan. Les quelques lignes qu'on vient de lire sont extraites d'une lettre écrite au début de janvier 1925 et venue à Fès par la poste anglaise depuis Tanger. Elle n'a mis que cinq jours pour passer nos lignes. (1)

Voilà donc le résultat de l'éducation donnée à nos jeunes gens de Fès par la France. Ici, il n'y a à accuser que nous-mêmes. Certes, le mouvement Jeune Fassi n'est pas dangereux pour le moment, mais ces jeunes gens sont les bourgeois de demain et, par là, leur influence peut être funeste pour l'avenir.

On vient de le voir, c'est surtout la bourgeoisie de Fès qui nous a été hostile. Les frères Tharaud vont publier bientôt un livre sur les bourgeois de Fès. J'ignore sous quel jour ils nous les présenteront ; s'ils nous décriront seulement

(1) À la capitulation d'Abd-el-Krim, les Tazi sont rentrés penauds dans leur famille. En raison de leur repentir et de leur jeunesse, ils ont été pardonnés.

leur amabilité, leur luxe fastueux, leurs réceptions magnifiques, leur accueil charmant, ou si, négligeant les apparences, ils nous dépeindront leur âme, leurs sentiments profonds. Les bourgeois de Fès, gros, gras, riches à millions du revenu de leurs terres, sont des oisifs, lisant peu, employant leur temps qu'ils ne consacrent pas à la satisfaction de leurs sens à courir aux nouvelles, à les répandre, à les commenter. Ils sont les premiers à baiser le manteau du sultan et à s'incliner profondément devant le représentant de la France, mais, rentrés chez eux, ils écrivent à Abd-el-Krim, sont en relation avec les agents communistes et sont inscrits à la ligue pour l'abolition de l'esclavage, eux qui cachent dans leurs palais des centaines d'esclaves noirs achetés dans les marchés du sud.

La plupart sont sans influence et nous verrons plus loin comment on peut très facilement neutraliser leur action. Ils n'ont été, durant la période de la guerre riffaine, que des pantins dont se sont servis les agents de l'étranger et les communistes français. Ils ne furent dangereux que par leur propagande dans les milieux populaires. Vis-à-vis d'eux, une seule chose importe : la démonstration de notre force. Ils n'ont été nos adversaires que parce qu'ils nous ont cru faibles.

Notre justice et notre fermeté viendront rapidement à bout de leur résistance, si nous leur enlevons les mauvais conseillers qui ont jeté dans leur cœur les ferments révolutionnaires.



Cuisine de goumiers marocains



Les " amies " de nos soldats déménagent

CHAPITRE VI

• L'ALLEMAND RIFFAIN KLEMS

Dans quelques jours comparaitra devant le conseil de guerre de Meknès, un des aventuriers les plus extraordinaires des temps modernes, pourtant si fertiles en types originaux de cette espèce : l'Allemand Klems, ancien engagé volontaire à la légion française.

De cette vie agitée, tourmentée, troublée, voici ce qu'on a pu établir de façon à peu près certaine.

Klems naquit à Dusseldorf, d'un père marchand de vin auquel il devait très bourgeoisement succéder. En 1907, il part à Paris avec une chanteuse, qui l'abandonne peu après. Pour noyer son chagrin, Klems gagne Marseille, puis Constantinople, la Perse et l'Afghanistan, où il se livre au commerce des tapis. Il fait fortune, vient à Monte-Carlo et perd en une nuit tout ce qu'il a gagné en deux ans. De là, il revient à Paris, passe en Espagne, où il vit d'expédients, et traverse enfin le détroit. Il est en Afrique où, malgré sa vie vagabonde précédente, il va cependant battre son propre

record. En 1910, on le voit à Tanger, Rabat, Casa et Fès. Là, il assiste, en 1912, à l'arrivée des Français et aux émeutes qui ensanglantent la ville. Il s'engage dans notre légion étrangère, où sa personnalité est vite noyée au milieu de tant d'autres aussi complexes que la sienne.

Durant dix ans, il sert dans cette arme d'élite et participe crânement à de durs combats au Maroc, dans l'Atlas, dans le Sahara.

Il est sergent et, pour son malheur, passe fourrier de sa compagnie. Un jour, on constate un déficit dans la caisse. Klems est rétrogradé. Il déserte et s'enfuit dans la tribu que sa compagnie combattait : les Beni-Ouarain de la Tache de Taza.

Là, il est suspect; on le jette dans un trou, et il ne doit son salut qu'à un vieux chef indigène qui le prend pour esclave. La vie musulmane le séduit, il apprend la langue et bientôt, par son intelligence, il en impose à toute la tribu et devient chef de guerre. Il reçoit alors le nom qu'il gardera jusqu'à la fin : *EL HADJ ALEMAN*, ce qui signifie : « Le pèlerin Allemand. »

On vénère au Maroc les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. Klems a fait tant de voyages dans sa vie, que ce nom de pèlerin peut lui être appliqué, et, s'il n'a pas visité la Mecque en Musulman, peut-être l'a-t-il visité en marchand de tapis ?

Avec les Béni Ouarain, il organise des coups de mains contre nos postes, dont il connaît tous les chemins pour y avoir vécu. Par son courage et la réussite de quelques expéditions, il mérite la confiance de tous et se marie avec la fille du chef réputé.

En 1925, il rencontre le journaliste américain, Vincent Sheam, à qui il fit le récit de sa vie. Pour son malheur, le journaliste a publié les confidences de Klems, et le livre américain jette une pièce bien lourde dans la balance du conseil de guerre de Meknès. Le livre américain raconte que Klems, vêtu de son uniforme français, allait souvent dans nos postes enlever des armes, et quelquefois, même tuer ses anciens compagnons, ou brûler des maisons.

En 1921, il quitte les Béni Ouarain pendant un an, dont il profite pour fomenter une révolte des Bédouins.

Il revient dans la Tacha de Taza, mais il fallait à un tel homme un plus vaste champ d'action. Klems abandonne sa femme et son jeune fils et part vers Abd-el-Krim, dont l'étoile commence de briller dans le ciel de l'Islam. Le sultan du Riff le reçoit et l'utilise contre les Espagnols, dès le mois de décembre 1923. En peu de jours, il gagne la confiance du Roghi, qui le bombarde caïd, et pour l'attacher au pays, lui donne une femme, puis deux autres, puis une mule et une maison à Ajdir. Il est topographe, photographe, interprète, chef de l'artillerie dans le Riff. C'est lui qui fait toute l'instruction des réguliers, à qui il apprend à manier les grenades et les armes modernes.

Parmi les aventuriers groupés à Ajdir, il est le seul qui ait un peu de courage, puisqu'il est blessé dans un baroud et, une seconde fois, en manipulant des grenades. Il participe à toutes les grandes opérations, et les étrangers venus dans le Riff pendant la guerre, connaissent la grande réputation dont il jouissait et son rôle essentiel.

Comme on le voit, la vie de Klems fournit un véritable roman-feuilleton. Mais le plus curieux dans l'aventure c'est

qu'il a abandonné complètement sa mentalité européenne pour prendre une mentalité arabe. Non seulement il a pris les mœurs du pays, mais aussi son costume et sa religion. Il pratique à la lettre les préceptes du Coran. Il l'avoue d'ailleurs au journaliste américain en ces termes :

« Pourquoi je reste ici ? Parce que c'est ma place. Il y a bien peu de chose à faire pour un homme dans la civilisation chrétienne s'il recherche le plaisir et le bonheur. Le seul monde où un homme puisse vivre, est le monde musulman. L'Allemagne ? Qu'importe. Je suis Riffain et mes enfants seront Riffains. L'Allemagne n'est qu'une leçon que j'ai apprise dans mon enfance. J'ai dépassé ma leçon et toutes les autres leçons des chrétiens. Qu'Allah en soit loué. »

Le fait de s'être imprégné de cette mentalité musulmane l'a, d'ailleurs conduit à sa perte.

Dès la débâcle de son chef Abd-el-Krim, il a cru qu'il obtiendrait l'aman, c'est-à-dire le pardon, comme un guerrier riffain. Le 23 mai, des hommes du caïd Medboh, chef des Gzenaïas, le persuadent qu'il peut revenir dans la tribu, chez une de ses femmes qui en est originaire, et qu'il aime particulièrement. Il écoute ce conseil, et vient à Tamjount, croyant à l'amitié de ses nouveaux compatriotes. Il n'était pas depuis vingt-quatre heures chez les Gzenaïas que la justice française s'emparait de lui et qu'il était dirigé sur Taza, lié par les poignets à deux autres déserteurs français.

Telle est l'histoire fantastique de cet Allemand qui fut, pendant dix ans, un bon soldat français plein d'entrain et de courage, et, pendant quatre ans, un chef riffain des plus réputés.

De la prison de Meknès, il a demandé l'honneur de suivre Abd-el-Krim dans son exil. Il se demande pourquoi on ne lui accorderait pas cette faveur comme à d'autres chefs riffains.

Il oublie sans doute qu'on peut pardonner à des guerriers qui défendent leur sol et ce qu'ils croient être la liberté, mais non à des hommes qui, ayant quitté leurs camarades, reviennent la nuit les poignarder traîtreusement.

« *J'aime tuer des hommes, surtout lorsqu'ils sont Français.* » Ces mots confiés par Klems au journaliste américain dicteront demain le verdict du conseil de guerre de Meknès, verdict qui mettra le point final à cette vie d'incroyables mais réelles aventures.

CHAPITRE VII

LES POSTES HEROIQUES

Vous venez de lire les tristes exploits des alliés d'Abd-el-Krim, voici les victimes qui ont payé de leur sang la tragique aventure.

Parmi les actions surhumaines de nos soldats pour arrêter les hordes riffaines, il faut choisir. Voici le sacrifice héroïque de Beni Derkoul, admirable fait d'armes digne de passer à la postérité.

*
**

Le 16 avril 1925, le poste de Beni Derkoul, non loin du Bibane, tira le premier coup de canon de la guerre riffaine.

Beni Derkoul ! Ce nom est déjà oublié en France... Que dis-je, a-t-il jamais été connu ?

Après vous avoir montré la trahison dans toute son horreur, n'est-il pas juste de rendre hommage à ceux qui sont tombés dans les postes marocains. Je choisis pour cela, entre toutes les résistances héroïques, celle de ce Beni Derkoul qui fut le premier à combattre, et le dernier des postes de l'Ouergha à tomber. Est-il histoire plus émouvante et plus tragique

que ce siège de deux mois ? Du 16 avril au 14 juin, une garnison de 40 hommes tint tête à plus de 2.000 Riffains !

Quarante hommes seulement ? Oui, quarante hommes : Trente-cinq Sénégalais, quatre soldats français et un chef... mais quel chef !

C'est un tout jeune homme sorti de Saint-Cyr quelques mois auparavant, une de ces natures faites pour la joie, pour la gaieté, une de ces intelligences promises au succès, et surtout une volonté formée au sein d'une famille méridionale et affinée par la grâce parisienne : le sous-lieutenant Lapeyre.

Mince et élégant, sur ses traits une jeunesse ardente s'épanouit avec la volonté de vivre. Ardent et résolu autant qu'un vieux grenadier de la garde, c'est lui, petit sous-lieutenant, qui donne, avec le 75 de son poste, le signal de la résistance à l'invasion. Ce premier coup de canon tiré derrière les murettes fragiles de ce poste de l'Ouergha eut un retentissement mondial. En 1914, les saint-cyriens en gants blancs tombèrent, premières victimes de la guerre mondiale. En 1925, un saint-cyrien se trouvait à nouveau le premier sur la brèche. Il tire le canon, et le coup de feu donne l'alerte à tous nos centres d'action. D'Ouezan à gauche, jusqu'à Taza à l'extrême droite, c'est le branle-bas de combat, c'est un sursaut de volonté.

Certes, les fusils de nos partisans avaient amorcé les hostilités, mais c'est le canon du poste de Beni Derkoul qui les ouvre officiellement au nom de l'armée française. La fatalité a voulu que ce soit un enfant qui sonne le premier le glas de la sanglante épreuve.

Beni Derkoul ! En avant du grand poste de Taffrant,

c'est une crête aussi nue, aussi triste, aussi esseulée que celles du Bibane, de l'Aoudour, de l'Ourzac. Un piton, quelques cagnas, des murettes, trente-neuf hommes, un chef... c'est tout le poste.

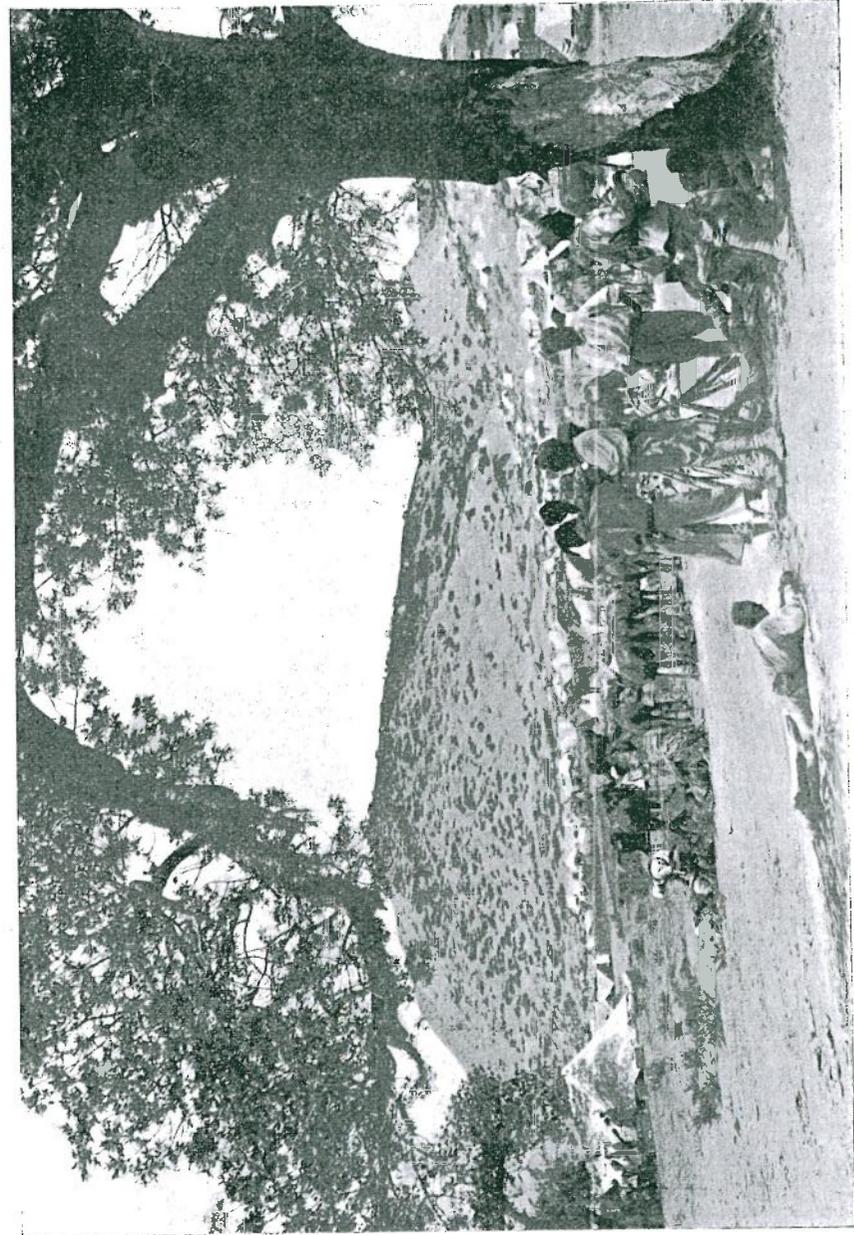
L'histoire de ce centre ? C'est l'histoire de tous les îlots de résistance. L'officier français peut y donner toute sa mesure, car il y est seul responsable. Dans cet isolement, il peut prouver combien sont élevées ses conceptions de commandement. Là, il lie son sort à celui de ses hommes dont il amalgame la volonté à la sienne pour n'en faire qu'un bloc, cimenté au bloc lui-même du rocher qu'il défend.

Le 25 avril, la liaison téléphonique est coupée avec l'arrière ; tous les villages voisins sont en insurrection, Beni Derkoul est encerclé. Jusqu'au 3 mai, ce sont des combats incessants, des attaques à la grenade et des assauts furieux. Lapeyre signale simplement les faits, ne demandant jamais aucun secours, attendant avec confiance.

Depuis quatre jours, c'était le tenaillement de la soif, et la garnison mangeait de la viande corrompue quand le groupe mobile Colombat vint la ravitailler. Le 3 mai... pour la dernière fois, Lapeyre reçoit les secours et la visite de ses chefs. Il peut, à cette occasion, découvrir son âme admirable et donner la mesure du sacrifice qu'il va accomplir en l'affirmant total, irrévocable, volontaire.

A son capitaine, qui le félicite de sa bravoure, il répond simplement : « Mon capitaine, je tiendrai jusqu'au bout avec mes Sénégalais. Il y a ici 800 kilos de poudre qui devaient servir aux travaux de construction de la route... N'ayez crainte, les Riffains ne nous auront pas vivants. »

Formidable prévision ! Dès ce jour, le petit sous-lieutenant



Le campement d'une colonne mobile

offrait dans son esprit à la France qu'il servait, le sacrifice conscient de son existence.

Le 3 au soir, après le départ du groupe mobile, l'étau se resserre sur le poste pour ne plus ouvrir ses griffes. La lutte reprend plus violente, plus sauvage, plus implacable. Chaque soir, les yeux fixés sur Beni Derkoul, le poste de Taffrant reçoit par optique ces simples mots : *Sommes toujours attaqués, moral excellent, tiendrons.*

Le 17 mai, cependant, les approvisionnements deviennent insuffisants et Lapeyre signale : *Envoyez de l'eau. Réserve de bois s'épuise.*

Mais Taffrant répond qu'il est lui-même encerclé et qu'il ne peut ravitailler les autres postes. Devant cette impuissance de l'arrière, Lapeyre n'hésite pas. Il a promis ; il lui incombe donc de tout faire pour maintenir le poste. Plutôt que de mourir de soif, il tente une sortie pour se ravitailler. Le 25, alors que ses soldats sont presque à bout de souffle, déprimés par les privations, n'ayant pas bu depuis quatre jours, il tente un suprême combat.

Son audace est récompensée et, le soir, il peut signaler à Taffrant ce bulletin de victoire : *Avons rentré huit jours d'eau et de bois. Un seul blessé, le tirailleur Sou, les deux bras traversés; os et nerfs ne semblent pas atteints. Tout va bien, moral excellent.*

Jusqu'au 31 mai, le poste résiste victorieusement, mais ce soir-là, hélas ! il annonce que sa provision d'eau est à peu près épuisée.

Taffrant décide alors de monter une action d'artillerie et, grâce à l'intervention des 75 et des 65 de montagne, Lapeyre opère une nouvelle sortie de ravitaillement. Malgré

l'ennemi qui l'accroche, ses hommes sont restés maîtres de la source pendant plus de trois heures. On a pu rentrer de l'eau pour treize jours. Les hommes l'ont montée dans des amphores, sur leurs têtes, sans que la garnison ait eu à déplorer une seule perte. Lapeyre transmet un message dans lequel il se montre radieux et fier du succès, et il exprime toute sa confiance.

Le 8 juin, le Bibane est tombé après une résistance héroïque au cours de laquelle les défenseurs se sont fait tuer sur place. Le commandement a replié les postes d'Archikane et de l'Aoudour. Seul Beni Derkoul tient toujours, mais l'ennemi porte sur lui tous les effectifs libérés par la chute des centres voisins. De plus, les privations causent parmi les hommes une dysenterie aiguë qui opère des ravages. Pour comble de malheur, une mitrailleuse enrayée est hors d'usage, la provision de grenades s'épuise. Lapeyre signale cependant : *Moral excellent. Ai entièrement confiance.*

Le poste de Beni Derkoul ne peut être abandonné, car il a une importance stratégique particulière, défendant une fraction de tribu qui lutte de son côté désespérément. La garnison fera son devoir jusqu'au bout.

Du 9 au 13, les attaques en masses compactes redoublent, et Lapeyre les repousse toutes. Le 13 au soir, le poste reçoit l'ordre de détruire son canon et de ne pas hésiter à brûler ses munitions pour tenir encore une nuit. On va en effet le délivrer, et c'est un grand espoir qui naît au cœur des assiégés. Encore deux jours et ils seront libérés. Le repli est prescrit pour la nuit du 14 au 15 juin.

Le 14, vers une heure du matin, la lutte devient plus acharnée. L'ennemi a probablement appris la décision fran-

çaise et la pression devient formidable. A partir de 16 heures, Lapeyre ne peut plus rien signaler ; toutes ses mitrailleuses sont hors d'usage ; il n'a plus de grenades ; ses soldats combattent au fusil et à la baïonnette. Du camp de Skiffa, où se trouve le groupe chargé de débloquer Beni Derkoul, on voit les Riffains au pied des murettes. A 19 heures, le capitaine Rouillet signale : *Mille Riffains entourent Beni Derkoul, la garnison répond au fusil; une brèche est faite dans le mur d'enceinte et l'ennemi paraît s'y infiltrer. La situation semble très grave.*

Taffrant venait à peine de recevoir ce message que de Beni Derkoul désespéré monte une épaisse colonne de fumée. Deux formidables explosions ébranlent l'air... la garnison du poste, impuissante, sans munitions, accablée par 59 jours de siège, de privations, de manque d'eau, de maladie, de famine, s'est fait sauter.

On devine ce qui s'était passé ! Le dernier message de Lapeyre signalait vers 15 heures : *Tour prise, tirez dessus.* Jugeant alors son poste perdu, ne comptant plus sur aucun secours humain, Lapeyre, réalisant la promesse qu'il avait faite le 3 mai à ses chefs, s'était fait sauter, préférant s'ensevelir dans les ruines du poste avec sa garnison que de rendre à l'ennemi la place qu'il avait juré de défendre.

Petit Saint-Cyrien, il avait visité, pendant ses classes, les forts de Verdun sur l'entrée desquels sont inscrits ces mots terribles qui sont des ordres : « S'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre. »

Obéissant sur le sol marocain à l'ordre de la Patrie, à l'ordre qui ne diffère pas suivant les latitudes ni les secteurs, il avait fait à Beni Derkoul, loin de tous, sans

pouvoir adresser un dernier adieu à sa patrie, le sacrifice émouvant de sa jeunesse, de sa vie ardente, de son avenir.

A 19 h. 10, dans le flamboiement du soleil couchant, comme l'Orient se teintait de ses féeriques couleurs mauves et bleues, tandis que l'Occident noyait dans son sein, le soleil de feu, un grand panache de fumée inscrivait dans le ciel marocain le splendide héroïsme de quarante hommes. Le ciel de Moghreh avait voulu draper dans un merveilleux linceul pourpre et or les quarante héros qui venaient de s'immoler pour barrer la route à la barbarie, tout comme, dans les ruines de Verdun, s'ensevelissaient pour barrer la route à la barbarie allemande des héros dont la race ne peut mourir.

La fumée de Beni Derkoul n'a obscurci l'air marocain que pendant quelques instants. A un an de distance, j'ai voulu retracer ici l'histoire formidable de ce poste et rendre à ses défenseurs un hommage ému. Hélas ! la plume est impuissante à exalter comme ils le méritent de tels exploits, ni les vertus françaises d'enfants comme Lapeyre qui sont des incarnations vivantes, émouvantes, sacrées de ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus magnifique dans le caractère de notre race. Volonté jamais défaillante, simplicité dans l'héroïsme, abnégation totale, ces qualités sont celles du peuple français. Pendant un an, au Maroc elles se sont épanouies pour montrer au monde que nous sommes encore et toujours une grande nation, une grande force morale que les siècles ne parviennent pas à amoindrir, ni les conspirations humaines à briser.

CHAPITRE VIII

ERREURS MILITAIRES

Tel fut l'héroïsme de nos soldats, toujours égal à lui-même. Qu'on parle de la grande guerre ou des guerres coloniales, c'est par le sang des enfants de France que sont réparées les erreurs des gouvernements.

Dieu sait si nous en avons accumulé, de ces funestes erreurs, au Maroc.

Et d'abord comme en 1914, nous n'étions pas prêts malgré les appels au secours des officiers de nos postes qui, en contact avec l'ennemi, sentaient le malheur imminent.

Lyautéy

A-t-il démérité, le grand chef qui fit le Maroc et qui le garda pendant la guerre ?

Fut-il inférieur à sa tâche dans ce moment critique ?

L'exposé seul des faits suffit à répondre :

On peut diviser la guerre du Maroc en deux périodes. La première va du début d'avril 1925 à la fin de juillet.

Pendant ces quatre mois l'offensive d'Abd-el-Krim bat son plein, encerclant nos postes et essayant de les submerger ou de les déborder vers Fès et Taza ; la fin du mois de juillet voit opérer la stabilisation de notre front et l'arrêt définitif de l'invasion. Si l'on veut une comparaison, c'est la période de la Marne, suivie du commencement de la guerre des tranchées après la bataille des Flandres.

La deuxième période commence en août, à l'arrivée effective du maréchal Pétain, escorté de cent bataillons et de tout l'armement fourni par la métropole,

Il faut étudier l'œuvre de Lyautey pour situer les responsabilités. On peut ne pas admirer dans tous les détails l'action énergique du maréchal; mais on ne peut pas nier que son esprit de décision ait, à plusieurs reprises, sauvé le Maroc. Nous n'insisterons pas sur son attitude au début de la Grande Guerre. Alors que le Gouvernement français lui retirait toutes les troupes, alors que la propagande allemande essaya de soulever le monde musulman contre nous, alors que, de Paris, on lui ordonnait de ramener nos forces vers l'Atlantique pour ne garder qu'un lambeau de territoire sur les côtes, il prouva que reculer c'est être vaincu, et il obtint, à ses risques et périls avec des effectifs composés uniquement de territoriaux, de continuer sa progression vers Taza.

L'Avance sur l'Ouergha

Certains ont accusé le maréchal de n'avoir pas su prévoir l'attaque prochaine. Or durant toute l'année 1924, par

lettres qui se succèdent de semaine en semaine, Lyautey attire l'attention du Gouvernement français sur la propagande d'Abd-el-Krim et sur les précautions à prendre. Il obtient pour protéger Fès, l'autorisation de porter nos postes sur l'Ouergha ; avance que tous les marocains savent avoir été la conséquence des menées riffaines, alors que les communistes crient sur tous les toits qu'elle a provoqué les attaques de nos ennemis. En droit, nous pouvions réaliser cette progression puisque nous étions encore à trente kilomètres en arrière de la limite que nous avaient fixé les conventions internationales; en fait, nous étions obligés de la réaliser, car les Riffains venaient piller les tribus que les traités nous obligeaient à protéger. Ces tribus, d'ailleurs, ne nous présentèrent aucune résistance, et l'avance s'opéra sans qu'un seul de nos soldats ait été tué, sans qu'un combat quelconque ait eu lieu. Nous arrivions appelés par les tribus, qui ravitaillèrent bénévolement nos troupes dès le premier instant de cette progression.

Tous les techniciens militaires déclarent que l'avance sur l'Ouergha a sauvé Fès et le Maroc tout entier.

De ces postes de l'Ouergha, Lyautey vit venir l'agression.

En 1924, par lettres se succédant de 8 jours en 8 jours, il expose au Gouvernement la situation créée par :

- A) La propagande riffaine;
- B) Les armements riffains;
- C) Notre infériorité.

Par une lettre datée de fin novembre, faisant état des indices graves signalés par nos officiers de renseignements, Lyautey demande en renforts 20 bataillons (nous avons eu en main copie de cette lettre).

On lui donne trois bataillons.

En 1920, Lyautey disposait de 96.000 hommes.

En 1924, Lyautey dispose de 64.000 hommes (chiffres publiés par *Le Matin* du 30 septembre 1925.)

Ces 40 bataillons sont ainsi répartis au moment où Abd-el-Krim nous attaque :

25 bataillons dans les postes, 4 dans l'Atlas, 9 en réserve générale.

Le 12 avril, le premier coup de feu est tiré avec ces forces réduites, mais admirables. Lyautey tient le coup. Il sait, malgré les demandes et les cris d'alarme des postes avancés, garder sa réserve de 9 bataillons. Elle va lui être précieuse.

Pendant 3 mois, jusqu'à fin juin, il tient ce secteur de 300 kilomètres avec 40 bataillons.

Les Postes

On reproche à Lyautey d'avoir, dans des postes fixes, immobilisé des effectifs. Ces postes nous ont sauvé :

1° Parce qu'Abd-el-Krim, avec une extrême mobilité, attaquait, toutes forces réunies, sur des points très éloignés les uns des autres. Sans cette barrière des postes, qui sait ce qui fût advenu ? Lyautey a déclaré avec raison : « L'immobilité des postes à faible effectif a vaincu la mobilité ennemie. »

2° Parce qu'Abd-el-Krim, au lieu de négliger nos postes,

les a encerclés. 50 Français pouvaient ainsi tenir en échec plus de 500 Riffains en plus de cent passages stratégiques.

La faute essentielle d'Abd-el-Krim a été justement de ne pas négliger ces postes : qu'auraient fait ces pauvres effectifs en arrière d'une armée riffaine qui n'a même pas de convois de ravitaillement qu'on puisse menacer.

Aux portes de Fès

Voici d'ailleurs un exemple qui donnera une idée de ce qu'aurait pu faire Abd-el-Krim, s'il ne s'était pas hypnotisé sur ces postes :

Le 27 avril, à minuit, on apprend qu'un millier de Riffains occupent le pont de l'Inaoèn, à 30 kilomètres de Fès.

A minuit, le capitaine d'état-major de K..., signale la situation au général de Chambrun, commandant la région. Il n'y a pas une seule compagnie à Fès... Mais on donne l'ordre immédiat de rassembler tous les hommes valides : ordonnances, infirmiers, secrétaires, tringlots, employés. On trouve mille « recrues » pour garder une ville de 100.000 habitants.

Le lendemain, manquant d'audace, les 1.000 Riffains regagnèrent les montagnes. Mais supposez qu'au lieu de 1.000 il en soit passé 5.000, ce qui eut été parfaitement possible.

Fès tombait. Le pays se serait soulevé.

Abd-el-Krim a manqué d'audace.

Héroïsme des postes

Certains soldats ont résisté plus de 20 jours derrière de légers murs de terre, protégés par une seule rangée de barbelés, ravitaillés en eau et en munitions, par avion, obligés de déchirer leurs chemises pour traçer sur le sol des signaux à l'aviation.

Pour dégager ou ravitailler ces postes, la colonne Freydenberg a livré 19 combats ; la colonne Colombat (4 bataillons), 17 combats, dans le seul mois de mai.

Pour libérer des postes de 20 hommes, on en a perdu 80, mais il le fallait. Le colonel Noguès, qui s'occupa de toute la région de Taounat, nous déclarait : « Nos troupes n'ont jamais hésité à marcher pour secourir d'autres soldats encerclés, même au prix de pertes cruelles. Ils n'auraient pas compris qu'on abandonnât leurs camarades. »

Les historiens qui écriront cette page de la résistance française pourront choisir entre mille les exploits de nos fantassins.

Les chefs

Mais l'histoire dira aussi qu'à la vaillance des soldats répondait la valeur des chefs. Quel général aurait assumé la responsabilité de couvrir un front de 300 kilomètres, et

de maintenir dans le calme un arrière menaçant avec 40 bataillons ?

40.000 hommes contre plus de 100.000 fanatiques.

Un fait prouvera le rôle essentiel et le sang-froid de Lyautey. Le 2 juillet, Taza demande des renforts. L'ennemi déferle vers la ville par deux vallées. Msila est pris, le camp Desroches menacé. Une autre infiltration se fait par Kiffane. On évacue les civils de Taza.

Le 3 juillet au soir, un conseil de guerre se tient à Fès. Cinq généraux, des notables, des chefs d'état-major sont là. Tous sont d'accord sur ceci : Taza recevra l'ordre de se défendre elle-même, de se laisser assiéger jusqu'à l'arrivée des renforts par Oran ou Oujda. Un autre front sera créé sur l'Inaoèn pour barrer la route de Fès.

Ayant écouté tous les avis, Lyautey parle. Contrairement à tous les autres chefs, il est d'avis qu'il ne faut pas abandonner Taza. Couper la route par laquelle arrivent une grande partie des renforts serait folie !

« Si dix mille Riffains arrivent devant Taza, ils seront cent mille dans deux jours, car toutes les tribus se joindront à eux. Les quelques bataillons que vous allez envoyer sur l'Inaoèn pour barrer la route, vont être submergés. Il faut sauver Taza. Pour arrêter l'avance, tous les bataillons ayant encore la moitié de leur effectif, attaqueront dans tous les secteurs, même dans celui de Taza. »

Ainsi parla Lyautey, seul de son avis. Le lendemain, l'ordre était transmis. Quatre jours après, la progression ennemie était enrayée, Taza respirait. Pour la troisième fois, Lyautey sauvait le Maroc.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis cette victoire

que le maréchal apprenait qu'un complot était monté à Paris pour lui enlever le commandement ! L'œuvre de Lyautey était finie. Mais quelle œuvre ! Avec quarante bataillons, il avait tenu en échec le plus redoutable ennemi qui se soit dressé contre nous dans notre empire colonial. Son intelligence lucide, sa volonté inébranlable avaient rétabli une situation désespérée. En plein combat, en pleine victoire, le Gouvernement le rappelait, sans autre motif que la colère des communistes et des socialistes déchaînée contre celui qui depuis quinze ans commettait le crime de gagner le Maroc à la France.

L'Arrivée de Pétain

A son arrivée, le maréchal Pétain trouve la situation suivante :

1. L'avance riffaine arrêtée ;
 2. Abd-el-Krim, préoccupé par les préparatifs espagnols, avoue passer à la défensive ;
 3. Après des pertes sensibles, les troupes ennemies n'ont plus le même mordant ;
 4. Les postes conservés sont dégagés, fortifiés, et leur ravitaillement s'opère à peu près normalement.
- Pour le rétablissement à opérer et l'offensive à engager, le nouveau maréchal dispose des forces suivantes :
- 120 bataillons, au lieu de 40.
- Ils se répartissent ainsi :

60 bataillons à l'avant.
30 en réserve.
30 à l'intérieur pour les relèves.
20 escadrilles, au lieu de 6.
2 groupes de Goliath.
10 régiments de cavalerie (goumiers, spahis, légion).
Des tanks, dont l'action fut efficace.
De l'artillerie légère et lourde.
Des moyens d'approvisionnement (mulets, camions, tracteurs).

Le maréchal Pétain commit une lourde erreur en n'attaquant pas à fond pour imposer la paix immédiatement à Abd-el-Krim. Il transporta sur notre front riffain les méthodes qui nous valurent le succès sur le front français en 1918.

Une haute autorité militaire que nous ne pouvons nommer, cela se conçoit, *osait* dire le 18 septembre au maréchal : « Il faut aller de l'avant, pénétrer profondément en pays riffain, il faut agir tout de suite ; on a quatre-vingt-dix chances pour cent d'obtenir la solution. »

A cela, Pétain répondit : « Il y a dix chances pour cent d'échouer, je n'agirai que le jour où j'aurais cent chances pour cent d'aboutir. »

Le maréchal crut le moment venu le 7 octobre : de Kiffane, il lança une armée lourde d'artillerie, de munitions, de camions, de tentes pour ambulances... une armée équipée à l'européenne.

Abd-el-Krim refusa le combat. Ce fut sa force. On tira 18.000 coups de canon sur le massif de Kerkour pour tuer cinq Riffains. Nous avançâmes de trente kilomètres, mais

nous ne battîmes pas les Riffains. Ce fut une progression, ce ne fut pas une victoire.

Le maréchal lança ensuite sa cavalerie ; même tactique d'Abd-el-Krim, qui se retire. Dans un raid magnifique, les goumiers et les spahis atteignent l'oued Kert... on est à trente kilomètres des troupes d'Ajdir, mais il y a un grand vide, on demande aux Espagnols de le garnir, car nous avons avancé dans leur territoire.

Les Espagnols refusent, exigent en même temps le retrait de nos troupes de leur zone.

Que s'était-il passé depuis le jour où le maréchal Pétain, mettant sa main dans celle du dictateur espagnol, avait scellé un pacte d'alliance militaire ?

Lisez les journaux d'octobre 1925, la « Voco » par exemple :

« La thèse de l'abandon gagne du terrain parmi le corps des officiers espagnols écrit le journal madrilène. Si cette thèse gagne davantage, comme il est probable, depuis les manifestations de Primo de Rivera et de M. Cambon, le Directoire sera contraint d'abandonner le Maroc pour éviter des répercussions graves dans la politique intérieure et devra trouver des compensations aux sacrifices espagnols ».

Trois jours avant paraissaient dans les journaux espagnols du Directoire (« A. B. C. » et « el Sol ») des articles souhaitant que bientôt, par des accords internationaux, Gibraltar revienne à l'Espagne.

Je vous laisse le soin de conclure avec moi : l'Espagne recevrait Gibraltar en compensation des sacrifices faits sur la côte marocaine...

Cet indice fut d'ailleurs précisé par d'autres désirs anglais.

Nous nous sommes trouvés en face d'alliés qui ne voulaient ni progresser ni nous laisser progresser sur leur zone d'influence... Bien plus, ces alliés demandaient de s'en aller.

La seule solution vis-à-vis des Espagnols bien disposés et d'Abd-el-Krim épuisé par ses assauts contre nos postes eût été de frapper fort et immédiatement, de frapper en demandant aux Espagnols un *effort séparé du nôtre et non coordonné avec le nôtre*, car on pouvait présumer qu'ils seraient essoufflés plus vite que nous.

Abd-el-Krim a eu la suprême sagesse d'éviter le combat.

Remarquez-le : peut-être que si les Français avaient progressé seuls, dans la région de Taounat, par exemple, comme l'avait conçu le général Naulin, Abd-el-Krim n'aurait pas davantage accepté le combat, mais là, du moins, nous pouvions le battre, car nous pénétrions dans ses plus riches tribus et nous séparions de lui des milliers de combattants.

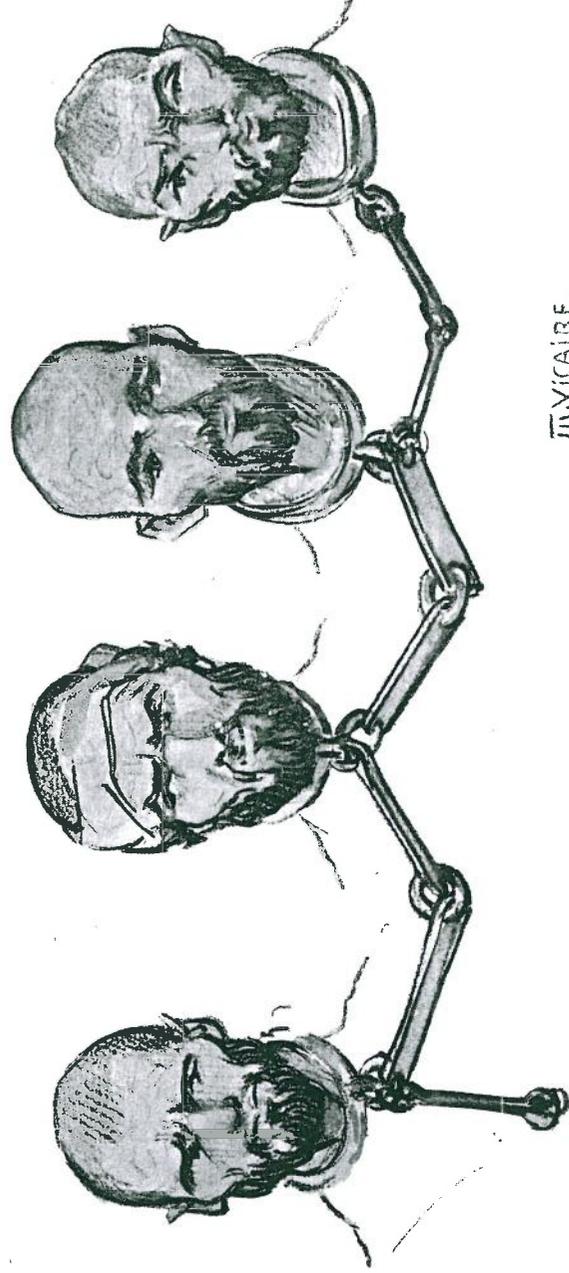
Prendre Ajdir, capitale du Riff, n'est rien. Pour un peuple comme celui-là, la capitale se trouve partout où est le chef mais séparer de lui une tribu, c'est une victoire.

Les faits nous donnent raison. Ajdir pris, Abd-el-Krim est à Targuist, demain à Chechaouen si Targuist est pris, et après-demain sous une tente en plein bled si toutes les villes sont prises.

Détacher des Riffains les 3.000 fusils des Guesnaïas, ça c'est une victoire. Détacher d'eux les 40.000 fusils des Djeballas eût été la fin de la guerre.

Abd-el-Krim a passé un moment critique.

Avec de l'audace nous pouvions le vaincre définitivement en octobre 1925, et pour le prouver, voici un fait, le Raid de Beraber. Cet exploit vaut d'être conté car il démontre qu'il faut, dans les guerres coloniales, non pas tant les moyens matériels que l'audace.



TRAVICHAIRE.

Prisonniers capturés devant Taounat, enchaînés à la manière marocaine

CHAPITRE IX

LE RAID DE BERABER

Voici ce qu'en un long monologue, me raconta notre vaillant ami, le caïd Medboh, au cours d'un excellent dîner :

« Au début d'octobre les troupes françaises venaient d'avancer dans toute la région de Kiffane et de s'emparer des positions du Nador, au nord desquelles elles s'établissaient. Ma tribu, délivrée par cette avance, rentrait de dissidence. Dès notre première attaque elle vint à nous sans résister. J'eus la joie de décider immédiatement les guerriers à garder leurs armes et à reprendre le combat avec nous. Le 28 septembre ils baroudaient chez les Riffains, le 4 octobre j'en présentais 250 au capitaine Schmidt, chargé de notre tribu.

« A ce moment Abd-el-Krim était en triste posture : les tribus se soumettent, Ajdir est aux mains des Espagnols, nos partisans occupent les portes du Riff, face aux Beni-Ouriagels, l'aviation martelle sans arrêt les Senahdjas dont le moral est très bas, nos forces se regroupent dans la région de Shia. Abd-el-Krim diminué se retire dans la montagne. Les jours sombres commencent pour lui.

« Tu connais le capitaine Schmidt, mais pas comme moi qui ai vécu avec lui. Il fut le seul à voir que le moment de marcher était venu. Il voulut profiter de la situation.

« Le 7 octobre, il obtint de partir en reconnaissance, sans but précis, en avant de nos lignes, soutenu seulement par des partisans.

« Avec Amar d'Amidou, nous choisissons trois cents guerriers, dont quelques-uns soumis de la veille... et nous partons.

« Sans difficultés nous remontons la Chaouia et nous atteignons Bou Soltane... de là, la mer nous apparut à quarante kilomètres !!!

« Faut-il aller plus loin ? Le capitaine Schmidt a son plan, il est parti avec l'intention d'atteindre un but que lui seul connaît. Il nous demande du geste si nous voulons pousser en avant. Pourquoi pas ?

« Se tournant vers Amar d'Amidou : « Tu veux aller chez toi ? » lui dit-il. L'autre approuve de la tête, et nous voilà partis vers Beraber, ancien poste de commandement d'Amar d'Amadou, à cette époque fortement occupé par les réguliers riffains. L'opération est audacieuse. Nous sommes à peine trois cents hommes, nous sommes séparés des troupes régulières par plus de quarante kilomètres et nous voulons attaquer des gens abrités et merveilleusement défendus.

« A quatre heures du soir, nous dévalons à toute allure vers le poste. Les Riffains tirent sur nous, mais nous arrivons au but... Rien ne nous arrête. Devant une telle décision, l'ennemi surpris est persuadé que d'autres troupes suivent... Il s'enfuit en toute hâte, nous le poursuivons,

il abandonne Beraber, avec son téléphone, son canon, ses fusils, ses grenades, ses deux mitrailleuses, ses vivres. C'est une grande victoire !!

Nous couchons dans Beraber. Dans leur fuite vers Targuist, les Riffains ont annoncé notre arrivée. La nouvelle s'en répand dans toute la région et, de toutes parts, affluent de nouveaux soumis. Nous avons enlevé le poste vers cinq heures. A neuf heures du soir, le capitaine Schmidt avait reçu de nombreuses soumissions. Nous étions partis trois cent et nous étions maintenant près de deux mille.

« Ces nouveaux partisans demandaient d'enlever Targuist et de nous accompagner partout où nous aurions voulu.

« Targuist ! Poste du frère d'Abd-el-Krim n'est qu'à vingt kilomètres !!! On peut certainement l'enlever avec une telle troupe, désireuse de venger les humiliations subies et de récupérer, par un pillage, tout ce qui lui a été enlevé depuis six mois.

« Le capitaine griffonne un papier et l'envoie à l'arrière par un courrier. Il ne veut pas aller plus loin sans l'avis de ses chefs.

« Le 8 au matin, le rekkas revient. Targuist est en zone espagnole, défense de s'y aventurer, l'ordre du général est formel. Il faut retourner immédiatement en arrière et abandonner le poste conquis.

« Nous étions gênés pour annoncer à tous ces nouveaux alliés enthousiastes notre intention de repartir. Ils ne pouvaient comprendre nos raisons et interprétèrent notre retour comme un signe de faiblesse... Nous reçûmes des coups de feu. Alors que nous avions pris Beraber sans perdre un homme nous eûmes des tués en revenant.

« Si on nous avait laissé marcher, nous aurions eu Targuist, et la guerre aurait peut-être été finie... Dieu ne l'a pas voulu ! »

Sans interrompre, j'avais écouté le caïd, il avait exposé tout cela simplement, avec calme, s'oubliant lui-même qui avait cependant été crâne et plein de décision. Je voulus préciser :

« — A ton avis, lui dis-je, on a commis ce jour-là une grande faute militaire ? »

Avec un malicieux sourire il répond : « Tu demanderas cela au capitaine Schmidt. Moi, je ne le sais pas. Ce que je comprends, c'est que, dans notre pays, il faut des décisions rapides. Les insoumis n'arrivent à dominer pendant quelque temps que par l'audace.

« Au Maroc, il faut être très fort ou très « audacieux. » Quand on réunit les deux qualités, on n'a rien à redouter. »

Deux amis.

Ainsi donc, nous avons manqué une occasion unique. On sait bien que, au cours de l'offensive d'octobre, notre raid de Sidi Ali Bou Rokba eût été lui aussi décisif si les Espagnols avaient voulu se joindre à nous. Ce fait est connu, mais on ignore que, dès le 7 octobre, le capitaine Schmidt, avec ses deux caïds, était à deux doigts de la décision.

Capitaine Schmidt!!! Il faut voir comment la bonne face de Medboh s'illumine quand il parle de son ami. Il me raconte toute leur vie commune, alors que le poste de

renseignements des Gueznaïs était encore tout à côté de la demeure du caïd. Depuis quatre mois, tout le monde a avancé et les deux chefs, français et indigène, ont transporté leurs postes inséparables au nord de Kiffane.

Si la tribu des Gueznaïas pense par son caïd, le caïd à son tour se repose sur son officier de renseignements. Étonnante influence du jeune capitaine sur l'esprit du chef indigène.

Il faut un officier français pour créer une telle amitié entre deux hommes, de race, de passé, de mentalité si différents. Dans les réponses de Medboh, dans ses vues originales, on devine la pensée de Schmidt. Cette pensée française ne s'est pas établie dans l'esprit du caïd par la violence ou la ruse ; elle a pénétré par le tact français, par les manières de notre race, énergiques, douces et polies à la fois.

Je me demandais pourquoi Medboh préférerait l'influence française à toute autre... C'est qu'il a vu de près la zone espagnole, il a pu comparer... Mais surtout, il a eu près de lui le capitaine Schmidt.

« — C'est un ami, me dit-il. Au moment où Abd-el-Krim marchait sur Taza, le chef riffain m'écrivait souvent, m'envoyait rekkas sur rekkas... S'il avait su ce que devenaient ses lettres!!!!... je les portais toutes au capitaine Schmidt pour qu'il me les lise. »

Et de fait, Medboh sort d'un coffret un paquet de missives signées d'Abd-el-Krim. Si le Rogui proportionne le nombre de ses lettres à l'autorité et à la valeur de ses correspondants, il attribue à Medboh une influence décisive.

En constatant la propagande riffaine sur ce chef, mon admiration pour lui s'accroît. Submergé par la dissidence,

il pouvait voir du haut du piton rocheux sur lequel est assise sa maison, à gauche, les Tsouls et les Branes passer en dissidence ; à droite, la moitié de sa propre tribu obligée de passer à l'ennemi ; en arrière, Taza menacée, vide de troupes françaises et en partie évacuée... Malgré le déclin apparent de notre prestige, dans le superbe isolement, dans la dignité, dans la fidélité, Medboh n'a pas un seul instant désespéré de nous :

« — Pouvais-je trahir un ami comme le capitaine Schmidt ? Non, je donnerais ma vie pour lui. »

Magnifique hommage aux officiers modestes qui, dans le bled, servent la cause française. Ils obligent à aimer notre pays par la sympathie qui émane de leur propre personne.

**

Il est plus de minuit. Hamed enlève le samovar, on va se coucher... Mais non, voici que réapparaît la table des repas avec de nouveaux poulets, des légumes, des côtes de chevreau, du couscous. Nous replongeons nos doigts dans la viande brûlante.

Etonnante élasticité de l'estomac arabe qui prend cinq ou six repas en 24 heures, mais qui se contentera aussi, dans un combat de dix jours, d'une kesra (petit pain de maïs) et d'un peu d'eau.

Il est trois heures du matin, on a parlé d'agriculture, d'élevage, de la France, de l'Espagne, de l'avenir. Après un dernier thé, on s'est séparé.

Autour de la maison, on entend les cris des chacals qui se disputent... puis tout rentre dans le calme.

Au matin, c'est encore une ultime diffa... A regret je quitte le caïd.

Il m'accompagne et m'inonde de salutations dans lesquelles le mot « Baraka », qui signifie bénédiction, chante en refrain. Quand j'arrive au bas du ravin, j'aperçois encore Medboh. Sa vaste djellaba est agitée par le vent... On dirait un drapeau qui flotte sur la colline, se détachant dans le ciel bleu et profond.

*

**

Le soir, assis au bureau du capitaine Schmidt, j'aperçois sur la table un dossier avec ce titre : « Caïds ».

Indiscret je demande la permission de lire :

Caïd Medboh, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre des T. O. E., 52 ans, nommé caïd par Bou Hamar, accueille très favorablement le général Aubert, lors de sa marche sur Taza.

Depuis cette époque, les preuves de son loyalisme ne se comptent plus. A joué un rôle essentiel dans la protection de notre zone nord — intégrité absolue — très pieux, ne sait ni lire ni écrire : grosse influence dans sa tribu et dans les tribus voisines ; très intelligent, très courageux.

*

**

Pouvait-on mieux résumer la figure de ce chef resté fidèle ? Intègre et loyal. La chose est si rare dans ce pays qu'elle valait la peine d'être notée.

CHAPITRE X

TOUJOURS LES ERREURS

Cinq grands chefs en dix mois.

Donc, on manqua d'audace. Comment en avoir d'ailleurs puisque les chefs se succédaient sans cesse à la tête des troupes.

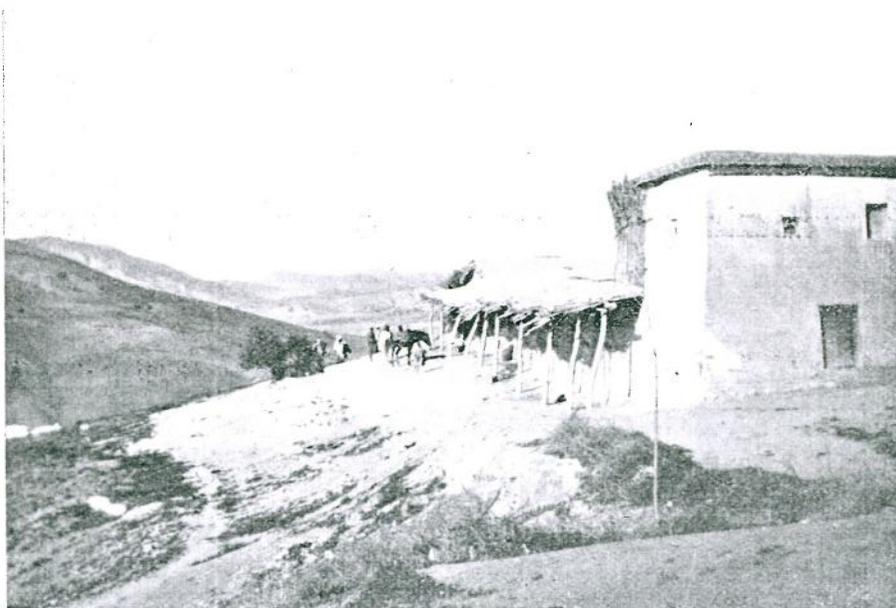
Il est un vieux proverbe français dont les Gouvernements devraient souvent se souvenir : « Quand le carrosse passe le gué, ce n'est pas le moment de changer l'attelage. »

Or, ce n'est un secret pour personne, le Gouvernement de Paris, a, non seulement changé le cocher du carrosse marocain en remplaçant Lyautey par Steeg, mais il a aussi changé, toute révérence gardée, les chevaux puisque par quatre fois, le Commandement en chef des armées combattant sur le front du Riff a été également changé.

Comme nous l'avons vu, on a laissé le Maréchal Lyautey rétablir la situation. Or, Lyautey avait un plan de pacification, pour lequel il demandait beaucoup moins de monde et surtout moins de matériel que ses successeurs. Au mo-



Sous la tente d'un Caïd



La maison du Caïd Medboh

ment où, avec des as comme Freidenberg, Colombat et Noguès, Lyautey allait secouer fortement Abd-el-Krim après l'avoir arrêté, on « limoge » plus ou moins tous ces chefs à l'exception du colonel Noguès. Le commandement en chef des armées marocaines est donné au général Daugan, puis au général Naulin sous le contrôle du maréchal Pétain qui réside en France.

Investi de cette autorité, Naulin prépare l'offensive. Il masse ses forces dans le secteur de Taounat qui est essentiel et par lequel on peut détacher le pays Beni Zérroual d'un côté et le pays Sénadja de l'autre, de la domination riffaine. Ces tribus, premières parties en dissidence, sont les plus dangereuses pour nous. Pour satisfaire le sentiment de justice ancré dans le cœur des marocains, ces tribus doivent être châtiées les premières.

Le plan du général Naulin allait être exécuté quand arrive, au début de septembre, le maréchal Pétain... Contre-ordre ! Et comme on ne veut pas avoir massé pour rien 40 bataillons dans le secteur de Taounat, on attaque petitement. On reprend Sker et Astar qu'on ne dépasse pas. Les 40 bataillons, dont six ou sept seulement ont pris part à l'opération, rejoignent l'arrière. Le maréchal Pétain, imbu de l'idée que l'Espagne va marcher à fond avec nous « monte une offensive » dans le secteur au nord de Taza. Je suis personnellement incapable de juger le plan du maréchal. Tous les hommes versés dans les questions militaires affirment qu'il était impeccable : L'infanterie porte tout son effort au nord de Kiffane tandis que des masses de cavalerie opèrent en ayant comme point de départ Hassi Ouenza.

L'offensive de l'infanterie réussit et nos troupes enlèvent des points stratégiques importants... On a vu plus haut la triste fin de ce raid.

1) Nous sommes, paraît-il, allés trop loin, comme s'il était possible d'aller trop loin et trop vite vers la victoire : tandis que les « vertueux Anglais » crient discrètement sur les toits et dans leurs journaux que les Français combattent en zone espagnole.

Par la carence espagnole, notre aile droite est menacée... Il faut battre en retraite. Notre confrère Georges-Louis, directeur de la *Vigie Marocaine* signala à cette époque la déception qu'éprouvèrent les tribus marocaines qui s'étaient soumises à nous et que nous abandonnions à nouveau aux représailles d'Abd-el-Krim. Il écrivait : « Si les Espagnols avaient voulu franchir les quelques kilomètres qui les séparaient de Tleta d'Azelef, le front du Kert pouvait être créé sans un coup de fusil, au prix d'une audace heureuse. »

Le journaliste marocain écrivait cela tandis qu'un communiqué espagnol, venu de Mélilla, annonçait le repli de nos troupes à 40 kilomètres en arrière... conformément aux instructions reçues.

Devant ce recul inespéré pour eux, les Riffains se sont ressaisis et nos cavaliers sont sérieusement accrochés. Dans ce pays, partir c'est être battu. Notre retraite nous occasionna des pertes sévères tandis que l'offensive ne nous avait rien coûté.

C'était la fin lamentable, l'effondrement du plan Pétain, ce plan sur lequel M. Painlevé comptait pour amener Abd-el-Krim à nos genoux, ce plan qui avait successivement remplacé les plans Lyautey et les plans Naulin.

Le prestige militaire du maréchal Pétain n'est pas en jeu. Cet homme est et restera toujours parmi les grands vainqueurs de la guerre européenne. La France lui doit d'avoir relevé le moral de ses soldats, en 1917 et d'avoir fourni à Foch l'armée de la victoire. Mais Pétain n'était pas l'homme que le Maroc attendait.

Le maréchal Pétain ne se souvenait certainement pas que si ses prédécesseurs avaient attendu d'avoir dans leur jeu cent chances pour cent avant d'agir, si Drude ne s'était pas aventuré vers Marrakech avec quelques bataillons contre plus de 100.000 guerriers, si d'Amade n'avait pas sans cesse progressé dans la Chaouïa avec une poignée de héros, si Lyautey n'avait pas réalisé ce que tout le monde considérait comme une folie, de continuer sa progression pendant la guerre... le Maroc ne serait pas à nous.

Autant la prudence était nécessaire pendant la grande guerre, autant l'audace téméraire est indispensable au Maroc. Ce qui a toujours empêché les Espagnols de s'établir dans la zone qui leur est confiée, c'est le manque d'audace. Dans ce pays, quand un ennemi vous attaque, il ne faut pas lui résister, il faut l'attaquer. On traite parfois les chefs téméraires de fous. La témérité au Maroc est une vertu indispensable.

Pour en prendre un exemple récent, n'était-il pas téméraire de faire avancer au plus fort de l'attaque riffaine trois bataillons formés en colonnes mobiles pour progresser au milieu de 10.000 Riffains embusqués sur les montagnes. C'est pourtant cette folle audace qui a sauvé Taounat... nous n'insisterons pas. L'histoire du Maroc en

particulier et l'histoire des guerres coloniales en général fourmillent d'exemples prouvant que l'audace est le seul moyen d'arriver au but.

L'erreur du maréchal Pétain fut d'abord et surtout de transposer sur le front marocain les méthodes de la Grande guerre.

La deuxième erreur du commandement fut de ne pas s'arrêter au plan Naulin dont le déclanchement était imminent. Il fallut donc, à partir du 15 septembre, transporter les troupes et le matériel massés à Taounat vers Kifane et on ne possédait pour ce transport que des camions du front à Fès et un chemin de fer à voie étroite et à trafic réduit, déjà encombré du ravitaillement normal, de Fès à Taza.

La troisième faute fut de compter sur les Espagnols. Il serait pénible d'insister sur la valeur militaire de nos alliés mais une expérience récente aurait dû ouvrir les yeux de notre commandement. De plus, le Gouvernement Espagnol n'était pas très fixé sur ses propres intentions. Il aurait suffi de lire les journaux espagnols et les interviews contradictoires des chefs du Directoire pour se rendre compte que l'opinion publique espagnole obligeait Primo de Rivéra à ne pas tenir les promesses faites à M. Malvy.

Il est probable que si nous avions opéré seuls, suivant le plan Naulin, notre avance ne rencontrant pas de barrière, eut été décisive.

Mais les grandes fautes incombent au Gouvernement Français dont le premier crime fut le rappel injustifié du maréchal Lyautey. Il était certain, il était prouvé qu'il

avait rétabli la situation, pourquoi ne pas lui laisser réaliser la victoire complète ?

Il suffit d'énumérer les changements dans le commandement en chef opérés en 6 mois, pour constater qu'on ne pouvait faire œuvre utile en changeant, en pleine action et par cinq fois, les commandants en chefs qui arrivent chacun avec leur plan, chacun avec leur état-major, chacun avec leurs idées personnelles.

Jusqu'en fin juillet, c'est Lyautey qui commande, puis Daugan. Jusqu'au milieu de septembre, c'est Naulin. A ce moment arrive Pétain qui repart en octobre après l'échec de la poussée partie de Taza. Alors Naulin reprend seul le commandement... on croit que c'est fini... mais un beau jour on apprend avec stupéfaction par des dépêches d'agences que Naulin est remplacé par Boichut. Bien plus fort, le général Naulin a lui-même connu son départ par un communiqué Havas. Voilà comment le gouvernement a fait valser les généraux. (1)

Sept fois de suite on a changé les dispositifs du front, créant et détruisant les commandements, les centres, les groupements, suivant qu'on a tel ou tel général à caser, telle ou telle ambition à satisfaire. Il serait oiseux d'indiquer les dates et les bénéficiaires... ou les victimes de ces changements.

(1) A une question posée à la tribune de la Chambre, au cours de la discussion sur le budget de la guerre, le ministre a attribué le départ du général Naulin à une cause tellement enfantine que les intéressés ont du sourire. Hélas, les députés n'ont rien compris ou n'ont rien voulu comprendre — à cette affaire.

Alors que Lyautey avait arrêté l'offensive, n'ayant sous ses ordres que cinq généraux, on a vu arriver au Maroc quarante généraux qui tous, bien entendu, ont été ensuite successivement déplacés, mutés, changés de secteur. Des divisions ont eu tour à tour jusqu'à cinq chefs à leur tête en six mois.

Tous ceux qu'on appelle les « vieux marocains », ceux qui connaissent la langue, la mentalité, les mœurs et la tactique à employer dans ce pays, ont été renvoyés en France, ou s'en sont allés, de leur plein gré, écœurés.

Voilà le résultat d'une politique coloniale incohérente, d'une politique qui commet le crime de transporter dans nos colonies les mœurs de favoritisme, de népotisme, de tractations plus ou moins louches qu'on ne connaissait pas jusqu'ici au Maroc ni dans l'armée.

Et pendant ce temps-là..., les Riffains n'ont eu qu'un chef : Abd-el-Krim.

CHAPITRE XI

VARIATIONS DIPLOMATIQUES

Quand on essaie de résumer l'œuvre diplomatique des gouvernements français en face d'Abd-el-Krim, on est stupéfait devant son incohérence. A plusieurs reprises nous avons côtoyé l'abîme. Si par exemple, Abd-el-Krim avait accepté les offres de paix proposées par M. Painlevé dans son retentissant discours de Nîmes et ultérieurement les offres d'Oudjda, c'en était fait du Maroc. Heureusement Abd-el-Krim, par son intransigeance bornée s'est chargé de nous sauver.

M. Painlevé s'est-il rendu compte qu'en accordant à Abd-el-Krim les avantages de l'autonomie, il aurait soulevé fatalement le reste du Maroc ? Qui aurait empêché, en effet, les Grands Caïds du Sud de réclamer des privilèges égaux à ceux concédés à un rebelle ?

En droit, qu'était Abd-el-Krim vis-à-vis des Sultans ? Il était simplement un Caïd des Béni Ouriaghels et rien de plus, un caïd voulant soulever les tribus voisines pour créer un état bien à lui et prétendant ensuite détrôner le sultan lui-même. C'est donc un révolté. Il n'a, sur les peuplades par lui soumises, d'autres droits que ceux créés par la violence et la terreur .

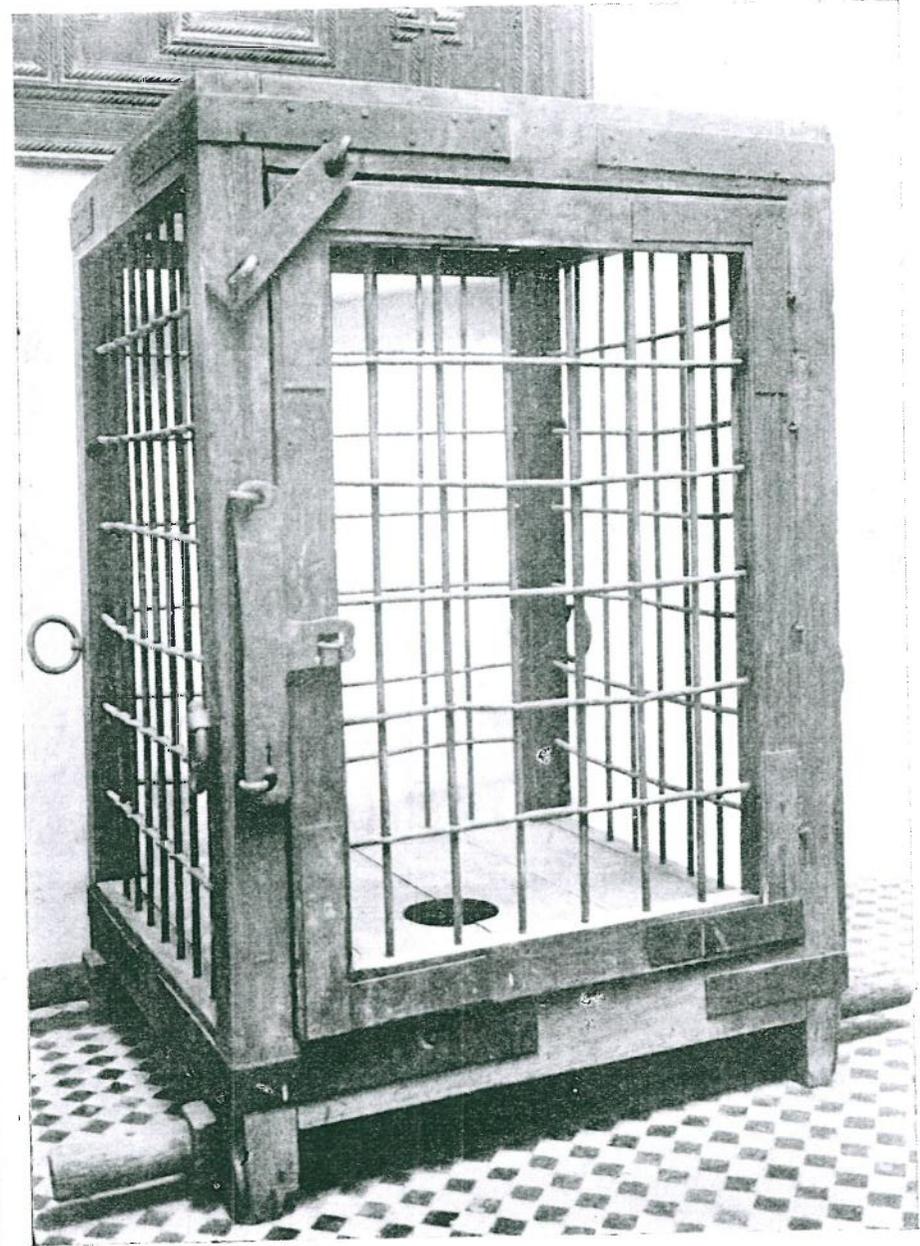
Les traités internationaux, n'en déplaise à nos amis les Anglais si... bienveillants pour la « République Riffaine », n'ont tracé sur la carte du Maroc qu'une seule ligne de séparation, une seule frontière, celle qui départage la zone française de la zone espagnole. Quant à l'Etat Riffain, ils n'y ont pas songé.

Et, en fait, que fut Abd-el-Krim ? N'en déplaise aux communistes ses amis, il fut le monarque le plus terroriste, le plus despote, le plus absolu qui ait jamais régné. Ce n'est certes pas à lui qu'il aurait fallu parler du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, à lui qui, en janvier 1925, ordonna de fusiller 500 hommes de la tribu des K'Hems, uniquement parce que la dite tribu n'avait pas voulu se soumettre totalement à son autorité. N'oublions pas que les T'Souls et les Branès, nos fidèles alliés, résistèrent à Abd-el-Krim pendant plus d'un mois et ne passèrent en dissidence que submergés par le nombre. Il faut avoir vu de ses propres yeux le retour des tribus dans nos lignes pour se rendre compte de l'attachement (?) de certaines d'entre elles à Abd-el-Krim.

Quand M. Painlevé proclamait qu'il voulait reconnaître Abd-el-Krim en vertu du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il commettait la plus grossière erreur. Ni en droit, ni en fait, nous n'avions la possibilité de reconnaître l'autonomie du Riff.

Après M. Painlevé, arriva M. Briand. Il parut suivre une politique diamétralement opposée à celle de son prédécesseur. En réalité, elle fut plus déconcertante encore.

C'est lui qui autorisa le fameux Gordon Canning à aller chercher dans le Riff les instructions du Roghi. Mais quelques jours après il annonçait à la tribune de la Chambre



La cage où fut enfermé le Rogui Bou Hamara qui s'était fait proclamer Sultan de Taza. Un sort identique eut été réservé à Abd-el-Krim... sans la clémence française.

qu'... « *il ne pouvait se résoudre à ne voir qu'Abd-el-Krim, son frère ou Gordon Canning et que ce n'est pas le rôle de la France d'amener sous la houlette d'un pasteur comme Abd-el-Krim des tribus qui veulent précisément s'en libérer.* » (discours de janvier 1925).

C'est également à ce même moment que se place la mission Montagne.

M. Montagne, journaliste marocain, reçut l'autorisation de passer les lignes françaises et d'aller dans le Riff, accompagné d'un chérif, pour converser avec Abd-el-Krim, tandis que, solennellement, le président du conseil jurait ses grands dieux qu'il ne connaissait que les tribus.

A quel moment M. Briand était-il sincère ? Était-ce au moment où il affirmait ne pas vouloir connaître Abd-el-Krim ? Était-ce au moment où il lui envoyait des délégués pour parler de la paix ?

On objectera peut-être que la diplomatie marocaine est ainsi faite de tractations « en dessous ». Erreur ! Si, avec des notables peu importants on peut procéder à des tractations semblables, si sur des questions de personnes ou des incidents de tribus, on peut jouer à la fois sur deux tableaux, la chose est singulièrement scabreuse quand il s'agit d'un homme disposant de cent mille guerriers, d'un homme que l'on sait soutenu par des Anglais par les Russes et par la bienveillance tacite de beaucoup d'autres nations.

Envoyer des messagers aux insurgés au moment où ceux-ci, littéralement à bout de force, vont déposer les armes, c'est donner un appui à la rébellion, c'est inciter l'adversaire à combattre encore, car au Maroc plus qu'ailleurs, un homme qui parlemente est un homme faible, s'avouant incapable de continuer le combat.

Les tribus riffaines à qui l'on ne se fit pas faute de dire l'arrivée des ambassadeurs français au quartier général du roghi, ces tribus se tenaient le raisonnement suivant, simpliste mais naturel : « Si les Français, se disaient-elles, reconnaissent l'autorité d'Abd-el-Krim, nous allons nous trouver bientôt, officiellement, sous sa domination. Donc, nous n'avons aucun intérêt à désertir sa cause car ses représailles seraient terribles, mieux vaut rester à ses côtés. »

C'est ainsi que bien des peuplades comme les M'Tioua par exemple, continuèrent de donner leur appui à Abd-el-Krim parce qu'elles croyaient à notre intention de traiter avec lui.

On peut dire, *sans crainte d'être démenti*, avec tous les spécialistes des questions marocaines, *que nous aurions fini la guerre en octobre 1925*, si nous avions, dès le début, proclamé qu'Abd-el-Krim n'étant qu'un insoumis ne serait jamais reconnu par nous mais bien au contraire traité en roghi.

La désagrégation du bloc riffain se serait presque aussitôt produit. Le manque de perspicacité et de suite de notre diplomatie a prolongé la guerre d'une demie année.

Les véritables vainqueurs

Il a fallu que ce soient encore nos soldats qui rétablissent le prestige français et qui ramènent la question sur ses véritables bases.

Notre corps d'officiers de renseignements mérite, à ce point de vue, des félicitations qu'on lui a, hélas, bien ménagées. Ces officiers, spécialistes des questions marocaines, en contact permanent avec les tribus, parlant leur langue, au courant de

tout ce qui se passe dans le camp adverse où ils entretiennent des intelligences, admirablement documentés sur les moindres potins et les moindres indices, ces hommes remarquables profitèrent de l'hiver pour fissurer le bloc riffain.

Les deux bureaux de renseignements de Fès et de Taza méritent une mention particulière. Tandis qu'ils engageaient leurs forces supplétives, c'est-à-dire leurs goumiers marocains et leurs partisans, ils travaillaient parallèlement par une action diplomatique.

J'ai accompagné, en février 1925, M. Steeg à Taounat, où il reçut l'hommage des tribus M'Tioua rentrant de dissidence et à Dar Caïd Mohand où on lui présenta les guerriers nouvellement soumis au nord de Taza. Dans les deux secteurs, M. Steeg ne put qu'enregistrer avec satisfaction le travail opéré par nos officiers de renseignements qui, sans le secours de nos forces régulières, avancèrent nos lignes à plus de 50 kilomètres en avant de nos postes réguliers.

Parmi les artisans de cette œuvre magnifique, qu'il faudrait tous citer, une mention particulière est due au colonel Corap, qui précipita la débâcle de l'insurgé et qui reçut sa soumission.

Prévoyant que si nous restions inactifs au cours de l'hiver, nous serions à nouveau attaqués, le colonel Corap ne laissa aucun répit à l'adversaire. D'accord avec ses officiers de renseignements disséminés dans les secteurs, le colonel Corap, par une action énergique, réintégra Amar d'Hamidou, ennemi personnel d'Abd-el-Krim, chez les Marnissas.

Il agit par trois groupes de partisans, l'un comprenant 500 Gzennaïs et le seizième goum avec les capitaines Schmidt et Jacquot et l'officier interprète Montgobert, le deuxième avec

800 partisans Branès commandés par le légendaire lieutenant de Bournazel et le lieutenant Marutel ; le troisième avec 500 partisans Béni Bou Jala commandés par le lieutenant Dessaigne. Grâce à une action simultanée de ces trois groupes, à l'héroïsme des officiers de renseignements et leur autorité sur leurs troupes, en six jours à peine les objectifs furent atteints et le coup le plus sérieux était porté au prestige d'Abd-el-Krim par la soumission de 7.000 familles dans cette seule action au nord de Taza.

A la reprise des opérations, en mai 1926, les troupes régulières n'eurent qu'à occuper, l'arme à la bretelle le territoire des tribus nouvellement soumises.

Au moment où s'ouvrirent les négociations d'Oudja, les officiers de renseignements savaient que l'heure de la capitulation d'Abd-el-Krim était venue, ils savaient ce qu'ils pourraient tenter avec leurs partisans, ils savaient que, d'un bond, ils arriveraient à Targuist, ils savaient qu'une victoire par les armes amènerait la reddition de tout le pays et les événements leur ont donné raison. Abd-el-Krim avait compté sur la faiblesse des diplomates de carrière. Il avait oublié nos troupes qui, à 50 kilomètres de son poste de Targuist, marquaient le pas.

Nos politiciens français, par leur ignorance de la mentalité marocaine et de la situation des insurgés, faillirent plusieurs fois tout compromettre... heureusement pour la France et pour l'avenir du Maroc, nos officiers et nos soldats surent, comme il convenait, liquider l'aventure du roghi... à la marocaine, c'est-à-dire, par la victoire militaire qui ne coûta d'ailleurs que des pertes minimales, tellement était mûr le fruit qu'il suffisait de cueillir.

TROISIÈME PARTIE

La Fin d'Abd-el-Krim

CHAPITRE PREMIER

APRES OUDJDA

Il n'a pas été donné de récit complet, de vue d'ensemble, sur les derniers jours de lutte ni sur la reddition d'Abd-el-Krim. On a dit successivement et séparément le rôle des missions Parent et Gaud, on a rapporté imparfaitement l'action diplomatique sans la situer exactement, on a systématiquement réduit le rôle de l'action militaire. Il est pourtant essentiel de grouper chronologiquement les missions diplomatiques et les opérations militaires pour montrer par quelles voies et à la suite de quel concours de circonstances se produisit la capitulation du roghi.

Les vingt jours s'étendant entre la rupture d'Oudjda et la reddition d'Abd-el-Krim — ces heures essentielles dans l'Histoire marocaine et dans notre Histoire nationale — méritent qu'on les connaisse mieux. Ils sont le couronnement d'une campagne où l'héroïsme surhumain des troupes, la science tactique et l'audace des chefs militaires, le tact et l'intelligence des officiers de renseignements, l'habileté et le courage des civils envoyés en mission s'unirent pour conquérir la paix.

La pensée d'Abd-el-Krim après Oudjda.

Quand la délégation riffaine, obstinée et intransigeante, quitta Oudjda, signifiant par son départ la reprise des hostilités, les plus optimistes pensèrent que, si Abd-el-Krim se montrait à un tel point arrogant, c'est qu'il comptait pouvoir résister encore longtemps et, par la prolongation de la guerre, amener les Alliés à lui faire de plus importantes concessions.

C'était exact. La cause du roghi avait rencontré, à la Conférence, des soutiens venus de deux points opposés.

D'abord, les ennemis acharnés et avérés de la France, représentés, hélas ! par un Français et par quelques publicistes anglo-saxons, devinrent vite les conseillers de la délégation riffaine.

Ce premier clan ardent et encombrant n'eut pas sur Azerkane et Haddou autant d'influence que la deuxième catégorie d'amis, parmi lesquels se trouvaient d'excellents Français, voire même un officier général. Ces gens, diplomates d'occasion pour la plupart, souhaitaient voir s'établir dans le Riff, aux lieu et place de l'Espagne, un Etat indépendant à la tête duquel on aurait pu laisser Abd-el-Krim, puisque celui-ci avait unifié le pays sous sa domination. Le raisonnement, inspiré par une personnalité occupant au Maroc une des plus hautes dignités, était le suivant : « Les Espagnols ont une politique musulmane si malheureuse et si déçue, que la guerre ne cessera de couvrir dans leur zone et que fatalement la France aura toujours une frontière à garder au nord de son protectorat. Nous, Français, n'avons qu'à arrêter nos



Un goumier marocain

armées sur la ligne qui nous est assignée par les traités ; laissons Abd-el-Krim se débrouiller avec nos alliés. Si ceux-là sont chassés du Maroc, nous aurons comme voisin un Etat indépendant qui, en échange de nos bontés, ne nous témoignera que de la sympathie. »

En plus de graves inconvénients immédiats et en particulier de la rupture des relations amicales entre la France et l'Espagne, les partisans de cette doctrine oubliaient trop facilement le rôle de certaines nations européennes dans la guerre du Riff. Ils ne pensaient pas à la menace qu'aurait constituée pour notre avenir au Maroc la présence de ce pays autonome où les puissances jalouses de notre influence auraient eu beau jeu pour soulever perpétuellement contre nous un peuple batailleur.

Ces alliés d'Abd-el-Krim montrèrent aux délégués riffains une opinion publique française énervée et exigeant la fin prochaine du conflit ; ils leur persuadèrent surtout que la France s'arrêterait à la limite de sa zone et qu'en aucun cas nos soldats ne la dépasseraient ; alors, les Riffains, n'ayant plus comme jadis qu'un seul ennemi, l'Espagne, ils pourraient facilement se débarrasser d'elle.

Parce qu'il crut à une collaboration franco-espagnole partielle, alors qu'elle était totale, Abd-el-Krim fit rentrer ses représentants et brisa ainsi la seule planche de salut qui, pour lui, fût encore solide. Un seul bon mouvement de la délégation riffaine, l'échange des prisonniers, par exemple, lui aurait valu les plus larges concessions, voire même son maintien sur son territoire rendu indépendant.

Les affirmations répétées des communistes, l'écho des paroles prononcées à la tribune du Parlement français, les assu-

rances données par les représentants qualifiés d'un des plus hauts fonctionnaires de notre pays au Maroc induisirent en erreur les délégués riffains et amenèrent une rupture, heureuse pour nous, d'où sortit, quelques jours plus tard, la défaite riffaine.

La Trêve d'Oudjda.

Il ne faut pas croire que, du retard apporté par les négociations d'Oudjda au déclenchement des opérations militaires, aient bénéficié les Riffains seuls. La presse a affirmé qu'ils profitèrent de cette trêve pour construire des tranchées et aménager des abris. C'est vrai... et ce fut une des causes de leur perte. Transposer dans le Riff les méthodes de la guerre européenne fut, pour nous, en septembre 1925, une erreur, tout comme ce fut la faute principale d'Abd-el-Krim au printemps 1926.

Jusque là, son armée tenait sa force de sa mobilité. Se dissimuler derrière un rocher et courir pour se blottir derrière un buisson dès que la première place, repérée, est devenue intenable, c'était la meilleure tactique pour les Riffains et la plus meurtrière pour nous, qui avions ainsi à faire face à un ennemi invisible et insaisissable. Mais, d'autre part, se fixer dans une tranchée facile à repérer par avion et à bombarder par canon, c'est rendre visibles, saisissables et vulnérables des hommes dont la méthode de guérilla constituait jusque là le plus gros avantage. Abd-el-Krim commit cette erreur.

Du côté français, au contraire, la trêve d'Oudjda permit au groupement de Taza de réaliser un véritable tour de force.

En trente-cinq jours, le général Marty conçut, le génie traça et jalonna, trois divisions françaises réalisèrent une route de 40 kilomètres, praticable à tout véhicule, aux canons lourds et aux camions. Cette route, partant de Dar-Caïd-Mohand, au nord de Kiffane et aboutissant à Boured, permit de constituer une base de départ formidable, à 40 kilomètres en avant de notre ancienne ligne de postes. Cette conception hardie fut réalisée grâce aux efforts surhumains de troupes obligées de se garer d'une attaque toujours possible en détachant sur les crêtes voisines des hommes de garde.

Il faut avoir parcouru cette route pour connaître les difficultés inouïes qui ont été surmontées. Elle est tracée à travers un pays montagneux et hostile, franchissant cinq crêtes successives, passant d'une altitude de 700 à 1.900 mètres à chacun des cinq cols qu'elle franchit. Elle nécessita des ponts, des tranchées, des remblais au-dessus de précipices vertigineux et elle constitue un record impossible à battre.

Bien plus, cette grande artère empierrée, précédant nos soldats au cœur du Riff, amena les tribus dissidentes à méditer sur notre force et sur notre résolution. Le centre de Boured, où s'entassèrent des milliers de cartouches et d'obus, où surgirent en un jour des baraquements, où l'on rangea des canons puissants, impressionna les dissidents voisins et leur signifia notre volonté absolue d'arracher la victoire par les armes si elle n'était pas obtenue par la diplomatie. En étalant nos moyens d'action, on appliquait une fois de plus un des principes de Lyautey, qui recommande de montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir.

Abd-el-Krim avait promis que la paix viendrait d'Oudja et ses gens voyaient la guerre sur le point de reprendre plus

implacable. Dès l'ouverture des pourparlers, le roghi avait fait publier dans les souks que l'aurore de la paix se levait. Les tribus avaient compté sur sa parole. Cruelle désillusion pour ces simples quand ils apprirent la rupture ! Leur moral s'affaissa et permit à nos troupes, sur certains points, des avances pacifiques. La trêve d'Oudja, qu'on avait donc cru tout d'abord devoir nous être préjudiciable, nous fut, en réalité, favorable, puisqu'elle laissait l'ennemi démoralisé et nos troupes à pied d'œuvre pour leur marche en avant.

L'effondrement riffain.

Au départ de la délégation riffaine, le gouvernement français obtint que des missions sanitaires se rendissent auprès des prisonniers retenus dans le Riff. Azerkane accepta volontiers cette demande, car elle entraînait dans les méthodes d'une bonne diplomatie musulmane. Les membres de ces missions françaises pouvaient, en effet, en cas de besoin, servir d'intermédiaires et de négociateurs. Le désir des Riffains de garder auprès d'eux des négociateurs possibles fut tel qu'ils acceptèrent la présence d'un médecin espagnol, condition imposée par la France.

Ainsi donc, les conversations diplomatiques se poursuivaient, tandis que, sur le front, les hostilités allaient reprendre. De notre côté, nous avions auprès d'Abd-el-Krim des observateurs dont les conseils éclairés pourraient avoir sur le chef riffain une influence décisive ?

Depuis le début des hostilités, M. Parent, président de la

Fédération des mutilés du Maroc, s'employait à adoucir, sur le front et dans les hôpitaux, les souffrances de nos soldats. Modeste, courageux, il a joué un très beau rôle durant cette guerre et c'est aux applaudissements unanimes que M. Steeg put lui rendre l'hommage qu'il mérite en disant de lui qu'il a une « grande âme ».

Au cours de l'hiver, Parent avait déjà pu se rendre dans le Riff, du 27 mars au 12 avril, et s'entretenir avec Abd-el-Krim. Il fut ainsi promoteur lointain des pourparlers d'Oudja, puisque le roghi, au moment de son départ, lui adressa ces paroles : « Nous avons parlé des prisonniers, pourquoi ne parlerions-nous pas de la paix ? »

Parent était donc tout désigné pour accompagner la nouvelle mission sanitaire. Dès que la presse eut annoncé l'envoi de médecins dans le Riff, notre corps médical du Maroc, qui est, depuis les premiers jours, un de nos meilleurs agents de pénétration, se signala par son cran et son dévouement. Presque tous les médecins, et parmi eux un père de six enfants sollicitèrent de leur chef l'honneur d'aller porter à nos prisonniers l'aide et le réconfort. M. Steeg salua en ces termes ce beau geste : « Indifférents aux intérêts matériels qu'ils négligeaient, aux risques auxquels ils s'exposaient, ces médecins, qui honorent le corps médical, se sont rendus à mon appel dans le repaire hostile, n'ayant pour se défendre d'autre arme que le prestige éblouissant de la science et de la bonté françaises. Il leur a suffi. »

Ce fut au docteur Gaud et ensuite aux docteurs Moisionier et Valetton qu'échut la périlleuse mission.

Le premier convoi partit d'Oran sur le contre-torpilleur *Sénégalais*. Il fit escale à Mélélla, où s'embarquèrent le

docteur Rustamente et un infirmier, désignés d'office par le commandement de la base espagnole.

Le 12 mai, à six heures, le *Sénégalais* mouillait à Bou-Snout. Les Français débarquèrent, tandis que le docteur espagnol et son infirmier, subitement indisposés, regagnaient Melilla sur le même navire.

Dès ses premiers pas dans le Riff, Parent comprit que le moral de nos ennemis avait singulièrement baissé depuis son premier voyage. Il écrit à ce sujet :

« Ce qui me frappa le plus, ce fut l'affaissement soudain du moral riffain. Brillant quelques mois plus tôt, il était devenu lamentable. En fait, les guerriers ne voulaient plus se battre, surtout contre la France et l'on cite le cas d'une harka Béni Issef, revenue du front, sans avoir voulu tirer un coup de fusil. Combien de fois me demanda-t-on si les hommes de France pardonneraient aux hommes du Riff ?

« Haddou me fit savoir qu'Abd-el-Krim sentait la partie perdue, qu'il refusait de combattre plus longtemps les Français et que, entouré de quelques fidèles, il allait se porter sur le front espagnol pour y chercher une mort glorieuse. On le persuada qu'il serait plus beau pour lui de s'en remettre à la générosité de la France.

« Un grand conseil fut réuni auquel assistèrent l'émir, Azerkane, Mohamed, frère d'Abd-el-Krim, et Abd-es-Selem, son oncle. On prit la décision de soumettre aux gouvernants français et espagnols de nouvelles propositions de paix que je fus chargé de porter. En outre, Haddou me remit une lettre personnelle pour le général Mougin et Abd-es-Selem me prenant à part, me pria de demander à ce dernier *de faire tout pour la paix*.

« Il ajouta : « Reviens à Toufist en avion sanitaire et, soit l'émir, soit son frère, rentreront dans les lignes françaises avec toi-même. Quelle que soit l'issue de ta démarche, nous rendrons immédiatement les prisonniers. »

« Je partis en hydravion pour Melilla : je remis en passant la lettre d'Abd-el-Krim au marquis de Malmussi (général San Jurgo), résident espagnol, puis j'arrivais à Fès où je trouvais M. Steeg auquel je donnais la missive de l'émir. »

Voilà donc la mission sanitaire installés auprès d'Abd-el-Krim ; le docteur Gaud remplace Parent, retourné à Fès, pour conseiller le roghi. On le voit, d'après le récit même, de M. Parent, toujours modeste ; la décision est formelle dans l'esprit d'Abd-el-Krim et de son entourage : On va vers la soumission.

CHAPITRE II

LA BATAILLE DANS LE CHAOS

C'est le 21 mai que se place l'entrevue de Parent et d'Abd-el-Krim. Comment, en quatorze jours, le moral du roghi a-t-il pu tomber aussi bas ? Quels événements ont pu l'amener à cette extrémité ? C'est *uniquement à notre action militaire* qu'on doit ce profond revirement, cet effondrement.

A nos soldats, à leurs chefs échoit l'honneur d'avoir contraint le chef riffain à la capitulation.

Et tout d'abord une large part du succès revient à la diplomatie militaire que, dans les sphères officielles, on nomme dédaigneusement la « petite diplomatie » des officiers de renseignements. Ce sont ces diplomates, vivant au milieu des tribus, à la fois guerriers, administrateurs et juges, qui enlevèrent une décision favorable pour notre pays et qui réussirent, même intransigeants, là où les diplomates de carrière, malgré de déplorables concessions, avaient totalement échoué.



Le capitaine Schmidt et ses goumiers



Nos goumiers marocains en plein combat

Les petits « Diplomates ».

Au premier rang des « petits diplomates », il faut placer deux hommes de cran et d'envergure : le colonel Corap et le capitaine Schmidt. Leurs connaissances des mœurs, de la langue, de la topographie, des indigènes du bled Targuist, leurs relations avec les chefs les plus réputés de la dissidence en firent les acteurs principaux, dans le dernier acte du grand drame riffain.

Depuis plus de deux ans, le capitaine Schmidt est le chef du bureau de renseignements des Gzennaïs. En collaboration avec un des plus sincères et des plus fidèles amis de la France, le caïd Medboh, homme de haute intelligence et de grand cœur, il étudia cette importante tribu qui groupe 20.000 âmes, ce pays à cheval sur la zone de dissidence, ce peuple-frontière dont il connut bientôt les aspirations, les ressources, la mentalité. Il devina le rôle de ces populations dans les conflits possibles de l'avenir et, avec les éléments locaux, il constitua un goum remarquable d'allant, de discipline et d'allure.

Schmidt, avec sa harka de partisans et ses 150 goumiers, devint bientôt légendaire, plus peut-être dans les tribus en bordure du Riff que dans notre propre zone. Sentinelle avancée, établie non loin de Kiffane, il sauva Taza avec Medboh, seuls debout dans l'effondrement général des tribus du Nord, en juillet 1925.

Les renforts arrivés, le front étant consolidé, Schmidt et Medboh, auxquels s'était joint un baroudeur, ennemi person-

nel d'Abd-el-Krim, ambitieux, courageux et fougueux, Amar d'Amidou, sont de toutes les opérations, de tous les raids, de tous les coups de main. L'hiver, ils se livrent à l'action diplomatique ; l'été, au baroud, et, au moment des opérations de 1926, on les trouve à Beraber et à Sidi-Ali-Ben-Daoud, à 40 kilomètres en avant de nos troupes régulières, dont ils ont déblayé le chemin.

Le colonel Corap n'a pas l'ardeur extérieure de Schmidt, mais le même feu le brûle intérieurement. C'est un réfléchi. S'il ne s'agit pas en des gestes nombreux, son esprit est plein d'audace, sa volonté est inflexible, sa poigne terrible. Il s'est, lui aussi, entraîné à l'action actuelle, puisqu'en octobre 1925 on le voit à la tête du raid de cavalerie organisé par les généraux du Jonchay et Boichut, de ce coup de main audacieux qui amena nos troupes à 30 kilomètres d'Ajdir et qui eût terminé la guerre riffaine par une éclatante victoire, si les Espagnols avaient efficacement soutenu notre effort.

A ces deux hommes revient l'honneur d'avoir facilité, par leur travail diplomatique, l'avance militaire à laquelle ils participaient d'ailleurs en acteurs courageux. Ils surent, par ce qu'on nomme au Maroc « la politique », désagrèger le front ennemi, ne demandant l'intervention des armes que dans la mesure où le raisonnement n'arrivait pas à convaincre l'adversaire.

Diplomates de l'avant, en contact avec les tribus dissidentes dont certaines multipliaient les démarches de paix, ils exploitèrent à fond cet état d'esprit favorable. Le sort récompensa leurs efforts puisqu'ils eurent l'honneur de recevoir, personnellement, la soumission d'Abd-el-Krim.

La bataille des Djebels

Nos soldats se trouvent, le 8 mai, au pied de montagnes formidables, creusées de vallées profondes, crénelées de pics innombrables que la nature semble avoir découpés pour en faire d'invincibles remparts.

De Boured, point de départ, à Targuist, clef du Riff, il y a, à vol d'oiseau, 40 kilomètres épouvantablement ravinés. En suivant les cheminements praticables, la distance est presque doublée. Dans ce pays, où nul Européen n'a jamais circulé, les paysages les plus riants, les bas-fonds où circulent les oueds sous les berceaux continus de lauriers-roses en fleurs, contrastent avec la désolation grise des arêtes. Des villages lamentables s'accrochent aux maigres flancs des djebels, abritant des populations très pauvres qui, par endroits, sont obligées, pour avoir de la terre arable, de la retenir par des entassements de gros cailloux dont les murs successifs forment des jardins suspendus. Dans cette désolation, quelques forêts, noires et hostiles, de chênes-liège, rompent, par endroits, la monotonie... Telle est l'immensité, le chaos de montagnes qu'il faut conquérir.

De Dar-Caïd-Mohand, de Boured ensuite, le général Marty commande en chef, ayant sous ses ordres trois divisions. A droite, en regardant l'ennemi, la troisième division de marche, avec le général Dosse, au centre, la division marocaine, avec le général Ibos ; à gauche, la première division de marche, avec le général Vernois. Courant devant ces troupes régulières, des goumiers et des partisans dont le nombre

s'accroît à mesure que se réalise l'avance, car l'ennemi acharné d'hier se classe parmi les plus fougueux amis le lendemain de sa soumission. Avec ces guerriers libres, trois grands chefs indigènes : Medboh, caïd des Tsouls, Amar d'Hamidou, caïd des Marnissa, et Bachir, caïd des Branés. Tous les trois sont de grands spécialistes des combats marocains, qui diffèrent profondément des combats européens au point qu'il faut, pour les désigner, recourir au mot berbère qui a fait fortune : « Baroud ».

A côté de ces chefs indigènes de merveilleux officiers de renseignements dirigent les opérations : Schmidt, les lieutenants Soulard, Doynel de la Sausserie, Martinie, Auban, Maratuel, Gauthier, de Plas, Evain et enfin le légendaire Bournazel avec sa veste rouge, signe de ralliement pour ses amis, terreur pour ses ennemis.

Dans le massif montagneux, trois sommets redoutables cristallisent autour d'eux la résistance. Le djebel Hamman, où s'opère la liaison avec les Espagnols, fait face au général Dosse. Le djebel Izkritene et le Bou-Zineb barrent la route au général Ibos. Le Rodki se trouve dans l'axe du général Vernois.

Le lendemain de la rupture d'Oudja (8 mai), les généraux Ibos et Dosse obtiennent un succès retentissant en s'emparant de l'Ouaourirt, premier échelon pour escalader les grands pitons voisins. Le 11, prenant à peine le temps de souffler, les deux divisions étendent leur front, tandis que le général Ibos s'empare de l'Izkritene. Cette opération, des plus délicates, réussit grâce à une brillante tactique.

Les goumiers et les partisans Gzennaïas, disposant de 700 fusils, se portent, dans la nuit du 10 au 11 à l'est de Bab-

Bou-Arous, pour attaquer, au petit jour, l'Izkritene. A 2 heures du matin, ils sont en place, bientôt rejoints par 120 cavaliers de la même tribu. A peine sont-ils arrivés qu'une alerte subite se produit. L'ennemi, pour prévenir l'offensive du lendemain, attaque violemment, mais il est bientôt rejeté vers ses tranchées.

Les harkas riffaines, commandées par le caïd Chaïb, ont reçu la mission de ne céder à aucun prix ce point culminant. Abd-el-Krim lui-même a donné des ordres pour que la brèche ne soit pas faite à cet endroit, car, l'Izkritene pris, tout l'édifice s'écroulerait, la puissance riffaine n'étant qu'une façade.

A 5 h. 30, le jour est à peine levé. Les forces Gzennaïas s'élancent à l'assaut. Le débouché des fantassins est rapide et ils peuvent progresser à cause du brouillard intense et d'une forte action d'artillerie... On approche du sommet, qui résiste. Avec une audace inouïe, la cavalerie est lancée sur ce terrain chaotique où l'infanterie a déjà de la peine à progresser. Cette charge inattendue sème la terreur chez l'ennemi. Elle est supérieurement menée par le caïd Medboh, qui, entouré de quelques amis, part au petit galop, sous le feu ennemi, électrisant par son ardeur les hommes de sa tribu. La légion étrangère attaque en deuxième ligne, et la présence de cette troupe européenne donne aux partisans un allant exceptionnel.

La résistance fut sérieuse, puisque onze partisans sont hors de combat, ainsi que cent trente hommes de la légion. Mais, au petit matin les sommets de l'Izkritene sont à nous. On les conserve malgré les contre-attaques opérées durant toute une journée.

Tandis que s'établissent sur les sommets les troupes régu-

lières, on exploite le soir même, diplomatiquement, le succès militaire.

La prise de l'Izkritene ouvre la porte de Targuist. Le sommet voisin, réputé inaccessible, le Bou-Zineb, puissante forteresse, tombe sans combat, grâce à la « politique ». En effet, le 18 mai, la 8^e brigade de la division marocaine, reçoit l'ordre de l'attaquer. Une grande manœuvre est préparée, l'artillerie doit marteler au loin les positions ennemies... quant le capitaine Schmidt arrive, en annonçant l'inutilité de l'attaque, et, dans la nuit du 19 au 20, sous le ciel merveilleusement clair, les défenseurs du Bou-Zineb, gagnés par la diplomatie, égorgaient cinq taureaux devant les Gzennais rassemblés... Le lendemain, à l'aube, les partisans montent au sommet du Bou-Zineb sans qu'un coup de feu soit tiré de part et d'autre. A la crête, on trouve un canon français de 75, avec de nombreuses munitions. Il suffit de le retourner vers Targuist... Le soir même, il était redevenu français. On eût dit que c'était pour nous éviter la peine de l'amener qu'Abd-el-Krim l'avait placé là, quelques jours auparavant.

Ces opérations sont complétées à gauche, par la division Vernois, qui, non sans difficultés, s'empare du Rodki, forte position de 1.763 mètres. Cette opération étaye les avances victorieuses des divisions voisines.

CHAPITRE III

LA PRISE DE TARGUIST

Pendant que se manifestait victorieusement l'effort français, l'Espagne ne restait pas inactive. Aux prix de pertes sérieuses et avec un courage qui honore son armée, les divisions de Melilla s'emparent, le 15 mai, de Témassint, poste de commandement d'Abd-el-Krim, ainsi que du célèbre plateau d'Annual.

Annual ! Nom tragique pour les mémoires espagnoles ! il évoque des capitulations, des souffrances, un désastre, la retraite des meilleurs régiments, le suicide du général Silvestre vaincu, la perte d'un matériel considérable qui fut, dans la suite, le principal armement des Riffains... La journée du 19 mai où les troupes espagnoles vengèrent leurs frères morts, effaça toutes ces humiliations. Madrid fut plus sensible à la revanche d'Annual qu'elle ne l'avait été à la victoire brillante d'Ajdir.

L'écho de ces avances résonne à travers le Riff. Abd-el-Krim, qui a fui en hâte Témassint et qui n'ose venir à Tar-

guist, est effrayé. C'est sous l'impression de ses défaites successives qu'il confie à M. Parent la lettre adressée à M. Steeg, contenant de nouvelles propositions de paix.

Le Roghi a encore l'espoir de traiter. Sa lettre n'est pas une capitulation. Il compte toujours sur les promesses que lui ont faites ses amis à Oudja et il espère que les Français n'aborderont pas Targuist. Il faut une nouvelle pression militaire pour lui enlever ses dernières hésitations.

Le 20 mai, nous sommes donc sur les hauteurs qui dominent Targuist dont on peut apercevoir, à la jumelle, les six villages et le minaret de la mosquée. Nous n'avons qu'à tendre la main pour nous en emparer car, si nos troupes subissent un temps d'arrêt imposé pour leur groupement, l'action politique les devance.

Les Béni Amret à qui Abd-el-Krim avait confié la protection de Targuist font leur soumission au colonel Corap, le 21 au soir... Rien ne peut plus enrayer notre avance, si nous la réalisons tout de suite, sans laisser aux réguliers riffains le temps de reprendre en mains les tribus défaillantes... Allons-nous surtout permettre à Abd-el-Krim de s'enfuir chez les Djeballas, comme il en a l'intention?... Une avance rapide lui couperait la route.

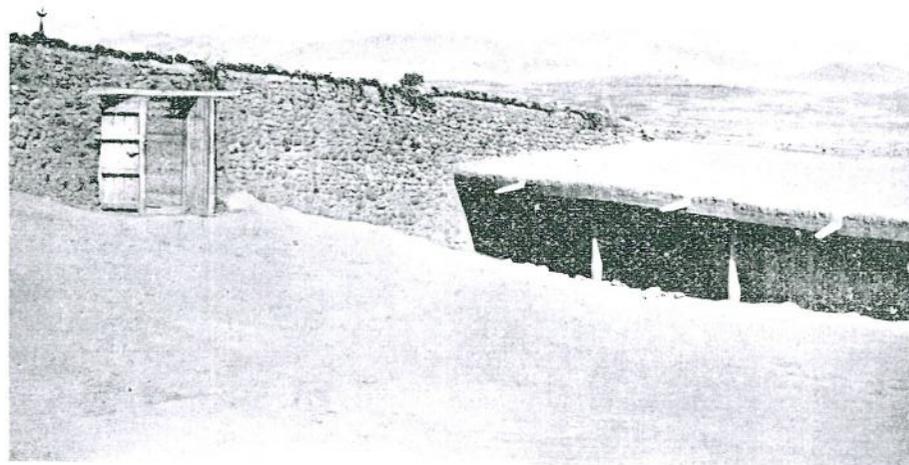
Le général Boichut, venu sur une montagne avancée, le 27, découvre la plaine de Targuist et consent à une nouvelle progression. *Cependant un ordre supérieur arrive, enjoignant de ne dépasser en aucun cas l'oued Ghis.*

Allez à Targuist ordonne quand même le colonel Corap.

Alors, deux hommes, ayant envisagé toutes les solutions possibles, prennent une lourde responsabilité, la plus lourde



La Mosquée et le cimetière de Targuist



L'entrée du poste d'Abd-el-Krim à Targuist

peut-être de leur vie. Les partisans veulent aller de l'avant. Ils sollicitent du colonel Corap l'autorisation de traverser l'oued Ghis, au delà duquel ils comptent gagner Targuist. Après des heures de réflexion, ayant consulté le général Ibos, le colonel Corap répond le 22, à 14 heures, le mot qui va déclancher toute une opération merveilleuse : « Allez à Targuist, écrit-il dès que la situation politique le permettra. J'espère pouvoir vous suivre bientôt avec les troupes régulières. »

Il n'en fallait pas tant aux partisans !... et, le 23 au matin, Targuist était pris.

Si Corap n'avait pas eu le courage de prendre sur lui, avec les risques que l'on devine, de donner cet ordre formel, le sort des événements eût été bouleversé. Il est en effet certain que la réponse de M. Steeg à la lettre d'Abd-el-Krim serait arrivée assez tôt pour que les négociations fussent probablement rouvertes. M. Parent rapportait en effet de Fès une lettre dont on ignore le contenu. Il arrivait à Taza au moment même où Abd-el-Krim se rendait. On aurait hésité une demi-journée... C'en était fait !

La prise de Targuist fut rondement menée. Ayant reçu l'ordre de marcher, dans la soirée du 22, les partisans déclanchent le mouvement le 23, à quatre heures du matin. Les Marocains avancent dans l'enthousiasme, car il n'est rien de tel que l'enlèvement d'un riche village pour exciter l'ardeur des indigènes. Au contact des agglomérations qui forment Targuist, nos amis sont reçus par des coups de feu... Un combat rapide a vite raison des dernières résistances. A 11 heures, les fanions des goums flottent sur le principal village de Targuist.

Les forces de Schmidt, Martinie et Soulard et bientôt après le colonel Corap en personne s'installent dans la Mahakma, poste de commandement d'Abd-el-Krim où l'on trouve un intéressant butin.

En plus des archives du roghi enterrées dans les silos des environs, on découvre sept canons modernes, dix-huit mitrailleuses, mille cinq cents fusils, trois mille sept cents douilles de 75.

Dès le début de l'après-midi, la victoire de Targuist amène dans le bureau du colonel Corap, sommairement installé, les plus hautes notabilités de la région, ces mêmes gens qui, 15 jours auparavant, venaient à la même place porter leurs hommages à Abd-el-Krim et recevoir ses ordres.

La délivrance des prisonniers

Ce même soir du 23, la nouvelle de la prise de sa mahakma parvient à Abd-el-Krim. Il n'y peut croire. Cependant, ses courriers envoyés aux renseignements, lui rapportent des faits précis. Il doit se rendre à l'évidence.

Tout le Riff est ébranlé par la nouvelle et, dans son rapport, le docteur Gaud signale la répercussion de nos succès dans l'entourage du chef riffain. Il écrit :

« On apprend que Targuist est pris... C'est de l'affolement. Azerkane me dit qu'Abd-el-Krim revient à l'idée de se retirer vers l'Ouest. Il me demande de tenter l'impossible auprès du commandement français pour arrêter la marche en avant de nos troupes. Je lui fais comprendre que je ne puis tenter une telle démarche.

Accablé, il m'affirme qu'une seule chose les retient tous pour faire leur soumission : c'est la crainte d'être livrés aux Espagnols. Je le rassure de mon mieux ; mais, tout à coup, un grand désordre se produit. On entend de multiples coups de feu. Va-t-on, dans la débandade, nous faire un mauvais parti ? Nous nous sommes tous réfugiés dans la Mahakma que nous occupons grâce à Haddou. Nous avons dix fusils et cent cartouches. C'est peu. On improvise un drapeau français avec des morceaux de ceinture pour le hisser sur la Mahakma et pour combattre sous ses plis. »

J'ai vu ce modeste drapeau, étalé à la place d'honneur dans le bureau du docteur Colombani, directeur du service de santé. Pauvre loque confectionnée par nos prisonniers avec des morceaux de leurs habits déchirés et avec la ceinture d'un camarade qui vient de mourir.

Un drapeau ? La vue des trois couleurs est nécessaire à ces hommes, qui ont à peine la force de se tenir debout, après huit mois de souffrances chez les Riffains ! Le drapeau de Toufist mérite qu'on le garde précieusement. Il signifie que des prisonniers français épuisés et presque sans vie prirent la résolution de se battre encore et, dans un moment critique, de former le dernier carré pour vendre chèrement leur existence. La lutte à laquelle ils se préparent ne sera pas nécessaire.

Voici, d'après le même rapport du docteur Gaud, comment s'effectua le retour des prisonniers dans nos lignes :

« Le calme revient peu à peu et, le 24, Haddou m'appelle. Il est entouré des principaux conseillers d'Abd-el-Krim. Il vient de recevoir personnellement une lettre du capitaine

Schmidt qui occupe Targuist et lui demande de venir le voir. » Voici la lettre :

Le capitaine Schmidt offre l'aman au caïd Haddou. Il lui rappelle les bonnes relations qu'il a eues autrefois avec lui à Taourirt et espère qu'il comprendra qu'il est de l'intérêt de tous de faire une bonne paix.

Un dialogue s'engage :

— Il faut y aller, dis-je.

— Viens avec moi, répond Haddou.

— J'accepte, s'il est entendu que les prisonniers seront rendus.

Haddou envoie alors une lettre au capitaine Schmidt pour lui annoncer qu'il se présentera avec moi aux lignes françaises, le même jour, 25 mai, à 13 heures.

A l'heure fixée, nous trouvons le capitaine avec le caïd Medboh. Nous sommes présentés au général Ibos que je renseigne en tous points sur la situation.

A 10 heures, nous étions de retour à Toufist. Le conseil d'Abd-el-Krim accepte toutes les conditions, mais il manque la signature de l'émir, qui s'est retiré à Snada, à 10 kilomètres.

Pendant qu'on va la chercher, je préviens les prisonniers. C'est du délire. On s'embrasse. Les Espagnols crient : « Vive la France ! » Beaucoup pleurent. C'est une minute inoubliable.

A 2 heures, l'ordre arrive. Haddou, très ému, me dit : « Je vous remets les prisonniers, ils sont à vous. C'est à M. Steeg que nous les rendons. »

Le 27 mai, Haddou vient m'éveiller et m'annoncer qu'Abd-el-Krim et sa famille ont passé dans la nuit les lignes françaises et que l'entourage suivra.

Tel est, dans sa simplicité, le récit du retour de nos soldats prisonniers. Peut-on dire leur joie quand, après une dernière étape particulièrement longue, au cours de laquelle il fallut en porter certains, ils défilèrent, en guenilles, devant les troupes françaises de Targuist, qui leur présentèrent les armes... en pleurant ?

CHAPITRE IV

LE « BAROUD D'HONNEUR »

La coutume marocaine exige qu'un chef de guerre, avant de se déclarer définitivement vaincu, dirige en personne un dernier combat, le « baroud d'honneur », pour tenter une dernière fois la chance des armes. Abd-el-Krim ne rompt pas la tradition, et voici un fait historique assez peu connu.

Dès que le chef riffain fut certain de la prise de Targuist, qui avait eu lieu dans la matinée du 23 mai, le soir de ce même jour, il réunit cent cinquante guerriers fidèles pour essayer de reprendre son ancien poste de commandement et frapper ainsi, par ce regain de vitalité, l'esprit des tribus voisines. A 23 heures, à la tête de ses hommes, il arrive près de la mahakma, où, dans la nuit, nos partisans fêtent la victoire. Des éclairs illuminent l'obscurité, la fusillade alerte tous les cantonnements des environs, mais Abd-el-Krim en veut seulement à son poste de commandement où sont entassées les munitions et les archives.

Malgré leur acharnement, les guerriers riffains sont une

première fois repoussés. Refluant vers l'arrière, ils se regroupent aussitôt et reviennent sur un autre point, donner l'assaut. Les Riffains s'approchent des murettes et invectivent de la voix les partisans. Au clair de lune s'abordent deux hommes, ennemis depuis plus de vingt ans : Medboh, que le roghi accuse de l'avoir provoqué et d'avoir déclenché le soulèvement riffain, et Abd-el-Krim, l'insurgé, qui joue sa dernière carte.

De part et d'autre, les hommes sont acharnés, et les goumiers de Schmidt forcent à l'obéissance les partisans que la présence d'Abd-el-Krim impressionne.

Le combat se poursuit, indécis, durant plus de trois heures. Même si le roghi avait repris sa mahakma, il en eût été chassé dès le lendemain matin, car six bataillons et trois escadrons de troupes régulières auraient eu vite fait de rétablir la situation. Mais Medboh aurait été battu, et il eût été déplorable que ce chef excellent et fidèle subît une défaite personnelle au moment de la victoire générale de toute l'armée.

A 2 heures du matin, Schmidt tient conseil avec ses trois sous-officiers, parmi lesquels se trouve un baroudeur merveilleux, l'adjudant Dunyach, chevalier de la Légion d'honneur, et le caïd Medboh. La décision ne tarde pas et il est décidé à jouer le tout pour le tout et à obtenir une décision en passant de la résistance à l'offensive.

A la tête des partisans et des goumiers les chefs se précipitent sur les gens d'Abd-el-Krim... une mêlée générale se produit, les Riffains fléchissent, le roghi remonte à cheval et repart dans la direction de Snada.

Lui, qu'on entourait jusque-là du cérémonial réservé aux

sultans, n'a pu conserver pour l'accompagner que vingt-deux guerriers avec lesquels il passe le reste de la nuit dans une maison isolée, en proie à la plus terrible anxiété. Tout croule autour de lui ! Sa carrière éphémère se termine réellement après ce baroud où l'honneur du moins était sauf... A 3 heures du matin, épuisé, définitivement vaincu par les armes, il a une seule préoccupation : sauver sa personne et ses biens.

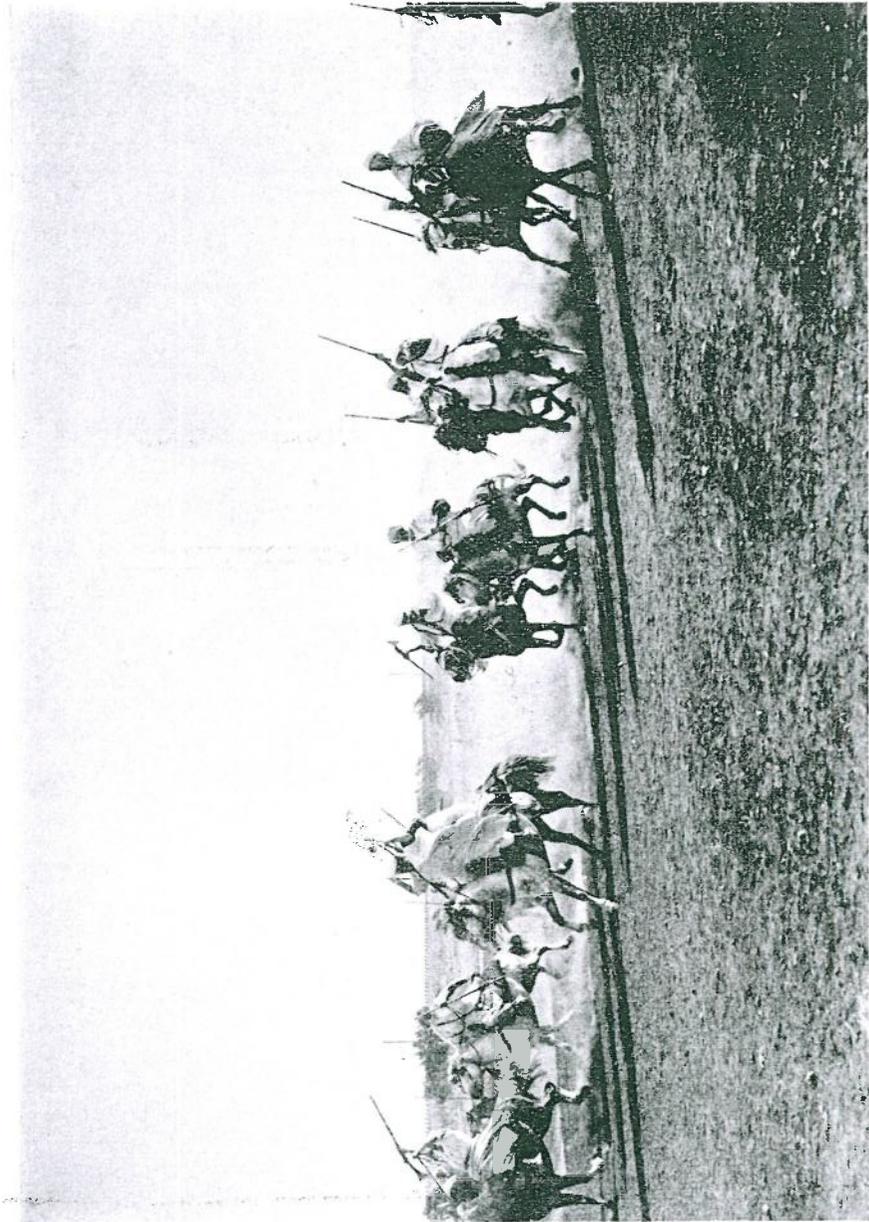
Snada

La défaite consommée, Abd-el-Krim se réfugie à Snada, où il arrive, lamentable, à pied, tenant son cheval par la bride, devant la demeure de Sidi-Hammido-Ouezzani, membre de la famille maraboutique très vénérée d'Ouezzan.

Snada. Il est sur la terre des lieux prédestinés. Dans cette zaouia, dans ce sanctuaire où il se réfugie aujourd'hui et où il demande humblement l'hospitalité, Abd-el-Krim, à l'apogée de sa puissance, enfermait, il y a un an, celui dont il avait été l'ami et dont il avait trahi la cause : Raissouli, le chérif qui avait préparé les voies de l'insurrection riffaine et qui avait été vaincu, non par l'étranger, mais par le Beni Ouriaghel, dont l'étoile montait, brillante, dans le ciel d'Islam.

A un an d'intervalle, Snada est témoin de l'humiliation des deux plus grands agitateurs du Riff et, en entrant dans le lieu saint, Abd-el-Krim doit se souvenir de la parole que lui adressa Raissouli, mourant : « Mon fils, ce que tu fais là ne te portera pas bonheur. »

Sur le rôle du chérif Sidi-Hammido, le marquis de Se-



Une charge fantasia de nos partisans

gonzac publie, dans l'*Afrique Française*, au cours d'une remarquable étude, les lignes suivantes :

« Abd-el-Krim est l'hôte du chérif. La zaouia est un asile au sens mystique du mot. Nul ne peut en déloger le fugitif sans forfaire aux lois sacrées de l'hospitalité.

« On sait quelles anciennes et précieuses relations unissent depuis cinquante ans, la France et la maison chérifiennne d'Ouezzan. Sidi Hammido fut, de tout temps, un allié du maghzen et l'ami personnel du fameux chef des méhallas chérifiennes, El Baghdadi. Abd-el-Krim, au temps de sa gloire, l'a toujours traité avec déférence. Il n'a jamais lésé ses intérêts. Vaincu, il se réfugie sous son toit, le chérif lui doit aide et protection.

« Sidi Hammido l'accueille donc, et tout de suite l'exhorte à faire sa soumission à la France. La situation du roghi du Riff est désespérée. Il apprend coup sur coup la défection de toutes les tribus côtières, qui ont demandé l'aman. Elles guettent le trésor et la smala d'Abd-el-Krim, enfermés à Kemoun et défendus seulement par les Aït Abdallah, dernière fraction fidèle des Beni Ouriaghel.

« Tout le pays sait que le chef riffain cherche à rassembler 250 mulets pour transférer sa famille et ses biens chez les Mtioua, dans la partie occidentale du Riff, d'où, il espère poursuivre sa résistance avec l'appui des Djeballa. Ce convoi est une proie fabuleuse ; il excite toutes les convoitises, nul doute qu'il ne soit pillé, dès sa première étape, par ceux-là mêmes qui furent si longtemps les plus dévoués serviteurs du roghi.

« Cet argument du vieux chérif touche le vaincu au plus profond de ses sentiments et de sa rapacité. Il accepte l'en-

tremise qui lui est offerte et consent à traiter, si la France s'engage à protéger sa famille et ses biens. »

Depuis Targuist, le colonel Corap exploite, par la diplomatie, le succès militaire, et il écrit au marabout Si-Ali-el-Mesnaoui, de Kemoun, chez qui Abd-el-Krim a rassemblé ses biens :

Vous avez pu voir, lui dit-il, l'arrivée des troupes françaises à Targuist. Sachez que leur avance ne s'arrêtera pas jusqu'à ce qu'elles se rencontrent avec celles de l'Espagne et que rien ne peut l'empêcher sans la volonté de Dieu. Au cas où Mohamed-Ben-Abd-el-Krim continuerait la lutte, il est facile de comprendre ce qui pourra arriver.

On nous a dit qu'il s'est placé sous votre protection et qu'il prend vos conseils. A vous de lui indiquer son chemin. Il sait que la France est généreuse lorsqu'on fait appel à sa clémence, mais le moment approche où toutes les issues lui seront fermées.

Comme cette lettre part vers Abd-el-Krim, le chérif Sidi-Hammido arrive à Targuist et se présente au colonel Corap, apportant la soumission des Beni Itef. Au cours de la conversation, il annonce également qu'Abd-el-Krim se trouve chez lui et qu'il l'a officieusement chargé de voir les conditions de l'aman. Le chérif ne cache pas d'ailleurs l'affaiblissement du moral d'Abd-el-Krim, qui se considère comme perdu. Sidi-Hammido s'offre à lui porter nos conditions, sans cependant s'engager personnellement à ramener le vaincu.

Le colonel Corap remet à Sidi-Hammido la lettre suivante :

A Sidi-Mohamed-Ould-Sidi-Abd-el-Krim-el-Khettabi, salut, de la part du colonel Corap, commandant les troupes françaises à Targuist.

Nous avons reçu le chérif Hammido, venu de votre part nous demander si vous pouviez vous présenter à nous avec l'aman.

Nous avons reçu sa visite avec plaisir, car nous ne désirons que le retour à la paix. Vous savez que la France est généreuse et accueille avec honneur ses ennemis quand ils sont loyaux. Mais votre demande ne peut être accueillie que si vous venez sans délai. Dans ces conditions, vous n'avez rien à craindre pour votre personne ni pour votre famille en venant sous la protection du chérif. Nous vous demandons de donner immédiatement des ordres pour la libération des prisonniers français et espagnols dès que vous serez en route pour venir. Quant à votre famille, si vous aviez pour elle des craintes, nous nous engageons à la faire respecter et à la protéger.

Vous n'ignorez pas que les conditions qui vous seront faites seront d'autant meilleures que votre décision sera plus rapide.

Une mission délicate

Mais après avoir écrit cette lettre, le colonel Corap ne la juge pas suffisante. Il sait qu'au dernier moment Abd-el-Krim peut trouver le moyen de gagner le pays Djeballa. Cela, il ne le faut à aucun prix. Aussi, le colonel décide-t-il d'envoyer à Snada, en compagnie du chérif, des officiers qui discuteront avec le roghi et enlèveront sa décision. La mission n'est pas seulement dangereuse, elle est très délicate. Le colonel Corap n'a que l'embarras du choix parmi les offi-

ciers d'élite susceptibles de gagner la partie. Entre tous, il en choisit deux : d'abord le capitaine Suffren, chef du bureau des renseignements de Taza Nord, un audacieux à qui sa tête rasée, ses yeux noirs profonds, son profil d'aigle, son allure tout entière ont justement valu la réputation et le nom de « Corsaire ». Il saura, s'il le faut, parler haut et on ne « l'aura » pas facilement.

Avec lui, part le lieutenant de vaisseau Montagne, spécialiste des questions marocaines et riffaines, mais totalement opposé, comme tempérament, à son compagnon. Montagne, c'est le raisonnement, la froideur, la douceur. A eux deux, ces hommes se complètent, et leurs deux personnalités, mêlées et unies pour un même but, forment une volonté à la fois audacieuse et sage. Comme escorte, on leur adjoint le lieutenant de la Rosière, avec une dizaine de spahis. Le convoi est assez nombreux pour échapper à une embuscade, mais trop faible pour se tirer d'une attaque menée avec des effectifs moyens.

Les démarches ne traînent pas. Dans cette même journée du 25 qui avait vu arriver à Targuist le chérif Ouezzani, les officiers partent à cheval, à 11 heures du matin. Ils font l'étape d'un seul trait et arrivent, à 16 heures, à Snada.

CHAPITRE V

ABD-EL-KRIM AUX ABOIS

Abd-el-Krim a pu reformer une sorte de cour. Il a une garde du corps composée de cinquante réguliers. Tout le monde l'appelle le « sultan » ou l'« émir ». Le plus grand ordre règne dans le petit camp. « La garde du roghi, dit le capitaine Suffren, a belle allure ; les soldats portent des turbans verts, la djellaba noire et une sacoche en bandoulière. Ces gens saluent à la manière espagnole et ils nous présentent les armes à notre arrivée. »

Vers 19 heures, l'« émir » les reçoit. Un serviteur vient les chercher dans la maison voisine, où on les a installés, en leur disant : « Le sultan vous salue et vous attend. »

C'est une véritable audience, et l'apparat qui entoure le chef riffain doit être semblable à celui dont on l'entourait à Ajdir au temps de sa puissance. Au premier étage de la zaouïa, une salle très convenable où sont disposés des tapis, des coussins et des tentures lui est réservée. Abd-el-Krim est assis au fond de la pièce sombre, entouré d'une dizaine

de ses conseillers habituels. Quand les officiers français se présentent, il se lève et les salue. Il les amène près de lui. Malgré les préoccupations qui assaillent son esprit, on ne lit aucun trouble sur sa figure. Il trouve la force de sourire en proférant les salutations et les bénédictions qu'on déverse sur la tête des hôtes à leur arrivée.

On devine cependant qu'il va jouer sa dernière carte. Il regarde autour de lui, scrute les figures, hésite, puis, d'un signe, congédie ses familiers. L'un d'eux, qui a certainement l'habitude d'assister aux entretiens, même les plus secrets, ne quitte pas la salle. L'émir lui jette un regard et il part à son tour.

Abd-el-Krim ne veut pas que ceux qui furent témoins des jours de sa splendeur le soient de sa profonde humiliation. Aucun cependant de ceux qui eurent ses faveurs ne doit le trahir. Il a vraiment sur eux tous l'ascendant du chef..., il les écarte cependant.

L'instant est émouvant, car le sort du Riff tout entier, et non seulement celui d'un homme, se joue entre ces quatre murs peints à la chaux où s'abordent les vainqueurs et celui qui ne veut pas encore s'avouer vaincu mais qui a conscience de sa défaite.

Il parle le premier et avoue que sa situation est presque désespérée. Il est beau joueur, ne dissimulant pas ses fautes. On sent que s'il ne s'agissait que de sa soumission personnelle il n'hésiterait pas et s'en remettrait à la France. Mais il a une âme de chef, et cette âme parle en lui violemment. Très ému, il dit aux officiers :

« Je ne suis pas seul. Ma soumission va faire crouler mon œuvre. Des hommes qui ont confiance en moi, des tribus en-

tières veulent encore lutter. Mon devoir est de rester avec eux jusqu'à la dernière extrémité. Si je m'en vais, que vont devenir les tribus ? Qui les dirigera, qui défendra leurs intérêts, surtout en face des Espagnols, dans l'établissement de la paix ? »

Ces paroles sincères émeuvent les officiers. Elles ne sont pas de vains prétextes pour retarder une capitulation que le roghi sait fatale et que son intérêt lui commande de faire immédiatement. Mais il sonde son cœur... Doit-il abandonner les tribus qu'il entraîna dans la guerre, avant d'avoir épuisé tous ses moyens d'action ?

Les officiers prennent tour à tour la parole, chacun avec ses arguments. Ils n'ont pas de peine à indiquer combien la situation est grave : « Le devoir d'un chef, disent-ils, est d'éviter aux tribus, avec de nouveaux et inutiles combats, le développement certain des opérations.

« La fuite, ajoutent-ils encore, est impossible. » Les tribus ne lui ont-elles pas refusé les 250 mulets qu'il demande pour amener ses biens chez les M'Tioua ?... Même si ces mulets arrivent, pourront-ils traverser les tribus Beni Bou Frah et Beni Gmil, qui sont en complète insurrection ? Il n'a, pour garder ses femmes et ses trésors, que cinquante réguliers rifains et deux cents partisans... L'appât du gain peut amener des tribus entières à piller le convoi... Enfin, il faut même redouter, dans les circonstances présentes, un coup de main espagnol sur Kemmoun... »

Telles sont les principales raisons qu'exposent durant deux heures nos officiers. Le vaincu semble définitivement ébranlé, mais il demande encore à réfléchir. Les officiers rentrent chez eux.

Vers minuit, il les convoque de nouveau. « Je suis décidé à me soumettre au gouvernement français, dit-il ; je vais donner l'ordre de libérer les prisonniers et de les diriger dès ce matin vers Targuist. Je donne ainsi une preuve de ma bonne foi, puisque ces prisonniers constituent ma dernière sauvegarde. »

Nos officiers précisent : « Il s'agit bien, demandent-ils, de tous les prisonniers ? »

Abd-el-Krim hésite ; dans son esprit, il ne livrait que les Français et gardait les Espagnols.

— Faut-il les livrer tous ? interroge-t-il.

— Oui, tous, même les Espagnols, c'est une condition formelle.

Hésitation...

— Soit !

On décide d'envoyer le lieutenant de La Rosière avertir le colonel Corap de ces dispositions, mais, pour plus de sûreté, nos officiers demandent à Abd-el-Krim une lettre.

Celui-ci prend son stylo et écrit ces mots, qui constituent l'acte essentiel de sa capitulation :

Louange à Dieu seul !

Snada, le 25 mai 1926.

*A Monsieur le colonel Corap, hommage
de mes sentiments respectueux.*

*J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre
m'accordant l'aman. Dès à présent, je peux vous dire que je*



Cavaliers d'une méhalla du Sultan

me rends à vous. Nous demandons la protection de la France pour nous et notre famille, et je vous demande que ma famille, qui se trouve actuellement à Kemmoun, soit placée sous la sauvegarde de vos troupes.

Quant aux prisonniers, je donne l'ordre de les mettre en liberté demain matin.

Demain avant midi ou à midi il y aura une réponse concernant l'heure de l'arrivée.

Salut !

MOHAMET-BEN-ABD-EL-KRIM-EL-KHETTABI.

Remettant la lettre à nos officiers, Abd-el-Krim ajoute :
« Je vous demande que, dès mon arrivée dans les lignes françaises, des troupes soient envoyées à Toufist et à Kemmoun, pour protéger ma famille. Dès ce matin, je me rends dans ce village pour traiter avec mon frère et mon oncle de l'évacuation de mes biens. Je reviendrai à Snada aussitôt. »

Nouvelles dispositions

A 1 heure du matin, l'entretien avait pris fin, mettant le terme à une journée pleine d'émotions. Abd-el-Krim prend quelques instants de repos et, dès le lever du jour, part à cheval à Kemmoun.

Il est de retour à midi, mais un changement profond s'est opéré en lui au cours de ce voyage. Peut-être les adieux à sa famille ont-ils fait impression sur lui ? Peut-être ses parents et surtout son frère ont-ils reçu des nouvelles de la

résistance des Djeballa et l'ont-ils décidé à gagner l'ouest pour y lutter ?

Dès son arrivée à Snada, il fait appeler les officiers français et leur dit ses appréhensions :

« Haddou, leur explique-t-il, m'affirme que les troupes françaises ne peuvent dépasser Targuist et, par conséquent, sont incapables de protéger ma famille. »

Mohamet Bougibard, qui se trouve près de lui, semble encore plus hésitant que son maître. Ils paraissent redouter de s'être trompés, de voir leurs biens pillés par les troupes. Est-ce pour les décider ? Un avion espagnol vient lâcher près de la Zaouia des bombes très ajustées qui tuent trois Riffains et jettent un certain désordre dans l'entourage du Roghi.

On le sent, Abd-el-Krim veut revenir sur sa parole et prétexte qu'il n'a pas de réponse à sa lettre adressée à M. Steeg.

Nos officiers estiment un moment la partie perdue, surtout quand l'émir ajoute : « Je suis libre et, si je le veux, je puis encore me défendre. Vous êtes à ma merci, je peux vous garder comme otages, maintenant que je n'ai plus d'autres garanties, puisque j'ai relâché les autres prisonniers. »

Suffren et Montagne le prennent de haut : « Tu n'es, comme nous, que l'hôte du chérif Amidou... lui seul commande ici... essaye donc de nous faire du mal, tu verras ce qu'il en coûte de rompre les lois de l'hospitalité. »

Malgré cette conversation, dont le ton est assez vif et dont l'allure amène presque la rupture, aucune solution n'intervient. On décide d'envoyer un nouveau rekkas au colonel Corap, avec mission de rapporter l'assurance formelle que les biens et la famille du Roghi seront protégés.

Le colonel, devinant encore les hésitations d'Abd-el-Krim, a immédiatement répondu à la première lettre de soumission portée par le lieutenant de la Rosière. Sa réponse contient justement la promesse formelle demandée par le second courrier. Abd-el-Krim en paraît satisfait, mais il ne prononce pas le « oui » définitif et ne fixe rien concernant son départ. Il ergote, demandant s'il ne peut pas aller à Targuist, simplement pour discuter et envoyer son frère en avion auprès de M. Steeg. Ainsi donc, il songe à réouvrir de nouveaux pourparlers et à faire entrer en jeu les hautes personnalités françaises qui se déclarèrent ses amis à Oudjda. Son plan n'est certes pas mauvais, et il aurait réussi si le colonel Corap n'avait pris la décision de brusquer les choses.

Comme Haddou, venu accompagner les prisonniers, émet des doutes sur la reddition d'Abd-el-Krim, le colonel répond : « Si Abd-el-Krim n'est pas ici demain, c'est moi qui irai le chercher. Dans ce cas, il peut être certain que lui et ses biens subiront un autre sort que celui que j'ai promis. Je n'ai été bon que dans l'intention d'arrêter le baroud. »

Dès l'arrivée du second rekkas à Targuist, en apprenant les hésitations renouvelées du roghi, le colonel Corap donne des ordres formels à ses officiers de Snada... Il faut en finir.

CHAPITRE VI

CAPITULATION

Le rekkas, qui a couru sans arrêt, arrive le 26 au soir, à 9 heures, à Snada. Aussitôt, les officiers informent le chérif Amidou qu'ils ont reçu des ordres formels. Ils lui demandent d'être introduits immédiatement auprès d'Abd-el-Krim. Ils font comprendre au chérif que l'insurgé ne peut rester chez lui puisque, personnellement, aussi bien qu'au nom de sa tribu, il a fait sa soumission. Le chérif les approuve. Il va trouver son hôte, mais il revient quelques instants après disant qu'il a soulevé la tenture qui ferme la chambre d'Abd-el-Krim et que celui-ci, accablé d'émotion et de fatigue, s'est endormi. Il n'a pas osé le réveiller. Les officiers insistent... Vers minuit, Abd-el-Krim les reçoit. C'est l'entrevue décisive. Il va en sortir la reddition ou la reprise des hostilités. Ce n'est pas sans émotion que les officiers quittent leur petite maison pour se rendre au premier étage de la zaouia. Ils se font accompagner du chérif Amidou et entrent seuls avec lui.

Le chérif parle tout d'abord et il insiste auprès d'Abd-el-

Krim pour qu'une décision soit prise, lui représentant qu'il est de son intérêt et de celui des tribus voisines de se mettre entre les mains des Français. Il affirme que ceux-ci se montreront généreux... et, d'ailleurs, à quoi servirait une nouvelle hésitation ? Des troupes en force sont à quelques heures de marche d'ici et rendraient la résistance impossible.

Nos officiers approuvent ces paroles et les appuient... Un grand silence se fait. L'émir réfléchit... Son visage s'assombrit... Formidable minute... Abd-el-Krim pleure... Il prononce deux mots qui tombent dans la nuit, glacials et décisifs : « *N'emchi Kheir* »... (Il vaut mieux que je parte).

La phrase fatale est dite le 27 mai, à 1 heure du matin. Après ces deux mots, tout retombe dans le silence. Le point final vient d'être mis à la carrière tragique d'un chef qui commanda à 150.000 guerriers et que deux officiers français ont vu pleurer des larmes de honte et de douleur.

Mais la décision prise, Abd-el-Krim redevient calme : « Restez une heure de plus, dit-il aux officiers, je pars avec vous. »

On se repose quelques instants. « Le Sultan du Riff » prend ses dernières dispositions, donne ses derniers ordres avec une grandeur et une autorité qui étonnent ceux qui savent. Il descend dans la cour de la zaouia, et, ayant rassemblé les cinquante Riffains qui l'ont toujours suivi pour le protéger et l'escorter, ces cinquantes hommes de confiance, témoins de sa faiblesse des premiers jours et de sa puissance grandissante... il les congédie, leur demandant de se rendre à Kemmoun. Il ne veut aucun témoin à son départ.

Deux heures du matin ! Tout semble dormir dans la zaouia. Le clair de lune est magnifique. Des hommes cependant, au nombre d'une vingtaine, montent à cheval et attendent. Ce sont les derniers moments de liberté de l'« émir ». Quand tout le monde est rassemblé, il arrive, monte à cheval sans un mot et part en tête, lentement, comme pour une parade. Sans que personne ait réglé le cortège, les deux officiers français et le chérif marchent immédiatement après le « Sultan » vaincu, puis au hasard, nos dix spahis et quelques cavaliers riffains.

Une seule fois, avant de passer les montagnes derrière lesquelles va disparaître la zaouia, Abd-el-Krim se retourne. Est-ce pour envoyer une dernière pensée à ceux qu'il laisse à Kemmoun ? Peut-être aussi veut-il graver dans son esprit cette zouia où il reçut tant d'hommages au temps de sa splendeur et où il connut la suprême humiliation. Veut-il voir une dernière fois ce pays qu'il avait conquis, tribu par tribu, et dont il va être à jamais séparé ?

Mais voici que, des fourrés, sortent des ombres qui courent vers le cortège... Ce sont des fidèles, des irréductibles. Ils ont appris la décision du chef et deviné ce que l'on voulait leur cacher... Ils veulent suivre une dernière fois leur idole, ils baisent ses étriers et ses vêtements, ils se prosternent devant lui. Elle est émouvante la vue de ces fanatiques rendant hommage au Chef, même déchu. Et s'il est besoin d'un témoignage pour marquer l'ascendant d'Abd-el-Krim sur ses hommes, c'est bien là, sur la route de Snada à Targuist, qu'on l'aurait trouvé, dans cette nuit du 26 au 27 mai.

Ces gens, pressés autour de son cheval, sollicitent un

ordre, un mot, un signe, un regard. Lui, comme un sultan à la parade, laisse ses yeux fixés au loin. Il va vers son destin. L'émotion qui étreint son cœur glace ses lèvres. Il s'avance dans le silence de la nature où résonne seulement le pas des chevaux. Le jour se lève, splendide, dans un ciel pur.

**

5 heures 15 ! Un clairon sonne le « Garde à vous ! » En avant de Targuist, à Tizemouren, les troupes sont massées. Il y a là tous les vainqueurs. Ils vont assister à l'arrivée du vaincu. Voici les légionnaires, droits et fiers; les sénégalais, enfants héroïques que les Riffains martyrisèrent; voici la division marocaine, immense champ de coquelicots sur le fond gris des djebels; voici, à la place d'honneur, les goumiers. Schmidt et Bournazel, avec la veste rouge, signe de ralliement... et, tout autour de ces forces régulières, une foule bariolée, agitée, tapageuse, de partisans.

En avant se tiennent les chefs, le général Ibos, le colonel Corap et les états-majors.

Devant eux, Abd-el-Krim saute de son cheval gris perle. Suivi de son frère et de son oncle, de Suffren et de Montagne, il se dirige vers le groupe. Le colonel Corap le présente au général Ibos. L'interprète traduit les paroles du chef riffain : « Je remets ma personne et mes biens à la France. J'ai confiance en sa générosité. »

Le général répond : « Je vous remercie de vous être sacrifié à la paix entre nos peuples; la France vous en saura gré. »

Abd-el-Krim : « Je vous remercie, j'ai confiance dans la France et je souhaite que Dieu vous donne sa bénédiction. »

Le général serre la main du vaincu et lui dit : « Voici le colonel Corap, mon compagnon, avec qui vous traiterez de vos intérêts personnels. »

Des saluts militaires sont échangés. C'est fini. Le général remonte à cheval et regagne Targuist, d'où il lance au monde, par T.S.F., ce message *que les agences n'ont pas retransmis* et où, cependant, sont indiqués les véritables vainqueurs : *Abd-el-Krim, vaincu par les armes, a fait ce matin, sa soumission aux troupes françaises, s'en remettant à la clémence de la France, mettant fin à l'insurrection riffaine qu'il a fomentée.*

*
**

Comme Abd-el-Krim quitte le terrain où il vient de faire sa soumission, le capitaine Schmidt, s'approchant de Medboh immobile et d'Amar d'Amidou, leur demande : « Voulez-vous le voir ? »

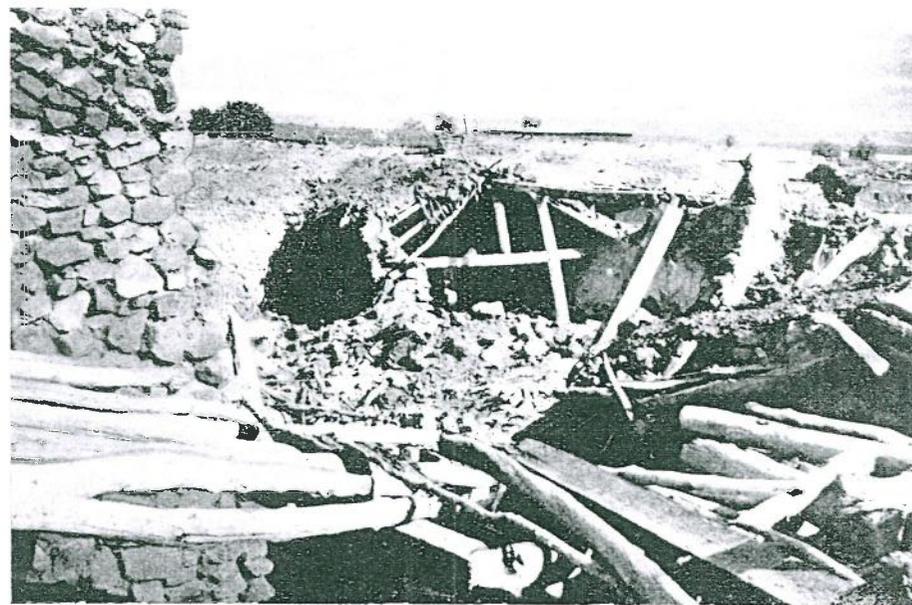
Medboh répond : « Que m'importent les chiens vaincus ! »

Abd-el-Krim remonte à cheval, passe devant le front des troupes et, comme il arrive devant Medboh, son ennemi depuis vingt ans, celui-ci détourne la tête et crache à terre en signe de mépris pour son ennemi défait, à qui il ne pardonne pas le sang versé.

Tandis que les troupes françaises et notre légion, qu'on dit pillarde, auront, ô ironie ! à protéger la fortune, les femmes, les caisses pleines d'or d'Abd-el-Krim, celui-ci s'en va, prisonnier, vers Targuist.



A Targuist, un abri contre nos bombardements aériens



Les effets de notre aviation sur Targuist

A 10 heures, on l'enferme dans la mahakma construite, là, sous ses ordres, dans ce poste d'où il dirigea l'assaut, il y a un an, contre notre front. Il passe deux jours cruels pour son orgueil.

Pendant qu'il est enfermé, un émouvant défilé commence devant nos officiers de Targuist. Venant du Riff, plus de quinze mille personnes défilent en caravanes, dans des nuages de poussière, poussant d'immenses troupeaux et transportant sur des chevaux, sur des ânes, sur des chameaux tous les objets que les indigènes du bled peuvent posséder : des jarres d'huile, des paquets de figues sèches, du blé, des tapis.

Ils arrivent ainsi de toutes les régions du Riff et même des tribus Boucoyas, qui sont près de la mer.

« Nous venons, disent-ils, nous soumettre aux Français, car, si nous sommes obligés de faire « targuiba » aux Espagnols, nous repartirons dans le djebel et nous lutterons encore. Prenez dans nos troupeaux les bêtes qui vous plaisent, prenez-les toutes, si c'est nécessaire, mais laissez-nous vivre chez vous.

» Nous avons tout quitté pour venir dans vos lignes. Nous avons abandonné nos champs, où il y a des oliviers très vieux et des figuiers de Barbarie ; nous avons brûlé nos maisons et nous voici prêts à nous établir là où vous le voudrez. »

Et comme je demande pourquoi ils viennent ainsi chez nous, un homme de trente ans, à l'œil vif, s'approchant, se fait l'interprète de tous en répondant : « Moi, travaillé aux vignes, à Oran. Moi ai dit à eux : « La France bonne... Alors, nous venir ! »

Quel hommage cet homme rend à mon pays, dans ce bled

où la poudre parlait il y a dix jours encore, dans ce pays où aucun colonisateur n'est entré avant nous, ni les Romains maîtres du monde connu, ni les Arabes, car ces gens sont Berbères, ni les Portugais, ni les Espagnols, ni les Juifs qui sont partout.

« La France bonne... » a dit l'un d'eux, et ils accourent par milliers !

On accepte leur arrivée, et le sang d'un taureau scelle l'alliance de ces misérables en haillons, de ces simples, de ces épaves, avec la grande nation protectrice, avec la France.

Le commandant fait un signe, la « targuiba » commence. Les guerriers jettent leurs armes aux pieds du chef français, on amène un taureau, on lui brise les jarrets, il s'abat, on lui ouvre les veines du cou, il meurt... C'est le symbole de la force vaincue, de la résistance brisée. Les femmes, dont la tête est entourée de foulards d'un jaune vif, poussent des cris. Il y a presque de la joie dans le visage de ces désespérés !

Que j'aurais voulu voir tous les Français assister, ici, à l'hommage berbère. Ils eussent appris que notre nation est le refuge de ceux qui souffrent, l'espérance des simples qui n'ont plus rien au monde qu'une soif ardente de liberté, que notre pays est, certes, grand et fort mais juste aussi. Ils eussent appris qu'il y a, de par le monde, des nations aussi fortes, mais qu'il n'en est pas de plus miséricordieuse.

*
**

Tandis que fume encore, devant la mahakma de Targuist, le sang des taureaux, Abd-el-Krim remonte à cheval pour

aller vers Taza. Ses fidèles se sont écartés... Dans un nuage de poussière, le Roghi s'en va, entouré de goumiers et de spahis.

Resté seul avec des Berbères, je regarde un petit drapeau qui flotte joyeusement sur le poste, au-dessus des antennes de T. S. F. L'un d'eux me dit, en montrant les trois couleurs : « France ! »

Ces Berbères savent que nous les pardonnons et que nous ne leur infligerons pas le châtement qu'ils méritent ; aussi, il y a, dans l'intonation de l'homme qui a prononcé le mot « France », un tel accent d'infinie reconnaissance et d'ardente affection que des larmes montent à nos yeux.

CONCLUSION

Voilà finie l'histoire du Roghi.

Pourquoi avoir exposé cette page du passé ? Beaucoup diront : que nous importe Abd-el-Krim, c'est de l'histoire ancienne !

Non, l'histoire coloniale d'Abd-el-Krim est toujours actuelle. Demain l'insurrection, le mouvement antifrçais changeront de nom. Ils ne se nommeront plus : guerre Rifaine mais peut-être guerre de Tafilalet, guerre d'Indo-Chine, guerre éternelle de Syrie, soulèvement noir. Que sais-je ? Dans tous les cas, les causes seront les mêmes : jalousie de l'étranger. Propagande soviétique.

Voilà les deux maux dont nous sommes menacés.

Que la leçon d'Abd-el-Krim nous serve pour l'avenir. Elle nous servira si nous n'oublions pas deux phrases.

Abd-el-Krim a dit, après sa défaite :

Je ne voulais pas la guerre avec la France, je la savais trop forte pour que je puisse en triompher. Cette guerre, l'étranger me l'a imposée.

Et Lénine a écrit :

Les révolutions ne vont pas de la métropole aux colonies mais des colonies à la métropole.

Nous voilà fixés, je pense. Etrangers et communistes agissent par les mêmes moyens. Ils commencent de corrompre quelques indigènes qui, à leur tour, font de la propagande dans la masse, dans les souks ou auprès des bourgeois aigris et toujours mécontents.

Il y a actuellement au Maroc seize missionnaires évangéliques anglais qui, non seulement contrecarrent ouvertement l'œuvre philanthropique de nos religieux mais qui font, auprès de nos légionnaires et des étudiants de nos collèges musulmans une bien louche propagande. Il y a encore et toujours des protégés anglais échappant à notre contrôle et des postes anglaises colportant toute sorte de prospectus. Il y a enfin, pour le Maroc seulement, sept cellules communistes.

Si l'on envisage la Tunisie, la situation est peut-être encore plus alarmante car il s'y ajoute la question et la propagande italiennes.

Allons-nous laisser nos ennemis recommencer de nouvelles expériences ?

Nous avons la garde de populations primitives, naïves, crédules. Quoi qu'en disent les communistes, nous avons tiré le Maroc de la barbarie, de l'anarchie. La sécurité y est complète, le travail rémunérateur pour ceux qui s'y adonnent. Nos médecins et nos religieuses y soignent, chaque année, des milliers de malades, la syphilis et la tuberculose sont en léger recul, nous avons mis fin aux querelles et aux guerres de clans et de tribus, la justice est améliorée et tandis qu'en 1910 on évaluait à 2.300 le nombre des morts violentes, en 1924, on comptait à peine 20 meurtres.

Evidemment, les marocains n'ont pas encore le droit de vote et ne sont pas des « camarades conscients et organisés ». Ce sont des enfants.

Un père de famille serait fou s'il ne surveillait pas l'éducation de ses fils et s'il laissait des étrangers leur dire : tue ton père.

La France ne ferait pas son devoir si elle laissait intoxiquer ses colonies par des théories de mort.

Notre pays ne peut vivre sans ses colonies. Les colonies ne peuvent vivre si on laisse des agitateurs à la solde de l'étranger, troubler la grande paix que nous créons dans le travail, la justice et la bonté.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
PREMIÈRE PARTIE. — <i>L'Ascension d'Abd-el-Krim</i>	7
CHAPITRE PREMIER. — Les tribus Riffaines : leur mentalité, leurs mœurs	9
CHAPITRE II. — Abd-el-Krim et les Espagnols	14
CHAPITRE III. — La fortune d'Abd-el-Krim	20
CHAPITRE IV. — Effectifs et armements	26
DEUXIÈME PARTIE. — <i>La Guerre du Riff</i>	31
CHAPITRE PREMIER. — Les Etrangers. Les Communistes ..	33
CHAPITRE II. — Tanger capitale de l'insurrection	40
CHAPITRE III. — Menées Anglaises	51
CHAPITRE IV. — La poste d'Abd-el-Krim	59
CHAPITRE V. — Menées Musulmanes	65
CHAPITRE VI. — L'Allemand Riffain Klems	73
CHAPITRE VII. — Les Postes héroïques	78
CHAPITRE VIII. — Erreurs militaires	85
CHAPITRE IX. — Le raid de Beraber	97
CHAPITRE X. — Toujours les erreurs. Cinq grands chefs en dix mois	104
CHAPITRE XI. — Variations diplomatiques	111
TROISIÈME PARTIE. — <i>La fin d'Abd-el-Krim</i>	117
CHAPITRE PREMIER. — Après Oudja	119
CHAPITRE II. — La bataille dans le chaos	128
CHAPITRE III. — La prise de Targuist	135
CHAPITRE IV. — Le « Baroud d'honneur »	142
CHAPITRE V. — Abd-el-Krim aux abois	149
CHAPITRE VI. — Capitulation	156
CONCLUSION	165

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Dans la collection " LES BEAUX PAYS "

(REY, Grenoble)

MAROC

Par Pierre DUMAS

Edition de luxe avec couverture aquarelle et 200 illustrations

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
25 JANVIER 1927, SUR LES
PRESSES DE RAOUL LION
MAITRE-IMPRIMEUR, 39, RUE
PEYROLIÈRES, A TOULOUSE